

1492-1992  
**PROPHÈTES**  
POUR UN AUTRE  
NOUVEAU MONDE

Une collaboration  
D.I.A.L. et Maria Berta Arroyo

*dial*

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

## PRÉSENTATION

*L'Histoire est par essence tragique.*

*Il n'est, pour s'en convaincre, que de regarder vivre les sociétés humaines. Trop souvent, encore, prévalent les réactions tribales, les intérêts individuels ou collectifs, la soif de pouvoir. La violence est rampante, quand elle n'explose pas en gestes incontrôlés ou en haines durables voire séculaires. Des nations se défont et cherchent à se recomposer selon le seul critère de la loi du plus fort. Les utopies deviennent meurtrières quand, reniant toute transcendance et toute liberté, elles entendent s'imposer par la contrainte.*

*Comment réagir au spectacle du tragique de l'histoire? A quoi le voyeurisme télévisé de tous les malheurs du monde peut-il bien servir? Y a-t-il une fatalité de l'information moderne? Que faire pour n'en être pas anéanti? Ne pas se résigner, ne pas s'habituer, certes. Mais encore?*

*Apprendre à maîtriser les événements par le coeur et par l'intelligence, telle est la première démarche en notre pouvoir. Regarder les choses en face, accepter de les recevoir, puis les collationner, les organiser, les hiérarchiser, faire apparaître les fils conducteurs qui les sous-tendent nécessairement. En somme, faire oeuvre de discernement. On n'évacue pas le tragique de l'existence, on l'assume pour le dépasser.*

*L'Amérique dite latine, pour ce qui nous occupe ici, est l'un des lieux de la planète Terre où l'histoire est particulièrement pesante.*

*L'histoire d'hier en fait la démonstration. Le XVI<sup>e</sup> siècle commençant est en effet placé sous le signe d'un drame pour les populations autochtones d'un continent méconnu, et d'un exploit pour les navigateurs européens. Pour les uns comme pour les autres, ce n'est pas une rencontre fortuite, c'est un choc, au sens propre et au sens figuré du mot. Passé l'enchantement initial des découvreurs devant ce qu'ils appellent le **Nouveau Monde**, deux systèmes biologiques, culturels et politiques parfaitement dissemblables se heurtent brutalement. Celui des Européens l'emporte vite. Dans les îles de la mer des Caraïbes, le fragile équilibre physiologique des populations et leur système tribal n'y résistent pas et s'effondrent avec une rapidité incroyable. Sur le continent - la "terre ferme", comme on dit à l'époque - les empires aztèque et inca, qui sont pourtant des sociétés policées, ne résistent guère plus longtemps.*

*La mystique des Nouvelles Frontières pour la chrétienté et la logique marchande des épices et de l'or ont, sur le terrain, d'autres noms plus prosaïques. C'est le **droit de guerre** contre les infidèles résistant aux sommations ("requerimiento") d'avoir à se convertir. C'est la **répartition** ("repartimiento") des populations autochtones entre les colons espagnols, puis la **commende** ("encomienda") comme tutelle administrative qui devient vite, sous couvert d'évangélisation, une pratique d'esclavage généralisé.*

Les Espagnols de l'époque n'ont pas le monopole de la violence dans leurs conquêtes. Tous les empires de l'histoire se sont bâtis par le fer et le feu. La particularité de l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle est d'avoir produit des missionnaires lucides et courageux. Dès 1511 une poignée de religieux dominicains, avec quelques franciscains, fait une entrée fracassante sur la scène politique espagnole. Avec une énergie indomptable, bientôt relayée par le célèbre Bartolomé de Las Casas converti à leur thèse, ils engagent la bataille évangélique contre le droit de guerre et contre le système social de la commende, qualifiés d'irrecevables et d'iniques\*.

La suite est connue. Pour les religieux appliqués à la défense inconditionnelle des populations autochtones, campagnes de dénigrement et de critiques acerbes, dénonciations et pressions à Rome qui vaudront à la Compagnie de Jésus, par exemple, sa suppression totale en 1773 par le pape Clément XIV. Mais aussi victoire des missionnaires. Leur entêtement aboutit, par le biais de l'Université de Salamanque, à la naissance du droit international: la reconnaissance du **droit des peuples**, chrétiens ou non, met fin au concept moyenâgeux de "droit des chrétiens" et à leur "droit de guerre" contre les infidèles.

Il y a une utopie chrétienne d'un **autre Nouveau Monde** que celui de la conquête des Amériques. Les protecteurs des Indiens ont fait la preuve, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, que cette utopie était socialement et politiquement opérationnelle. En dépit de tous les aléas résultant des groupes de pression aux intérêts opposés.

C'est à cet autre Nouveau Monde que se réfèrent aujourd'hui les continuateurs des missionnaires espagnols et portugais d'autrefois. L'enjeu de civilisation n'est évidemment plus de savoir si les "Indiens" sont ou non des êtres humains, donc sujets ou non à l'esclavage. L'enjeu d'aujourd'hui est celui de la **pauvreté massive** des sociétés latino-américaines, comme déni de dignité humaine. Peut-on tolérer, pire encore, légitimer au nom d'une quelconque théorie économique une situation d'apartheid social qui se cache techniquement sous l'euphémisme de société duale? Voici deux ans, la 2<sup>e</sup> Conférence régionale sur la pauvreté en Amérique latine et dans les Caraïbes concluait que 270 millions de Latino-Américains sur 420 - soit plus de 60% de la population de cette partie du monde - vit en situation de pauvreté \*\*.

Les statistiques sont toujours trompeuses. Elles n'en reflètent pas moins une réalité dramatique. Il y a là un enjeu majeur de société et un défi radical pour ceux qui se réclament de la Bonne Nouvelle de Jésus de Nazareth. Il leur appartient de prouver par les faits que l'Évangile n'est pas un opium des peuples mais un ferment de libération.

Pour que cesse le scandale humain et chrétien de la pauvreté massive en Amérique latine, des hommes et des femmes ont usé leur vie ou ont versé leur sang au nom de leur foi chrétienne. Ce sont quelques-uns d'entre eux dont il est question ici. Ils sont, à leur niveau et selon leur charisme propre, les "petits prophètes" d'un **autre Nouveau Monde**. Ces témoignages prennent la suite de la brochure - aujourd'hui épuisée - publiée par DIAL en 1983 sous le titre "**Le sang des justes - Essai de martyrologe latino-américain (1968-1982)**". Ce nouveau recueil se veut la mémoire de quelques-uns des nombreux témoins anonymes qui ont été assassinés, comme de quelques-unes des grandes figures chrétiennes qui ont marqué la société.

Les historiens de demain diront, quand sera venu le temps de la tête froide, si nos coups de coeur d'aujourd'hui sont justifiés devant l'Histoire.

Charles ANTOINE

\* Voir le document DIAL n° 1683, du 30 avril 1992, "**Le cri de l'île Espagnole, ou le choix des pauvres dans les Indes de Castille en 1511**".

\*\* Données publiées par la Banque du commerce extérieur du Mexique, reproduites par J. Chonchol dans **Témoignage chrétien** du 9 mai 1992.

# janvier

20% DES PLUS RICHES  
de la population mondiale  
SE PARTAGENT 82,7%  
du revenu mondial

20% DES PLUS PAUVRES  
de la population mondiale  
SE PARTAGENT 1,4%  
du revenu mondial

Programme des Nations unies pour le développement  
Rapport mondial sur le développement humain, 1992

Premiers jours  
de janvier

**FELIPE et MARY BARREDA**  
(NICARAGUA)

Installés à Estelí depuis leur mariage. Lui, âgé de cinquante-deux ans; elle, de cinquante. Parents de six enfants et plusieurs petits enfants. Enlevés au Nicaragua et assassinés au Honduras par des contre-révolutionnaires nicaraguayens.

D'abord chrétiens traditionnels et confortablement installés dans l'existence, ils découvrent à travers des sessions, des retraites et des rencontres de mouvement, à partir de 1968, que l'Evangile exige davantage d'eux. Ils deviennent très actifs dans l'organisation de comités de quartier et dans des communautés chrétiennes. Ils font partie du conseil pastoral du diocèse d'Estelí. L'arrestation de leur fils aîné sous la dictature de Somoza est pour eux un moment déterminant. Après la victoire du mouvement sandiniste en 1979, leur engagement chrétien et social se poursuit. En fin 1982 volontaires pour la cueillette du café dans le Nord, une zone à risques en raison des groupes armés antigouvernementaux, ils partent avec enthousiasme. Le 28 décembre ils sont enlevés par un commando de contre-révolutionnaires et emmenés en territoire hondurien. Ils y sont torturés durant plusieurs jours avant d'être finalement abattus. Ce n'est qu'en juillet suivant que la nouvelle de leur mort tragique est annoncée officiellement au Nicaragua. Hommage est rendu alors au couple martyr dans un communiqué du diocèse d'Estelí qui parle du "travail exemplaire, inlassable, désintéressé et engagé de nos frères Felipe et Mary", ainsi que de leur "participation à de multiples tâches d'ordre pastoral pour le bien de l'Eglise diocésaine et de l'évangélisation dans la ligne du choix prioritaire des pauvres". Dans ces dernières notes de retraite, Mary écrit: "Depuis que j'ai prononcé mon premier 'oui' au Seigneur, j'ai cherché à mettre mes pas dans ceux de l'Evangile qui nous dit de donner à manger à ceux qui ont faim, d'habiller ceux qui sont nus, de briser les chaînes de l'oppression et de chercher à édifier une société plus juste" (+ 1983).

1<sup>er</sup> janvier

**MAUREEN COURTNEY**  
**et TERESA ROSALES**  
(NICARAGUA)

Toutes deux religieuses de la Congrégation de Sainte Agnès. Tuées dans une embuscade militaire à Ojo de Agua, dans le département de Bluefields sur la Côte atlantique. Maureen

est nord-américaine, âgée de quarante-cinq ans, depuis douze années au service des Indiens miskitos comme infirmière. Teresa est indienne miskito, nicaraguayenne, âgée de vingt-quatre ans dont cinq dans la congrégation.

"Maureen est toute de simplicité, entièrement donnée aux Indiens et parlant leur langue", dit d'elle le pasteur Gary Campbell, de l'Eglise presbytérienne, après une conférence donnée par la religieuse. Il ajoute: "Oécuménique par conviction, elle sait parler de la grande religiosité de son peuple, qu'il soit catholique ou morave. Elle nous a parlé des difficultés que connaît la seule clinique de la région, qui manque autant de médicaments que de médecins. Elle nous a demandé de faire connaître aux Etats-Unis l'histoire et les souffrances des communautés de Miskitos." De Teresa, la presse parle peu. Mais elle n'a pas eu besoin de prendre sur elle les réalités de peine et de mort, car elle est née avec elles et elle les porte à l'intérieur d'elle-même. Simplement, elle sait désormais que se donner à ses frères c'est mettre ses pas dans ceux de Jésus, son Maître, jusqu'au Calvaire comme aujourd'hui.

L'après-midi de ce jour-là, la camionnette conduite par Maureen emporte Teresa, la Soeur Francisca Colomer et Mgr Pablo Schmitz, l'évêque auxiliaire, en direction de Puerto Cabezas où doit se tenir une réunion pastorale. Entre Siuna et Rosita, la camionnette est prise sous le feu d'armes automatiques et de grenades. Maureen est tuée sur le coup, de même que Teresa. La soeur Francisca et Mgr Pablo sont gravement blessés. Les blessés sont emmenés à l'hôpital. Après la messe d'enterrement pour Maureen et Teresa, un communiqué est publié par huit congrégations de religieuses qui travaillent sur la Côte atlantique: "Nous qui vivons et travaillons dans le vicariat apostolique de Bluefields, nous avons été victimes de séquestrations, d'interrogatoires et de guerre psychologique de la même façon que le peuple au milieu duquel nous vivons." En dépit de nombreuses condamnations de l'attentat attribué aux contre-révolutionnaires, il semble bien qu'en réalité il s'agisse d'une 'bavure' de l'armée gouvernementale. Il n'en reste pas moins que, selon le communiqué des religieuses, "la mort de Maureen et de Teresa est pour nous l'appel à un plus grand engagement dans la fidélité à Dieu et au peuple" (+ 1990).

7 janvier

**JAIME RESTREPO**  
(COLOMBIE)

Prêtre de quarante-quatre ans, curé de San José de Nus, dans le département d'Antioquia, assassiné devant l'église de trois coups de feu

tirés à bout portant. Jaime est né dans ce même département où, après le baccalauréat, il entre au séminaire de Medellín. Déjà à cette époque il fait preuve d'un sens aigu de la dimension sociale de l'Evangile. Ordonné prêtre en 1971, il est nommé curé de Cristales. Il y crée un collège et un foyer pour les jeunes ruraux, tout en parcourant la paroisse dans ses moindres sentiers. Ce qui était un village à l'abandon se transforme en communauté de foi et de solidarité. Au bout de huit ans il est affecté à La Loma, où il reçoit des menaces de mort. En 1980 son évêque l'envoie à Rome faire des études de philosophie. A son retour il est nommé professeur à l'Université catholique de Medellín, tout en exerçant une tâche pastorale dans un quartier périphérique. Par la suite, il obtient l'autorisation d'aller vivre une expérience pastorale dans le hameau d'El Jardín: six mois à travailler comme paysan, dans un climat de prière et d'étude. Une expérience de vie en profondeur qui le confirme dans sa vocation de pauvre au milieu des pauvres. Jaime ne retourne plus à l'université où il laisse un sillon largement tracé grâce à sa rigueur intellectuelle, à son témoignage personnel et à sa foi dans les valeurs du Royaume. Affecté à San José de Nus, Jaime fait savoir à son évêque les dangers qu'il y court. "Vas-y quand même, lui répond l'évêque, et si les choses empirent fais-moi signe." Mais il n'en a pas le temps. Son martyre est déjà consommé. Ses amis brossent son portrait: "Il a été un prophète incarné dans son peuple de pauvres. Un éducateur qui enseignait les paysans et les jeunes mais qui aussi apprenait d'eux. Un témoin de Jésus, de ceux qui ont le don de changer le cours de l'histoire par leur dévouement, leur générosité et leur compagnonnage." A l'annonce du martyre de Jaime, les gens de San José de Nus, de Maceo, de Cristales, sortent dans la rue sans dormir de toute la nuit. Ils veulent célébrer l'Eucharistie dans chacune de leurs églises en présence du corps de Jaime. Ils l'accompagnent jusqu'à Medellín. En Jaime se réalise ce qu'il avait répété si souvent: "Nous ne vivrons pour toujours que si nous donnons pour de bon notre vie" (+ 1988).

Le chrétien doit travailler à faire disparaître le péché et à instaurer le Royaume de Dieu. Se battre pour cela n'est pas du communisme, ce n'est pas faire de la politique. C'est tout simplement l'Evangile qui demande à l'homme, au chrétien d'aujourd'hui, de s'engager dans l'histoire.

Mgr Romero, 16 juillet 1977

10 janvier

### **ERNESTO FERNÁNDEZ ESPINO (EL SALVADOR)**

Pasteur de l'Eglise luthérienne à San Miguel. Assassiné par l'armée. La cause de la mort d'Ernesto est son travail d'accompagnement du peuple salvadorien, en particulier auprès des personnes déplacées qui fuient la pression des forces armées sur la population civile. L'Eglise luthérienne travaille avant tout pour la paix en El Salvador et entend être au service des personnes dans le besoin. Elle a à sa charge un certain nombre de locaux d'accueil des réfugiés dans la capitale et dans d'autres villes du pays. Son évêque, le Révérend Medardo Gómez, et de nombreux membres de son Eglise ainsi que des coopérants étrangers sont contraints de quitter le pays car ils sont accusés de collaborer avec la guérilla, ce qui leur vaut des menaces de mort. D'autres pasteurs et laïcs sont arrêtés et torturés. Ernesto dit au revoir à sa femme Concepción sur la porte de la maison, au matin du 9 janvier. On n'a plus aucune nouvelle de lui jusqu'à ce que son cadavre atrocement mutilé soit découvert dans un village des environs de San Miguel. Des témoins assurent avoir vu Ernesto le lendemain à 5 H du matin, encadré de deux soldats. Quelques heures plus tard, la jeep du pasteur est aperçue d'abord aux mains de militaires puis à l'arrêt devant la caserne du bataillon Arce de l'armée salvadorienne. Des soldats interrogés sur ce point répondent à sa femme que c'est faux... Ernesto, martyr de l'Eglise luthérienne en El Salvador, signe avec son sang un témoignage de foi au Dieu vivant et de service des frères (+ 1985).

18 janvier

### **SERGIO BERTEN et SES COMPAGNONS (GUATEMALA)**

Religieux belge de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, âgé de vingt-sept ans. Après avoir obtenu en Belgique son diplôme de travailleur social, il décide d'être missionnaire au Guatemala où il arrive en 1975. Il est enlevé et a disparu en compagnie de paysans. Sergio travaille sur la côte Sud dans les communautés de Puerto San José, Santa Lucía Cotzumalguapa et Tiquisate. Son choix des pauvres est immédiat. Dans la réalité de misère et d'injustice qui est celle des paysans, il découvre en eux le visage souffrant du Christ. La Parole de Dieu dans la Bible lui devient plus transparente et éclairante. Il en tire la force de mieux suivre les pas du

Jésus de l'Evangile. Il partage la vie des pauvres, discute et grandit avec eux. Il est conscient des risques qu'il court à cause de son engagement, à l'heure où le seul fait d'être chrétien est synonyme de subversion. Désireux de partager davantage encore le sort des pauvres et pour ne pas compromettre ses frères religieux en leur faisant courir ces dangers, il prend ses distances vis-à-vis d'eux. Jusqu'au jour où il est enlevé avec d'autres jeunes dans une rue de Guatemala-Ville. Disparu depuis, il témoigne pour les pauvres, les paysans, les Guatémaltèques soucieux de justice et de solidarité (+ 1982).

23 janvier

### **SEGUNDO FRANCISCO GUAMÁN (ÉQUATEUR)**

Le problème de la terre pour les paysans d'Équateur est, comme dans toute l'Amérique latine, une histoire de spoliations et de crimes. Pour les Indiens quéchuas, la terre c'est la Pachamama, la Terre-Mère. Elle est sacrée et ses fruits sont à la communauté. Personne n'en est le propriétaire. Mais l'appât du lucre et le pouvoir des armes brisent cette harmonie de l'homme avec la terre. Ce sont les Blancs - et les métis qui cherchent à leur ressembler - qui s'approprient des terres et entrent en conflit avec leurs habitants. Ainsi en est-il au domaine "Saguín" à Chunchí, dans la province du Chimborazo. Une centaine de paysans indiens répartis en plusieurs communautés et qui se trouvent lésés par les prétentions du domaine, se sont regroupés en association dont le président est Segundo Francisco Guamán, âgé de vingt-cinq ans. Les paysans font démarches sur démarches auprès de l'Institut équatorien de réforme agraire et de colonisation, au prix de dizaines de voyages à cent quarante kilomètres de là pour s'entendre souvent répondre: "Revenez la semaine prochaine." Un jour que Segundo Francisco est assis devant sa très modeste maison en compagnie de sa femme Marta, de ses deux enfants et de quelques voisins, passe la camionnette du domaine conduite par le propriétaire, en compagnie de sa femme et de quelques passagers. Il crie: "Bande de voleurs, Indiens fils de p..., vous allez voir ce que vous allez voir si vous volez mes terres!" Calmement, Segundo Francisco s'approche de la voiture pour demander au patron ce qu'il a bien pu lui prendre pour être traité de voleur. "Vicente, sors ton revolver et descends un de ces Indiens", déclare la femme de la camionnette. Le propriétaire tire en direction du groupe sans tuer personne. Puis il saisit la manivelle du cric et en assène deux coups sur la tête de Segundo Francisco, qui s'effondre ensanglanté sur le sol. Transporté à l'hôpital de Chunchí, il meurt le soir à 10 H. Les paysans

accusent le propriétaire, qui est arrêté par la police. Mais il sera remis en liberté sous caution au bout de trois mois. Pour l'enterrement de Segundo Francisco, plus de mille paysans indiens se rassemblent, venus des provinces voisines du Chimborazo. Segundo Francisco Guamán a mis ses pas dans ceux de Lázaro Condo, d'Estebán Pajuna et de tant d'autres qui ont versé leur sang dans une terre qui devra bien un jour redevenir celle des Quéchuas (+ 1983).

26 janvier

### **JOSÉ GABRIEL BROCHERO (ARGENTINE)**

Prêtre. Curé de San Alberto, une petite localité de la province de Córdoba. Il meurt à l'âge de soixante-quatorze ans. Après quarante-cinq années d'une infatigable prédication de l'Evangile et de service des paysans dispersés sur les 144.000 km<sup>2</sup> de sa paroisse parcourus de long en large à dos de mulet. Le Père Brochero fait "le choix des pauvres" cent vingt ans avant que l'Eglise d'Amérique latine le conseille explicitement. Il naît dans une famille pauvre. Son père est un sympathisant du "caudillo" de Córdoba, défenseur des particularismes de la province à une époque où le pays est divisé entre "unitaires", favorables à l'oligarchie centralisatrice, et "caudillos" ou "fédéraux" qui prônent le développement économique et la participation politique des gens de l'intérieur pauvre du pays. Voilà les sources auxquelles boit le jeune José avant d'entrer au séminaire. Devenu prêtre il n'en tire pas prétexte pour "faire carrière" car, écrit-il à son évêque en 1889 alors qu'il a déjà vingt ans de sacerdoce, "si on choisit la carrière ecclésiastique, c'est pour oeuvrer en faveur du prochain jusqu'à la fin de sa vie". Dans cette région montagneuse inhospitalière, avec une population condamnée depuis des siècles à la misère, il arrive à lancer la semence de l'Evangile qui fructifie en promotion intégrale de ses paroissiens. Avec joie et optimisme, dans la confiance au Seigneur et en suivant le chemin du coeur, il fait naître la solidarité au point de faire de ses paroissiens une immense famille. Ils construisent trois écoles, un moulin à farine, soixante-six chemins vicinaux, une route de deux cents kilomètres; ils édifient deux églises et cinq chapelles, tracent des canaux d'irrigation, dressent des digues et ouvrent la route des hauteurs. Surtout, ils construisent une énorme maison d'exercices spirituels capable d'héberger neuf cents personnes à la fois. Autant d'hommes et de femmes rudes qui, chaque fois, descendent de la montagne pour faire retraite pendant dix jours, dans le silence, la prière et la pénitence, au rythme des exercices de saint Ignace. Le travail pastoral n'empêche pas le Père Brochero de s'intéresser à la politique comme partie de la réalité. Un de

ses meilleurs amis, le lieutenant-colonel José Santos Guayama, du parti des "fédéraux", entre dans la clandestinité après le triomphe définitif des "unitaires". Le Père Brochero parcourt quatre cents kilomètres à dos de mulet, jusqu'à La Rioja, pour l'inviter à venir suivre les exercices spirituels. Le lieutenant-colonel n'aura pas l'heur de répondre à l'invitation car il meurt dans une embuscade de l'armée. Son ami prêtre pleure en apprenant la nouvelle. Alors que, par la suite, les centralisateurs libéraux gouvernent et que l'Eglise est considérée comme le rempart de l'antilibéralisme, le Père Brochero n'en obtient pas moins la construction d'un tronçon de chemin de fer entre Soto et Villa Dolores. Quand surgit le mouvement populaire de l'Union

civique, il conseille aux siens de le soutenir. Son engagement politique, à l'image de celui d'autres prêtres en d'autres moments de l'histoire du pays, n'est pas au détriment de son activité pastorale. Il meurt entouré de ses amis des montagnes, dans la plus grande pauvreté, aveugle et lépreux, maladie contractée au cours de ses visites par monts et par vaux, parfois accroché à la queue de sa mule pour avancer. La cause de béatification du Père Brochero est introduite en 1974 et le procès est assez avancé. La localité qui s'appelait San Alberto porte aujourd'hui le nom de Villa Cura Brochero. Et dans la maison de retraites spirituelles, les paysans continuent de défiler (+1914).

L'Eglise est devenue une force appliquée au changement, y compris révolutionnaire si nécessaire. Actuellement, l'Eglise se trouve d'une certaine manière dans la même situation que les jeunes: elle est marquée par un grand idéalisme, mais il en résulte pour elle, dans certains cas, qu'elle est vulnérable à la pénétration subversive; elle est prête, s'il le faut, à faire la révolution afin de mettre un terme aux injustices, mais elle est incertaine quant à la finalité de cette révolution et quant au système de gouvernement propre à parvenir à la justice voulue.

Rapport Rockefeller au président Nixon, 1969

# février

L'ESPRIT DU SEIGNEUR M'A ENVOYÉ  
porter la Bonne Nouvelle aux pauvres  
annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres  
et aux aveugles qu'ils verront la lumière  
apporter aux opprimés la libération  
annoncer une année de grâce du Seigneur

Luc 4,18-19

6 février

## **SERGIO MÉNDEZ ARCEO** (MEXIQUE)

Ancien évêque de Cuernavaca. Prophète d'Amérique latine. Père des pauvres du continent. Précurseur dans les mutations de l'Eglise du XXe siècle. Chercheur infatigable de la paix et de la justice de par les routes du monde. Il meurt à Mexico à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Subitement, comme il l'avait désiré. Et à l'aube car la veille, jusque tard dans la nuit, il se devait encore d'écrire. Cible constante de polémiques dans l'Eglise et hors l'Eglise, il déclare de son ton calme: "Rebelle, moi? Jamais. Je suis un homme libre." Issu de la bourgeoisie mexicaine, il a le goût de la lecture depuis l'enfance et il aime regarder les cartes du monde. Jeune, il veut être mathématicien. Il choisit le sacerdoce. Ordonné prêtre à Rome en 1932, il est passionné d'histoire de l'Eglise et passe son doctorat à l'Université grégorienne. D'une vive intelligence et d'une vaste culture, il s'ouvre en Europe à la pensée humaniste et, par le contact avec ses compagnons latino-américains, il prend conscience des réalités du continent. A son retour de Rome il est nommé professeur et directeur spirituel au grand séminaire de Mexico.

En 1952 il devient évêque de Cuernavaca, dans l'Etat de Morelos. Il noue des relations avec le monde de la culture, qu'il s'agisse de libéraux ou d'athées tout étonnés qu'un évêque puisse les fréquenter. En 1955, il participe à la 1ère Conférence générale de l'épiscopat latino-américain à Rio de Janeiro, où il découvre d'autres expériences pastorales. Par la suite, il estime que sa cathédrale, par ailleurs de belle architecture baroque, est un maquis de signes et de symboles indéchiffrables pour les gens. Il en fait un bel espace de lumières et d'ombres où prédomine la croix, la Vierge de Guadalupe et l'inscription: "Allez, enseignez toutes les nations". C'est là, personnage de haute stature tenant en main son immense bâton de pasteur, qu'il décortique l'Evangile pour son peuple et qu'il fait entrer la musique de fête des "mariachis". Pour le dixième anniversaire de son ordination épiscopale, dix mille bibles et trente mille nouveaux testaments sont distribués dans tout le diocèse. Ainsi naissent les premières communautés chrétiennes autour de la parole de Dieu.

La réforme liturgique bien avant le concile Vatican II, son soutien au Père abbé Lemercier du monastère bénédictin engagé dans un renouveau de la vie religieuse, la création du Centre interculturel de documentation avec Mgr Ivan Illich dont l'influence sera déterminante en Amérique latine, tout cela suscite des réactions scandalisées dans l'épiscopat mexicain et fait

l'objet de dénonciations à Rome. Mgr Sergio Méndez Arceo est convoqué au Saint-Office. Il se refuse à répondre à des "questions indignes pour un évêque", déclare-t-il par après. D'abord reçu froidement par le pape Paul VI - "Pourquoi cherchez-vous à détruire l'Eglise?" - il finit par se faire comprendre d'un pape qui estimera en lui le critique, le chercheur de la justice, l'homme libre. Jean XXIII ne lui avait-il pas déclaré: "Ayez une conscience droite et allez de l'avant"? Après la 2ème Conférence générale de l'épiscopat latino-américain de Medellín, en 1968, il estime qu'"au concile Vatican II l'Eglise s'est ouverte à la modernité bourgeoise. A Medellín, par contre, elle fait vraiment sienne la clameur des pauvres que nous ne percevions pas clairement auparavant". En 1972, à Santiago du Chili, il assiste à la première rencontre de "Chrétiens pour le socialisme". Il rencontre Fidel Castro. Il soutient la révolution sandiniste au Nicaragua. Il accueille les exilés politiques des régimes militaires d'Amérique latine. Ce qui lui vaut l'appellation d'"évêque rouge". Mais il continue imperturbablement à faire de sa cathédrale la tribune des opprimés du monde. Ami de Mgr Romero, il organise autour de son nom la solidarité latino-américaine.

A l'heure de ses noces d'or épiscopales, il exprime sa souffrance de n'avoir pas reçu la lettre habituelle du pape - "cas unique", précise-t-il, dans une telle circonstance. Atteint par la limite d'âge, sa renonciation à son siège épiscopal est aussitôt acceptée. Sa vie de retraité est des plus actives dans la continuité de sa vie. "J'ai toujours pensé, explique-t-il, que l'Eglise était faite de pierres vivantes; désormais, ma cathédrale ce seront les pauvres." La cérémonie d'enterrement dans la cathédrale de Cuernavaca commence dans un climat compassé, sous la présidence de son successeur. Mais bien vite, elle tourne à l'apothéose sous la poussée de quatre mille voix qui acclament sans fin "l'évêque des pauvres" et, pour finir, entonnent l'hymne à la joie (+ 1992).

J'ai toujours pensé  
que l'Eglise était faite  
de pierres vivantes.

Désormais,  
ma cathédrale  
ce seront les pauvres.

Mgr Sérgio Mendez Arceo  
en quittant son diocèse

9 février

**FELIPE BALAM TOMÁS**  
(GUATEMALA)

Novice de la Congrégation des missionnaires de la Charité, âgé de dix-huit ans. Enlevé dans le village de Las Escobas, dans la commune de San Martín Jilotepeque, département de Chimaltenango. Felipe dirige une célébration de la Parole de Dieu quand trois hommes armés se saisissent de lui sous les yeux de témoins qui ne peuvent rien faire pour lui. "C'est un serviteur généreux de ses frères et de l'Eglise. Sa Congrégation est dévouée aux pauvres", dit de lui le nonce apostolique, qui demande aux autorités d'accélérer la remise en liberté de Felipe. De son côté l'archevêque de Guatemala-Ville, Mgr Próspero Penados del Barrio, affirme que Felipe a été enlevé par les forces de sécurité du gouvernement (+ 1985).

remise en question, une évaluation constante de notre attitude envers le peuple des pauvres. Elle exige de nous une conversion personnelle et communautaire." Il déclare dans une interview: "Il est impossible de s'engager aujourd'hui aux côtés des pauvres pour une recherche de la justice si on ne les aime pas en tant que personnes. Il ne suffit pas de s'engager avec eux comme groupe social, comme race. Il faut s'engager avec eux comme des gens qu'on aime." Son amour des gens se soldera pour lui par deux attentats. Il dira la deuxième fois: "J'avais le choix: ou m'en aller, ou rester. Mais quand on commence à courir, il faut courir toujours plus vite. Moi, je ne cours pas. Je reste ici et j'y resterai." Le 9 février, il est resté pour toujours. Une foule de deux mille Indiens se rassemble sur la place de la cathédrale de Julí pour la célébration de l'Eucharistie en plein air. Ce sont trois longues heures de recueillement, de ferveur, d'émotion, de témoignages en mémoire du "serviteur du Roi" et du Royaume de justice et de paix (+ 1986).

9 février

**ALBERTO KOENIGSKNECHT**  
dit "Mgr K 13"  
(PÉROU)

Missionnaire nord-américain de la Société des missions étrangères de Maryknoll, âgé de soixante-neuf ans. En charge de la prélatrice de Julí, dans le département de Puno. Sa vie est tout entière placée sous le signe de Dieu. L'appellation chiffrée qui lui est amicalement destinée correspond tout simplement au nombre de lettres d'un nom difficile à prononcer. En traduction littérale: "serviteur du roi". Alberto est effectivement au service du peuple-roi aux yeux de Dieu: la paysannerie indienne à laquelle il consacre les trente-huit années passées à Puno. C'est à un endroit appelé Caritamaya - qui signifie en aymara "lieu de repos pour l'esprit" - qu'il heurte un camion à l'arrêt et qu'il est tué sur le coup. Comme avant lui Mgr Vallejos et Mgr Dalle, dans la même région des Andes. "Quand le Seigneur nous parle à travers la brise légère des événements, confesse un évêque ami, il est facile de lire sa volonté. Mais quand il nous parle de l'intérieur de la tempête, il ne nous reste plus rien d'autre à faire que d'éteindre le pauvre lumignon de notre raison et de croire en son amour indéfectible pour son Eglise." Durant les longues années de sa vie pastorale au service des plus démunis du monde andin, il est l'homme dynamique et chaleureux des rencontres, des amitiés, du travail inlassable d'approfondissement. "La Bonne Nouvelle", la parole du Seigneur, explique-t-il à temps et à contretemps, exige de nous une

15 février

**MARIA ELENA MOYANO**  
(PÉROU)

Militante de la vie. Mère de deux enfants. Adjointe au maire de Villa El Salvador, un des quartiers populaires de Lima. Martyre de la paix et de la justice. Assassinée par le "Sentier lumineux" à l'âge de trente-quatre ans.

Marquée par la pauvreté dès l'enfance - "la faim, dit-elle, est la violence qui m'a le plus marquée" - elle n'en est que plus totalement donnée à la lutte contre la misère et l'injustice dont souffre le peuple. Venue à l'âge de treize ans dans ce coin sablonneux qui est aujourd'hui devenu Villa El Salvador, elle grandit dans une famille unie où l'on compense le manque de nourriture par les études. "Malena", comme on l'appelle, va jusqu'à l'université, qu'elle abandonne finalement pour le travail en milieux populaires. Mais elle ne laisse ni le chant, ni le théâtre, ni la réflexion biblique dans sa communauté chrétienne. Elle rappelle volontiers que ce sont une religieuse amie et un animateur de Villa El Salvador qui l'ont aidée à grandir dans la solidarité. Elle se forme comme éducatrice et commence à travailler dans un collège de quartier. Militante naturelle en tout ce qu'elle entreprend, elle le reconnaît: "C'est ma vie", dit-elle. Mariée avec Gustavo, elle a deux enfants auxquels elle se consacre avec la même sensibilité, la même joie et les mêmes convictions que dans son travail auprès des gens. "Malena" déborde de vie. Elle aime chanter, danser. Elle sait aussi être ferme et énergique quand elle se bat contre la politique néo-libérale

qui affame ses frères et contre la violence de "Sentier lumineux". Dans les organisations féminines, elle est la grande animatrice et considérée à ce titre. Elle entre à la municipalité et devient adjointe au maire.

Cet après-midi-là, "Malena" revient de la plage avec ses enfants. Elle se rend à la cantine populaire de Villa El Salvador où se tient une kermesse pour ramasser des fonds. En plein milieu des gens, elle est soudain la cible d'un commando de "Sentier lumineux" qui la tue de plusieurs balles. Puis les guérilleros placent sous son corps une charge de dynamite qu'ils font sauter. La nouvelle de son assassinat se répand comme une traînée de poudre dans le quartier, dans la ville puis dans tout le pays. Sur la place de la Solidarité de Villa El Salvador, quinze mille personnes disent au revoir à ce qui reste de "Malena" dans une Eucharistie célébrée par deux évêques et une cinquantaine de prêtres. Sont également présents des représentants de toutes les organisations populaires de Lima, des hommes politiques de toutes tendances, des membres d'organisations non gouvernementales et de mouvements civiques, ainsi que les ambassadeurs d'Espagne et de France. Au cours de la messe, le Père Gustavo Gutiérrez prie ainsi: "Merci, Père, de nous avoir enseigné, par l'intermédiaire de Maria Elena, le chemin qui mène à la victoire sur la faim meurtrière et les balles assassines; de nous avoir appris grâce à elle la solidarité avec ton peuple, le dévouement, l'espérance et la joie." Les cendres de Maria Elena Moyano sont dispersées au vent de Villa El Salvador comme promesses de fleurs de paix (+ 1992).

16 février

### **MAURICE DEMIERRE et SES COMPAGNES (NICARAGUA)**

On lit sur sa tombe à Somotillo, dans le département de Chinandega: "Semence, prophète, chrétien engagé." C'est la phrase que choisit le peuple pour caractériser Maurice, le jour même où il est abattu par la contre-révolution en compagnie de cinq paysannes.

Maurice, ingénieur agronome, et sa femme Chantal, éducatrice, tous deux suisses et membres de l'organisation Frères sans frontières, choisissent en 1983 de se mettre au service des plus pauvres au Nicaragua. "C'est chez moi, la première, qu'il est venu quand il est arrivé", raconte la paysanne Ernesta, qui ajoute: "Quelle amabilité! Un homme si chrétien! Il m'a demandé à loger parce qu'il venait travailler ici avec Chantal. Deux ans plus tard, on aurait dit un paysan. Il parlait comme nous, avec les mêmes proverbes. Il déchargeait des sacs de ciment, il emportait de l'alimentation dans les coins les

plus reculés par des chemins impossibles, sous la pluie ou en plein soleil, de jour comme de nuit. Il travaillait à la coopérative, à la construction de maisons et d'écoles, à la formation des paysans, à la pastorale..." Le 15 février, Maurice achève un chemin de croix de six jours effectué le long de la frontière avec le Honduras en compagnie de milliers de chrétiens. C'est un pèlerinage de prière et un appel ardent à Dieu pour la paix et pour la vie. Le lendemain, peu de temps avant sa mort, Maurice converse avec Pablo, un paysan de la coopérative:

- Pablo, on peut bien construire des maisons, monter des coopératives, améliorer les conditions de travail dans le secteur. Mais à quoi ça sert si on n'a pas de mystique? Il se peut qu'on y laisse sa peau. Mais comme ça, on ouvre un chemin qui permet à d'autres d'y passer.

- Dis donc, Maurice, les chrétiens qui se battent pour les pauvres, c'est vrai qu'ils sont persécutés.

- Eh oui, comme le Christ! conclut Maurice.

Dans l'après-midi de ce jour-là, il est au volant d'une camionnette qui emmène une quinzaine de femmes sur la route que contrôle la contre-révolution. Une mine saute au passage du véhicule. Un feu nourri éclate aussitôt après. Maurice et cinq femmes sont tuées, dont deux enceintes. Des milliers de paysans se rassemblent pour les adieux. Quand donc la terre fleurira-t-elle de nouveau? (+ 1986).

21 février

### **LES CRUCIFIÉS DU PAYS MAYA (GUATEMALA)**

La passion du peuple guatémaltèque est multiséculaire. Mais cette fois la cruauté des bourreaux, en l'occurrence les corps d'élite de la lutte anti-guérilla, va jusqu'à répéter sur les paysans indiens la crucifixion de Jésus. Huit paysans du village de Xeatzán, dans la commune de Patzún, département de Chimaltenango, sont exécutés avec une barbarie inimaginable. Crucifiés en vérité. Ils sont cloués aux parois de l'école du village avec des fers et des pieux qui leur traversent le corps. Le temps n'est plus aux balles ou aux poignards. Et le coup de grâce classique du revolver pour mettre fin aux affres de la torture est remplacé par une tige de fer plantée dans le front et qui traverse le crâne des condamnés jusque de l'autre côté de la paroi. Voilà comment ils agonisent. Voilà comment ils meurent. Voilà comment coule lentement leur sang tout le long des parois de l'école qu'ils ont eux-mêmes construite pour leurs enfants. Il n'est plus besoin désormais, pour les pauvres du Guatemala et du monde entier, d'essayer d'imaginer la passion et la crucifixion

de Jésus. Ses bourreaux d'aujourd'hui, ils sont au Guatemala. Un calvaire réel, exactement réédité dans le village de Xeatzán. Que peuvent bien dire les maîtres de cette école aux enfants des crucifiés qui y viennent aujourd'hui? Comment leur parlent-ils de paix? Que leur disent-ils de la vie? Parviendront-ils jamais à la plaie ouverte au coeur des enfants devant le spectacle de leurs pères crucifiés? Seule, l'immense foi en la résurrection du Premier Crucifié qui a crié: "Père, je remets mon esprit entre tes mains", peut aider à continuer de vivre et d'attendre la résurrection des morts et des morts-vivants d'aujourd'hui (+ 1985).

Un jour,  
un autre jour,  
tant d'autres encore...

### LITANIE INDIENNE (GUATEMALA)

Le Centre indien Saint Jean-Baptiste de la Salle, à Huehuetenango, avec le collège agricole attenant, forme des animateurs pour les régions les plus pauvres du pays. Les Indiens y apprennent à valoriser leur culture, à l'approfondir et à élargir leurs connaissances. Ils viennent avec l'expérience de la vie et du travail communautaire. Ils en sortent avec une conscience plus vive de l'éveil de leurs frères. C'est là une "subversion" nécessairement mal vue des puissants. L'un des témoins de cet enrichissement pour les Indiens est le sous-directeur de l'établissement, Santiago Miller, le frère des Ecoles chrétiennes de nationalité nord-américaine qui est abattu le 13 février 1982, juste devant le Centre qui porte désormais son nom. Plus de vingt-cinq personnes issues du Centre ont été enlevées, ont disparu et ont été assassinées depuis sa fondation. Voici les noms de quelques-uns:

En 1980, Juan Sosof, un jour non précisé de l'année. Juventino Alvarez, le 9 juin. Cristóbal Apen Maxia, le 30 novembre.

En 1981, Efren Telón Sajcabun, le 7 janvier. Francisco Velásquez, le 1er avril. José Reyes Sacbaja, un jour de juin. Victoriano Velásquez, le 5 octobre. Juan Can Squic, le 23 octobre. Gerardo Camej, le 25 octobre.

En 1982, Narciso Xiquin, le 16 février. Gaspar Paiz Lucas et Mateo Lopez Guerra, le 2 avril. Andrés Francisco Andrés, le 19 avril. Julio Chuta Churuchic, le 2 juin. Inocente Sis Chuta, un jour de juin ou de juillet.

En 1983, Gaspar Quiej Xic, le 20 février. Juan Cumes Par et Francisco Pascual, le 17 juin.

25 février

### GUILLERMO CÉSPEDES (COLOMBIE)

Militant chrétien révolutionnaire de trente et un ans. Assassiné par des éléments de l'armée au moment de la trêve entre le gouvernement Betancourt et le mouvement de guérilla M-19, alors qu'il ne porte plus les armes et qu'il travaille comme instituteur à Rionegro, dans le département du Cauca. Guillermo naît à Toche, commune de Tolima, dans une famille paysanne qui s'installera à Cali. C'est au séminaire de cette ville qu'il passe son baccalauréat, avant d'entrer à l'université de Valle pour des études de lettres. Guillermo entend que toute sa vie soit une réponse à l'Evangile de Jésus. Dans les communautés de base il oeuvre à l'évangélisation et à la promotion humaine. En 1979 il est arrêté pour ses liens avec la guérilla et incarcéré à la prison La Picota de Bogotá. Ses poèmes et ses lettres témoignent de sa foi: "Il faut savoir que quand on a fait le choix du combat pour les pauvres en Amérique latine, on s'expose à en subir les conséquences: la prison, l'exil, la mort et autres choses du même genre", écrit-il à sa communauté de Cali. Pour sa défense devant le conseil de guerre, il plaide l'engagement chrétien en faveur du frère opprimé: "Je suis un militant chrétien membre du M-19. Je suis l'homme de Dieu, des commandements et des sacrements. Mais je suis également l'homme de la foi, cette foi qui demande d'agir et de se battre. Je suis le chrétien de l'espérance qui garantit que ce monde de justice, de fraternité et d'égalité auquel nous aspirons, nous parviendrons à le construire. Je suis le chrétien de l'amour comme premier commandement. Je suis le chrétien du don de soi, de la fraternité, du partage. De sorte que, Messieurs les militaires, il s'agit ici de la confrontation entre un christianisme de nom, de forme et d'apparence - celui dont se prévalent les officiers supérieurs de l'armée tandis qu'ils ordonnent de torturer le peuple colombien - et un christianisme qui est vie de tous les instants en chaque attitude et en chaque événement. Je suis le chrétien dont le chef Jésus-Christ s'est fait peuple, fils d'un charpentier, Jésus-Christ ouvrier, Jésus-Christ lutteur..." Ainsi plaide Guillermo pour sa défense dans laquelle ne manque pas non plus le rappel des martyrs: Mgr Romero, Mgr Angelelli, Mgr Valencia Cano et tant d'autres qui vivent dans le coeur du peuple. A l'égal de Guillermo dont le choix évangélique le conduit à faire le don de sa vie (+ 1985).

Je crois que l'évêque a beaucoup  
à apprendre de son peuple.

Mgr Romero, 9 septembre 1979

26 février

## **JOSÉ LLAGUNO FARIAS** (MEXIQUE)

Moins d'un mois après Mgr Méndez Arceo disparaît à son tour Mgr José Llaguno Farías, évêque jésuite du vicariat apostolique de Tarahumara, dans l'Etat de Chihuahua. A l'opposé de l'ancien évêque de Cuernavaca, il est pasteur des Indiens en pleine sierra. De tempérament bonhomme, il n'en est pas moins constant et énergique dans sa recherche d'"une Eglise autochtone où l'Indien, le pauvre, l'exclu, soit reconnu membre à part entière", ainsi qu'il écrit dans sa dernière lettre pastorale inachevée. Depuis qu'il est devenu évêque en 1975, l'Indien et le pauvre sont au coeur de sa tâche pastorale. A Puebla, en 1979, lors de l'assemblée des évêques latino-américains, il est le rédacteur du chapitre du document final sur "le choix prioritaire des pauvres" dont la clarté, la cohérence et la solidité sont le reflet de la pensée théologique et de l'expérience personnelle et pastorale de l'évêque des Tarahumaras et des Tepehuanos. Il est un élément très actif du groupe des évêques mexicains de la région Pacifique Sud qui, dès avant Puebla et jusqu'en 1985, publient conjointement plusieurs lettres pastorales tout à l'honneur de l'Eglise des pauvres. Les évêques du Pacifique Sud se signalent une dernière fois en 1989 par un document sur les communautés ecclésiales de base. On y lit en particulier:

"Nous nous adressons à vous, frères, conscients que dans la situation actuelle la vie du peuple est continuellement menacée de diverses manières, que l'injustice et l'inégalité économique, sociale et culturelle touchent aux limites du scandale et font pousser au peuple un cri éclatant, grandissant, impétueux et dans certains cas menaçant.

"Les communautés ecclésiales de base, constituées majoritairement de gens pauvres, se sont multipliées et ont manifesté leur dimension authentique d'évangélisation par l'annonce de la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu dans les milieux les plus divers: quartiers, hameaux, villages. Elles ont su unir foi et vie en relevant les défis que celle-ci leur lance. Elles ont également été source de services et de ministères en réponse aux besoins du peuple et à la mission reçue du Christ: elles ont appris à vivre dans l'esprit des béatitudes. Ces communautés accordent une place centrale et une priorité permanente à l'accueil obéissant de la Parole et du magistère, à la lecture prophétique et au discernement des signes des temps. Leur méthode - voir, penser, agir, célébrer, évaluer - est une nouvelle façon d'écouter et de transmettre l'Evangile. Elles mettent l'accent sur une composante essentielle de la vie en Eglise, qui est

l'articulation entre la réflexion du croyant et la richesse de l'engagement chrétien. Pour toutes ces raisons les communautés ecclésiales de base sont désormais des lieux où se fait la nouvelle évangélisation.

"En tant qu'évêques nous voulons partager le sort du peuple pauvre en marchant avec lui dans ses combats et ses espoirs, en reprenant son cri à notre compte et en oeuvrant efficacement en faveur de la vie. Nous voulons tout faire pour renouveler le style de vie de nos Eglises. Nous voulons vivre notre ministère pastoral comme un service et reconnaître au laïc sa place dans l'Eglise en fonction de l'apparition progressive de ministères appropriés."

A l'heure où se prépare une nouvelle assemblée des évêques latino-américains à Santo Domingo, dans le cadre du 5e Centenaire de l'évangélisation de l'Amérique latine, la personne le message et l'exemple de Mgr José Llaguno Farías, évêque et protecteur des Indiens, s'inscrivent dans la lignée multiséculaire de Bartolomé de Las Casas (+ 1992).

28 février

## **TERESITA RAMÍREZ** (COLOMBIE)

Religieuse de la Compagnie de Marie Notre-Dame, âgée de quarante et un ans. Tuée de plusieurs balles sous les yeux de ses élèves du collège de Cristales, une petite ville très pauvre du département d'Antioquia. D'origine paysanne, Teresita décide à dix-sept ans de se faire religieuse. Elle achève sa formation intellectuelle et religieuse à Medellín. Fidèle à ses racines paysannes elle choisit de toujours travailler dans les milieux de laissés-pour-compte. A Barranquilla, elle reste neuf ans dans le quartier d'El Bosque pour animer les communautés ecclésiales de base. Elle y gagne le surnom de "Soeur Admirable", en signe d'affection, de confiance, de dévouement, de simplicité et de joie. Tout cela qui, chez Teresita, jaillit des profondeurs de sa foi et de son sens de l'Evangile libérateur. En 1987 elle est nommée à Cristales, dont le curé était Jaime Restrepo assassiné non loin de là en 1988. Les martyres de l'un et de l'autre se rejoignent. Jaime laisse un champ semé qui germe en conscientisation et en organisation des paysans. L'oeuvre de Teresita, ses soeurs la connaissent depuis 1975 avec le foyer de jeunes, le collège et les hameaux où elles se rendent quotidiennement quand les paysans reviennent des champs. Teresita commence sa journée à 5 H du matin et la termine à 11 H du soir. En mai 1988, les paysans organisent une marche. Ils réclament la justice élémentaire: l'eau, l'électricité, l'éducation, la nomination d'un curé. Des religieuses et des prêtres du secteur

décident d'y participer. Teresita et une autre soeur apportent leur collaboration. Quand la marche arrive à Puerto Berrio, elle est bloquée par l'armée. Un officier prend note de l'identité de Teresita et de ses activités à Cristales. D'autres prennent des photos. A partir de ce moment-là plusieurs hameaux sont contrôlés par l'armée. Les paysans font l'objet de brutalités. Une inscription apparaît sur un mur de la localité: "Cristales bientôt en deuil!" La menace vise Teresita. Mais elle n'affecte aucunement son engagement et sa joie. Avant de concélébrer l'eucharistie de l'au-revoir, les prêtres vont embrasser son cercueil comme on va embrasser les reliques des martyrs à l'autel (+ 1989).

armée. Guillermo en devient le président en remplacement de Enrique Alvarez Córdoba, assassiné par les forces de sécurité en novembre suivant avec plusieurs autres dirigeants politiques. A ce titre il parcourt le monde car il veut dire la vérité sur El Salvador; il sera élu en 1983 vice-président de l'Internationale socialiste. Dans son pays d'El Salvador, à l'heure de la clandestinité, il devient le personnage-clé de l'alliance entre toutes les branches de l'opposition. Il l'est encore à l'heure où commencent les négociations secrètes puis publiques pour le règlement de la guerre civile, les élections libres et le retour à une démocratie réelle. Sa vie est tout entière sous le signe d'une adaptation intelligente à toutes les situations politiques qui vont dans le sens de la libération de son peuple (+ 1991).

28 février

### **GUILLERMO UNGO (EL SALVADOR)**

Militant chrétien. Avocat. Professeur d'université. Grand défenseur de la démocratie trente ans durant. Mort à México d'une tumeur au cerveau à l'âge de cinquante-neuf ans. S'il n'est pas un martyr, Guillermo est un témoin de la justice et de la libération de son peuple qu'il aime passionnément. Etudiant, il milite dans la mouvance catholique universitaire à l'époque plutôt conservatrice. Mais il manifeste progressivement un sens plus aigu de la tolérance, de la justice et de l'état de droit. En 1963, il signe un article intitulé "Insurrection et droit constitutionnel", où on peut lire: "Le droit à l'insurrection est la conséquence naturelle du principe constitutionnel en vertu duquel la souveraineté émane du peuple. Il s'ensuit que, conformément aux célèbres paroles de la Déclaration de Virginie et de la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, il existe un droit inaliénable d'abolir un gouvernement qui ne garantit pas le bonheur et la sécurité du peuple." En 1969 est créé le Mouvement national révolutionnaire (MNR) qui élit Guillermo Ungo comme secrétaire général. Guillermo se présente l'année suivante aux élections législatives. C'est l'époque où l'opposition est en pleine mutation: une branche prône la conquête du pouvoir par les élections à travers l'Union nationale d'opposition, et une autre se radicalise en se fixant progressivement sur la stratégie de lutte armée, dans ce qui deviendra plus tard le Front Farabundo Martí de libération nationale. En 1977 la situation politique se dégrade tellement, suite à des élections frauduleuses, que Guillermo Ungo doit s'exiler temporairement. A son retour il devient directeur de l'Institut de recherche de l'Université catholique de San Salvador tenue par les jésuites. En 1980, il participe à la création du Front démocratique révolutionnaire, regroupant les forces politiques, sociales et syndicales d'opposition qui refusent la lutte

La motivation personnelle la plus forte pour entrer en politique et y rester est venue de ma foi religieuse. L'Action catholique a été pour moi une expérience décisive. Nous avons commencé dans l'idée qu'un catholique doit apporter quelque chose aux gens, en particulier aux pauvres. C'était une attitude paternaliste. Mais la Garde nationale s'est mise à considérer cela comme une tentative communiste d'organisation des paysans. Au début nous avons réagi de façon très conciliante, en essayant de persuader la Garde nationale que nous n'étions pas des communistes, mais des catholiques. Nous allions même jusqu'à dire aux soldats: "Voyez, c'est la meilleure façon de lutter contre le communisme." Mais la Garde nationale ne le comprenait pas comme ça. Ils ont cherché à détruire les coopératives. Voilà comment nous avons commencé à découvrir la politique, à réaliser que, derrière nos efforts humanitaires, il y avait un problème de pouvoir politique. Nous touchions du doigt la structure du pouvoir qui existait en El Salvador depuis tant d'années

Rubén Zamora, compagnon de route  
de Guillermo Ungo, décembre 1987

# **mars**

**En face des pays sous-développés  
L'Église se présente telle qu'elle est  
et veut être:**

**L'ÉGLISE DE TOUS  
ET PARTICULIÈREMENT L'ÉGLISE DES PAUVRES**

Jean XXIII, 11 septembre 1962

**DISPARUS  
MORTS SOUS LA TORTURE  
OU EXÉCUTÉS  
(CHILI)**

Le peuple chilien reprend lentement le chemin de la démocratie. La dictature du général Pinochet est contrainte, sous la pression des luttes populaires, de céder en décembre 1989 aux premières élections libres depuis dix-sept ans. Sorti vainqueur des urnes, Patricio Aylwin remplace le général à la présidence de la République le 11 mars 1990. Le nouveau président met en place la "Commission nationale de vérité et de réconciliation", formée de personnalités reconnues et chargée d'enquêter sur la violation des droits de l'homme sous la dictature. La commission recueillera trois mille cent vingt-trois plaintes de familles de morts et de disparus. Le peuple qui, durant tant d'années, n'avait pas pu enterrer ses morts ni même savoir ce qu'il était advenu des siens dans leur marche vers la mort, peut enfin enquêter, rechercher, entendre des révélations publiques ou recevoir des confidences le conduisant à ses morts. Tous ceux-ci qui sont enterrés dans des fosses communes, dans des cimetières clandestins ou des cimetières publics sous la rubrique "Inconnu". Ils sont retrouvés là, le crâne aux yeux encore bandés, les mains liées dans le dos, le squelette avec des traces de balles et l'inévitable coup de grâce à la tête. Certains des torturés en conservent les traces. Ce sont les "morts au cours d'un affrontement" ou pour "tentative d'évasion". Ils portent encore les vêtements du jour de leur arrestation et, selon le lieu et le climat, ils ont encore leurs traits de jeunesse. Ils sont retrouvés dans des fosses communes ou des cimetières clandestins à **Colima, Valdivia, Concepción, Temuco, Mutrun, Constitución, Tocopilla, Pisagua, Copiapó, Ribera Norte del Mapocho...** Tandis que les familles, les amis, les avocats des victimes et les organisations de droits de l'homme continuent leurs recherches, et que les Chiliens se débarrassent de la peur, l'heure est venue pour les disparus, les morts sous la torture ou les exécutés de crier enfin leur vérité (1990).

La pauvreté de tant de frères  
crie justice. Elle est appel à la solidarité  
et au témoignage, pour sa suppression.

Medellin, 1968, 14,7

**NÉLIO ROUGIER  
(ARGENTINE)**

Prêtre, membre de la Fraternité des petits frères de l'Évangile. Disparu à Tucumán, à l'âge de quarante-cinq ans, dans le cadre de la lutte antisubversive menée par l'armée.

Nélio naît dans une famille chrétienne de huit enfants. Ordonné prêtre à Paraná et affecté au grand séminaire, il y devient directeur spirituel, préfet des études et professeur de latin et grec. Il travaille également dans un quartier populaire de périphérie. Il assure l'aumônerie de la léproserie proche de Paraná où, chaque semaine, il célèbre la messe avec les malades, les salue en les embrassant et mange avec eux. Dans son désir de plus grand partage de la vie des pauvres, il entre dans la Fraternité des petits frères de l'Évangile à Fortín Olmos, où il se met à travailler comme bûcheron. Il passe trois années chez les Indiens du Venezuela. Il revient ensuite en Argentine pour fonder une fraternité avec des laïcs dans la ville de Córdoba. En attendant d'aller vivre dans un endroit approprié, il loge provisoirement à l'évêché en compagnie du cardinal Primatesta. Il se décide pour une "villa miseria" - un quartier populaire très pauvre - où il part habiter sans faire connaître sa condition de prêtre, sans fonction pastorale, simple présence silencieuse et discrète. Il devient aide-maçon, en compagnie d'un de ses voisins. Ami de tous, il construit sa cabane et joue au football. On l'appelle "Le Gringo", à cause de son teint clair et de ses cheveux blonds. Allant encore plus loin dans le partage de la vie des pauvres, il laisse le métier d'aide-maçon pour devenir chiffonnier. A partir de 1971 plusieurs laïcs se joignent à lui pour vivre sa spiritualité et son engagement. Après un certain temps de compagnonnage avec les habitants, Nélio célèbre une messe en plein air à l'ombre d'un grand eucalyptus. L'organisation du quartier prend forme avec la mise en place d'une association de voisins, d'un dispensaire grâce à des médecins bénévoles, de l'adduction d'eau, etc. Nélio est un homme organisé, exigeant avec lui-même comme avec les autres, mais dans la compréhension et la disponibilité. Dans le quartier des groupes se mettent à l'étude, se réunissent pour la prière communautaire, apprennent à analyser les problèmes du lieu, la conjoncture sociale et politique. Le quartier prend le nom de Barranca Yaco, un lieu historique de la naissance de l'Argentine moderne. Nélio est entre temps devenu quelqu'un que viennent consulter des jeunes, des chrétiens prêtres ou laïcs, voire des hommes politiques. Il est aussi devenu la bête noire de gens comme ceux de l'Alliance anticommuniste argentine, dont les commandos cherchent à s'emparer morts ou vifs de toute personne opposante ou considérée telle. Nélio, qui vient de décider de

quitter son quartier populaire de Córdoba, s'installe cette fois dans la ville de Tucumán, mais cela au pire moment car la province est devenue un important foyer de guérilla. A peine installé dans les milieux pauvres, il fait l'objet d'une perquisition et d'une interpellation. Disparu, on ne saura plus rien de lui, si ce n'est l'ultime moment de son don total à ses frères (+ 1975).

15 mars

**MANUEL DE JESÚS RECINOS,  
ANTONIO CHAJ SOLÍS  
et LEURS COMPAGNONS  
(GUATEMALA)**

Manuel de Jesus, vingt-quatre ans, est un chrétien de l'Alliance évangélique guatémaltèque. Assassiné dans le temple de sa communauté. Alors qu'il participe à un culte, des inconnus armés de revolvers et de poignards abattent Manuel de Jesús, sous les yeux stupéfaits et impuissants des présents. L'assassinat qui vise les croyants est condamné par le président de l'Alliance évangélique guatémaltèque qui en attribue la responsabilité aux autorités civiles dans le cadre du conflit de terres de La Maquina à Suchitepéquez, dans le département de Mazaratenango. A l'occasion de ce même conflit disparaissent, après enlèvement, le pasteur évangélique Antonio Chaj Solís et six autres militants évangéliques (+ 1986).

16 mars

**ANTONIO OLIVO  
dit "TONIO"  
et PANTALEÓN ROMERO  
dit "M'SIEU PANTA"  
(ARGENTINE)**

Militants paysans et chrétiens de Perugorria, province de Corrientes, diocèse de Goya. "Tonio", âgé de vingt-neuf ans et marié avec Margot, a deux enfants en bas âge. "M'sieu Panta", âgé de cinquante ans et marié avec Elvira, a huit enfants. Tous deux disparus. Ce sont des paysans courbés sur une terre étrangère, ce pour quoi on ne daigne leur payer que de 25 à 40% de la maigre récolte de feuilles de tabac. "Tonio", son frère "Toti" et sa soeur

Anita font partie depuis 1965 du Mouvement rural d'action catholique. Quand l'épiscopat retire son aval au mouvement en raison de son engagement dans les luttes paysannes, le diocèse de Goya le reprend à son compte sous le nom de Ligues agraires. "Tonio" est le délégué pour le secteur de Palmita. C'est un gars accueillant et joyeux, qui a le sens de la solidarité. Le 8 septembre 1975, pour la Journée du paysan, les Ligues agraires organisent à Goya une grande manifestation pour exiger leurs droits. Mgr Alberto Devoto, l'évêque du lieu, y participe. "Tonio" y est très actif. La riposte ne se fait pas attendre: Anita, déléguée pour le secteur de Vaca, est enlevée, torturée puis abandonnée à cent vingt kilomètres de chez elle. Le 24 mars 1976, jour du coup d'Etat militaire, elle est une nouvelle fois détenue, en compagnie de quelques instituteurs solidaires du combat des paysans. Transférée plus tard à la prison de Villa Devoto, à Buenos-Aires, elle y apprend que "Tonio" a été enlevé le même soir que "M'sieu Panta", fondateur-président de la coopérative d'achat des planteurs de tabac qui coiffe quatre secteurs, et président de la coopérative d'utilisation de matériel agricole. Une voisine et Soeur Alice Domon - qui sera enlevée à son tour et assassinée à l'Ecole de mécanique de la marine - cultivent à sa place la plantation de "Tonio". Pendant ce temps-là Margot et Elvira commencent le calvaire des recherches. Quelques jours plus tard, trois cadavres apparaissent dans la rivière Mirifay. L'armée les en retire avant toute identification par la famille. Selon des recoupements de témoins, il s'agit de "Tonio", de "M'sieu Panta" et d'un comptable de Mercedes, Justo José Peloso, marié, militant politique et chrétien. "Toti" Olivo, frère jumeau de "Tonio", est incarcéré en compagnie de Fortunato Curima et de Rogelio Tomasella, membres des Ligues agraires. Ils subissent d'effroyables tortures et restent plus de cinq ans en prison. Emo Romero, le fils de "M'sieu Panta", ordonné prêtre en 1989 à Perugorria, porte une étole brodée des dessins du champ de tabac, de la maison et du sentier par où son père est parti au martyre (+ 1977).

18 mars

**NEPTALÍ LICETA  
AMPARO ESCOBEDO  
et LEURS COMPAGNONS  
(PÉROU)**

Neptalí est un prêtre indien de cinquante-neuf ans. Amparo est religieuse et travaille au service social. Leurs deux compagnons de voyage, paysans indiens, s'appellent Juvenildo Pardo Castillo et Lila Poma Flores. Ils se rendent en voiture à Pirca, dans le département de Huaral,

pour y célébrer la Semaine Sainte. La communauté indienne est située à trois mille cinq cents mètres d'altitude, par des mauvais chemins.

Neptalí est ordonné prêtre à l'âge de trente-deux ans, après avoir connu bien des incompréhensions. Son choix pastoral est clair: ce sont les paysans, les ouvriers, les sans-travail, les prostituées. Cela lui vaut le mépris des puissants et des menaces contre lui et contre ceux avec qui il travaille. Mais tout cela le laisse imperturbable. Le regard malicieux, un regard cachant parfaitement sa souffrance profonde, il lui arrive alors de sortir la flûte qu'il traîne partout avec lui dans sa poche, et il joue un air de son pays. Comme il fait avec tous ceux à qui il veut faire plaisir. Un jour il demande à son évêque de retourner à Pirca, son pays natal, pour retrouver les chemins des Quéchuas qu'il avait quittés pour entrer au séminaire. Il se remet au travail manuel et prend des responsabilités dans sa communauté. En 1982 il devient le coordinateur pour le Pérou du "Service paix et justice", mouvement non-violent d'Amérique latine qui vient d'être lancé par l'Argentin Adolfo Pérez Esquivel, Prix Nobel de la paix. A ce titre Neptalí voyage beaucoup à l'intérieur du pays comme à l'étranger pour des réunions, des manifestations et des déclarations. Son enrichissement international renforce sa conviction que toute action durable de développement ne peut qu'être enracinée dans la culture et les traditions régionales. Accusé évidemment d'être un "prêtre politique", un "communiste", voire même d'être "à la solde de l'étranger", il poursuit sa tâche comme toujours, c'est-à-dire imperturbablement jusqu'à l'accident d'automobile qui lui coûte la vie, ainsi qu'à ses compagnons. C'est dans le coeur de son peuple qu'il égrène désormais les notes frêles de sa flûte indienne (+ 1989).

21 mars

### **LUZ MARINA VALENCIA TRIVIÑO (MEXIQUE)**

Religieuse colombienne des Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Assassinée au hameau de La Gloria Escondida, dépendant de la commune de Cuajinicuilapa, dans l'Etat de Guerrero. Elle arrive au Mexique en fin 1986 pour fonder avec deux autres soeurs de sa congrégation une nouvelle communauté dans le diocèse d'Acapulco, précisément à Cuajinicuilapa. Avec deux pères des Oblats de Marie-Immaculée, elles font équipe pour organiser des communautés ecclésiales de base dans les divers coins de la paroisse. C'est à l'occasion d'une deuxième visite pastorale au hameau de La Gloria Escondida constitué d'une quinzaine de familles de péons, qu'elle trouve la mort. La région est extrêmement pau-

vre et le système social de type féodal: les grands propriétaires sont maîtres des terres et des personnes; les habitants gardent en mémoire le souvenir de bien des assassinats pour une raison ou pour une autre. Il est évident que tout travail pastoral de "conscientisation" des pauvres dans les communautés ecclésiales de base peut être l'une de ces raisons. Ce soir-là, après la célébration eucharistique, la Soeur Luz Marina va loger chez Mme Cosme. De son côté Miguel, mari de Mme Cosme, conduit le Père Roberto dans une case voisine. A son retour Miguel essuie des coups de feu d'un groupe d'individus armés de pistolets et de fusils. Pendant qu'il se sauve pour aller chercher du secours, les quatre tueurs à gages pénètrent dans la case des femmes, qui essaient de résister. "Où l'emmenez-vous?", crie Mme Cosme aux hommes qui se sont saisis de Luz Marina. "La bonne soeur, on l'emmène faire un tour", répliquent les tueurs qui se heurtent à la barrière entourant la maison. Voyant qu'ils ne peuvent l'emmener pour la violer, ils lui tirent dessus à plusieurs reprises et se sauvent. Mortellement blessée au ventre, elle agonise sept heures durant. A cinq heures du matin, elle a encore la force de dire: "Mon Dieu, pardonne-leur", avant de s'éteindre. L'archevêque d'Acapulco la déclare publiquement "première martyre du diocèse" (+ 1987).

25 mars

### **DONATO MENDOZA et SES COMPAGNONS (NICARAGUA)**

Donato est délégué de la Parole de Dieu. Marié et père de neuf enfants. Agé de quarante ans. Humble paysan de Siuna, il porte fièrement sur sa poitrine le cordon et la croix qui signalent le porteur d'Évangile auprès de ses frères. Ce Vendredi-Saint, ses compagnons retrouvent son corps mutilé. Castré, les jambes écorchées vives, les yeux arrachés, les ongles aussi. Les os brisés, comme Jésus sur la croix. Seul le cordon de la croix permet d'identifier Donato, le serviteur fidèle jusqu'à la mort. C'est le Samedi-Saint qu'est célébrée la Pâque de Donato. Au premier rang, il y a sa femme et tous ses enfants, sa mère, ses premiers petits-enfants, son peuple. A l'offrande, on apporte sur l'autel le cordon ensanglanté du martyr entré dans la vie de son Seigneur. Il est fait mémoire des cinq autres paysans également assassinés par les contre-révolutionnaires au même endroit, quelques jours auparavant, dans l'attaque de la coopérative des cent cinquante familles de l'endroit. Donato et ses compagnons viennent allonger la liste de tous ceux des leurs qui se battent pour la paix et la justice (+ 1986).

**MARIA GÓMEZ**  
(COLOMBIE)

Institutrice, catéchiste à Simití, dans le département de Bolívar. Mariée et mère de trois enfants de quinze, quatorze et douze ans. Elle meurt à quarante-sept ans, probablement empoisonnée. Après avoir pris une boisson, elle se sent mal. Conduite immédiatement à Barranca-bermeja, elle décède à l'hôpital. L'hypothèse de l'assassinat repose sur les menaces de mort répétées qu'elle reçoit et sur le retard des médecins à faire connaître le rapport d'autopsie. Maria fait partie de l'équipe pastorale de la paroisse de Simití ; elle est directrice de l'école urbaine mixte n° 1 et fondatrice du groupe culturel Kléber. Des témoins de sa vie et de ses oeuvres l'affirment: "Comme Jésus au cours de sa vie, Maria a été présente aux gens, accueillante aux enfants, ouverte aux jeunes, attentive aux besoins du peuple. D'où lui venait toute cette énergie? Sa force extraordinaire elle la tirait de sa foi au Dieu de la Bible, ce Dieu qui exige la justice, la vérité, le partage. Elle ne se laissait nullement intimider par ceux qui dénigraient son travail par la menace, l'anonymat ou le chantage. Devant tout cela Maria tenait bon, sûre d'agir conformément à l'esprit de Jésus." Certaines des menaces reçues confirment le type de mort qui la surprend: "Le peuple a besoin de toi. Pas nous. La victime doit mourir. On ne remue pas les gens sans en supporter toutes les conséquences. Femme maudite, tu prends les gens aux tripes. Comme ça doit être bon pour toi de goûter au venin qui va te détruire, car tu mourras de tes propres mains! Les gens de Simití te portent dans leur coeur et tu as fait bouger plus de la moitié des instituteurs en les emboinant comme le curé avait fait..." Tous les gens de Simití se donnent rendez-vous pour dire adieu à celle qui a cru à la liberté des enfants de Dieu et qui a incarné l'Evangile de la libération. Maria est ressuscitée ce dimanche de Pâques où ses ennemis résolvent de lui ôter la vie (+ 1989)

**EDUARDO et RAFAEL**  
**VERGARA TOLEDO**  
(CHILI)

Eduardo est âgé de vingt ans et Rafael de dix-neuf quand ils sont assassinés à Villa Francia, un quartier populaire de Santiago. Selon la version officielle il s'agit de "délinquants tués au cours d'un affrontement". Mais les témoins sont formels: les deux frères se sauvaient - pour

des raisons inconnues - devant un groupe de carabiniers qui leur ont tiré dans le dos. Quand Eduardo tombe le premier, Rafael qui court devant revient pour aider son frère déjà mort. Il reçoit à son tour une rafale. Alors que, blessé, il se traîne sur le sol, les carabiniers le frappent sauvagement à coups de pied et de crosse. Puis ils l'achèvent. Les parents d'Eduardo et de Rafael, de milieu ouvrier, racontent: "Nous avons toujours cherché à leur transmettre le souci des autres et de la défense des opprimés. Quand ils étaient petits, nous les emmenions déjà avec nous aux manifestations. Nous les avons élevés dans l'idée d'une religion qui exige des changements profonds dans l'homme et dans la société." Manuel et Luisa - c'est le nom des parents - ont milité dans le mouvement ouvrier, lui ayant même été président national de la JOC (Jeunesse ouvrière catholique). Aujourd'hui ils appartiennent à la communauté du Christ-Libérateur et font partie d'une organisation de défense des droits de l'homme. Ils ajoutent: "C'est en 1982 que notre famille commence à être la cible de la répression. Eduardo est par trois fois interpellé et frappé par les carabiniers, et finalement chassé de l'université. Rafael est interpellé à l'occasion d'une 'marche de la faim', blessé au moment de l'enterrement d'un habitant du quartier de La Victoria, et lui aussi expulsé du lycée. Pablo, leur aîné, et Ana, la dernière, connaissent de même les interpellations et les coups. En 1982 notre maison est perquisitionnée deux fois. Les carabiniers nous volent des affaires et cassent tout ce qu'ils trouvent. A chaque fois nous protestons. Ce que nous voulons, c'est la justice pour notre peuple." Après l'assassinat des deux frères, Pablo et Ana quittent le pays. Leurs lettres aux parents témoignent de leur engagement chrétien (+ 1985).

Nous ne pouvons isoler la parole de Dieu de la réalité historique dans laquelle elle est dite. Elle ne serait plus alors parole de Dieu, elle serait une histoire quelconque, un livre de piété, une bible bien rangée dans notre bibliothèque. Or elle est parole de Dieu, c'est-à-dire qu'elle inspire, éclaire, contrecarre, rejette, magnifie ce qui se fait aujourd'hui dans notre société.

Mgr Romero, 27 novembre 1977

# avril

Aujourd'hui, le fait majeur  
dont chacun doit prendre conscience  
est que LA QUESTION SOCIALE  
est devenue mondiale

LES PEUPLES DE LA FAIM  
interpellent aujourd'hui  
de façon dramatique  
LES PEUPLES DE L'OPULENCE

L'Eglise tressaille devant ce cri d'angoisse  
et appelle chacun à répondre avec amour  
à l'appel de son frère

Paul VI, *Populorum progressio*, n°3

4 avril

**ROSARIO GODOY  
et SA FAMILLE  
(GUATEMALA)**

María del Rosario a vingt-cinq ans, elle est institutrice. Quelques années auparavant, à l'époque de sa formation d'enseignante, elle participe à une opération d'évangélisation et de promotion dans le département du Quiché, en milieu indien. C'est là qu'elle rencontre son mari Carlos Cuevas. Militant étudiant, il disparaît le 15 mai 1984, très probablement assassiné. A la recherche de son mari, Rosario entre dans le mouvement appelé Groupe d'appui mutuel (GAM) constitué de personnes dont un proche a été enlevé par les forces de sécurité et a disparu depuis. Rosario devient bientôt vice-présidente du GAM. Cette nouvelle activité ne l'empêche pas de continuer son enseignement et d'élever son fils Augusto qui n'a que deux ans. Le Jeudi-Saint, Rosario se rend dans un supermarché de la capitale en compagnie de son frère Mainor Godoy et de son petit garçon Augusto. On ne les revoit plus. A minuit, la famille est avertie que ces trois personnes ont été tuées "dans un accident de la circulation". Leurs corps horriblement marqués de coups gisent au fond d'un ravin, sur la route d'Amatitlán. Une jeune élève de Rosario écrit à sa maîtresse, à la nouvelle de sa mort, cette lettre posthume: "Madame Rosario, j'admire votre dévouement, votre attitude chrétienne, votre optimisme, votre foi inébranlable et votre indignation devant les mauvaises choses qu'on voit, votre amour du Christ, de votre mari, de votre petit garçon, de vos élèves, bref, votre amour du monde pour que règne la paix" (+ 1985).

5 avril

**MARÍA CRISTINA GÓMEZ  
(EL SALVADOR)**

Laïque de l'Eglise baptiste. Institutrice âgée de quarante ans. Membre de l'Association des enseignants salvadoriens et représentante de cette organisation syndicale auprès de la Coordination nationale des femmes salvadoriennes. Assassinée par un "escadron de la mort". Ses obsèques sont célébrées dans la communauté baptiste Emmanuel à laquelle elle appartenait, en présence de nombreuses femmes. L'une d'elles parle au nom de toutes les autres: "María Cristina était une compagne magnifique, une vraie soeur. Nous avons beaucoup appris d'elle,

de son enthousiasme, de sa disponibilité. Elle n'a jamais renâclé à la tâche, que ce soit une aide à un groupe de paysans ou une orientation à des gens du quartier. L'autre dimanche où nous étions ensemble à louer le Seigneur puis à chercher, entre rires et pleurs, comment aider les femmes de notre pays, nous avons préparé un programme de radio pour les femmes quand elles font la cuisine à la maison ou quand elles vont au marché pour les courses..." Le lendemain précisément, María Cristina quitte l'école où elle enseigne à San Salvador. En plein jour et sous les yeux de témoins, deux hommes en civil et armés se saisissent d'elle, la font entrer dans une voiture aux vitres bleutées qui part en trombe. En fin d'après-midi du même jour son cadavre est retrouvé près du cimetière d'Antigua Cuscutlán. Des voisins avaient vu quand elle avait été jetée hors d'une voiture et abattue d'une rafale de balles. Son corps porte des traces de coups et des brûlures à l'acide dans le dos. Ainsi se réalisent ce jour-là les menaces de mort reçues précédemment par María Cristina. Ses assassins ne savent pas qu'elle est toujours vivante et qu'elle poursuit son combat en faveur de la femme salvadorienne (+ 1989).

6 avril

**VICENTE CAÑAS  
(BRÉSIL)**

Frère jésuite espagnol. Assassiné à coups de couteau à cause de son intégration aux Indiens Ena-Wené-Nawé, appelés aussi Salumá. Son corps est découvert près de la rivière Juruena, au nord de Cuiabá, dans le Mato Grosso. Vicente reçoit des menaces de mort des exploitants forestiers et agricoles qui envahissent progressivement les terres des Indiens. Sa présence s'oppose à leurs intérêts car il les dénonce aux autorités et à l'Eglise. Mais c'est surtout parce que Vicente est le confident des Indiens. Il les alerte à chaque décision des envahisseurs pour qu'ils leur fassent opposition. Vicente est missionnaire au Brésil depuis vingt ans. Son désir de consécration aux Indiens se concrétise quand il fait tout pour sauver les Beíço-de-pau en voie d'extinction, victimes de la grippe apportée par le contact avec les Blancs. De six cents originellement, ils ne sont plus qu'une quarantaine, seuls survivants au Brésil de cette ethnie. En 1977, Vicente s'intègre définitivement aux Ena-Wené-Nawé. Il se fait indien, adopté dans le système de parenté de l'ethnie. Il devient indien "par sa participation totale à la vie quotidienne dans le travail, la pêche, le transport des charges, les fêtes et la pratique religieuse, y compris les rites de douze à dix-huit heures par jour, durant des semaines, qui furent pour lui une expérience religieuse profonde et une source de spiritualité", explique le jésuite

Bartolomeu Meliá qui vécut avec lui chez les Indiens du Goiás. Le corps de Vicente est découvert auprès de la hutte où il range médicaments et vivres pour le village. Etendu sur le sol, le visage contre terre. Il est enterré sur place, selon le rite des Ena-Wené-Nawé. "Martyr de la cause indienne, dit le Père Meliá, le frère Vicente Cañas nous reste comme un homme hors du commun: dépouillé, authentique, tout donné à l'Esprit. Un prophète, dont parfois nous ne comprenions pas les gestes, mais qui reçoit face à la mort la plus grande gloire, celle du martyr. Don de Dieu." (+ 1987).

11 avril

### ANTONIO HERNÁNDEZ (COLOMBIE)

Militant chrétien de vingt-cinq ans tué de quatre balles après trois jours de tortures. Antonio, ingénieur chimiste, est le dernier de neuf enfants. Il naît à Tunjuelito, un quartier de Bogotá. De ses parents qui sont proches collaborateurs du Père Camilo Torres, Antonio reçoit l'évangile de la fraternité dont vivent les communautés ecclésiales de base et les groupes solidaires des luttes du peuple colombien et du peuple centro-américain. Par ailleurs, Antonio fait partie de l'équipe de la revue **Solidarité - Apports chrétiens à la libération** connue dans le pays et à l'étranger pour son engagement. Passionné de communication par l'image et doué d'un grand sens artistique, Antonio est chargé de la mise en page de la revue. Il en quitte les locaux dans l'après-midi du 8 avril pour se rendre à une réunion sur la question de la violation des droits de l'homme en préparation de la visite de Jean-Paul II. A la fin de la réunion, après le café pris en commun, il quitte ses amis et prend le chemin du retour à la maison. Mais il n'y arrivera pas. Son calvaire vient de commencer aussitôt après son enlèvement. Sa famille et ses amis le cherchent avec inquiétude dans les commissariats, les casernes et les hôpitaux. Le troisième jour, son corps est retrouvé dans un dépôt d'ordures à Torca, au kilomètre 10 de la route Nord. Les yeux bandés, les mains et les pieds ligotés. Des hématomes presque partout. La mort remontait à quelques heures. Guillermo Marín, un camarade qui participe à la même réunion est enlevé le même soir et suit le même parcours. Sauf que les balles qui l'atteignent ne sont pas mortelles. Il appelle au secours et quelques heures avant que soit retrouvé le corps d'Antonio, il fait à la télévision le récit de son enlèvement, de ses tortures et de son assassinat manqué. A Jardins-de-la-Paix, les adieux à

Antonio sont sous le signe de la résurrection: "Merci pour ta vie et ton témoignage qui appartiennent désormais à tous les chrétiens luttant pour la justice", déclare le directeur de la revue **Solidarité** (+ 1986).

14 avril

### ADELAÏDE MOLINARI (BRÉSIL)

Religieuse de quarante-sept ans, de la Congrégation des filles de l'Amour divin. Responsable de la pastorale dans la localité d'Eldorado, commune de Marabá, Etat du Pará. Assassinée à la gare routière de la localité par une balle qui traverse auparavant le corps d'un dirigeant paysan. Femme simple, affectueuse, courageuse, Adelaïde est la supérieure de la communauté installée à Curionópolis. Son charisme est celui du travail auprès des laissés-pour-compte, comme beaucoup de gens le sont dans cette région, l'une des plus conflictuelles de l'Etat du Pará sur les problèmes de la terre. Des propriétaires terriens qui s'en prennent aux petits paysans travaillant la terre sans qu'elle soit jamais à eux. A la gare routière d'Eldorado, alors qu'elle attend l'autocar qui doit la ramener dans la communauté, Adelaïde bavarde avec le délégué du Syndicat des travailleurs ruraux de Marabá, Arnaldo Delcideo Ferreira. Un tueur s'approche soudainement derrière lui et tire. La balle ressort par la poitrine et atteint la religieuse à la carotide. Adelaïde meurt sur le champ, tandis qu'Arnaldo est transporté à l'hôpital dans un état très grave. Les circonstances de la mort d'Adelaïde montrent de façon symbolique combien elle est proche des paysans, s'intéresse à leurs problèmes et se veut solidaire des pauvres. Le paysan blessé, connu comme le défenseur de ses frères, est tête de liste aux prochaines élections pour le renouvellement de la direction du syndicat local. Un immense cortège sous la présidence de l'évêque de Marabá, Mgr Alano Pena, accompagne le corps d'Adelaïde jusqu'à Curionópolis. Pour le premier anniversaire de son martyre, une marche de trois mille personnes part à minuit d'Eldorado pour suivre sur vingt-huit kilomètres les pas d'Adelaïde dans son combat aux côtés du peuple. C'est une marche pour la justice, pour l'espérance, pour la vie. Les marcheurs s'arrêtent régulièrement pour réfléchir, pour prier. Un arrêt est fait devant le domaine agricole dont le propriétaire est l'instigateur présumé du crime. La marche parvient le jour suivant, 14 avril, à la tombe d'Adelaïde, à Curionópolis. "Le sang versé fait grandir en chacun de nous le courage et la foi pour lutter", peut-on lire sur l'une des centaines de banderoles qui font entendre la voix du peuple (+ 1986).

14 avril

## LE MASSACRE DE MORAZÁN (EL SALVADOR)

Quelque cent cinquante enfants, sept cents femmes et six cents vieillards sont systématiquement tués par les forces de l'ordre au cours de la première quinzaine d'avril dans différents villages du département de Morazán, près de la frontière du Honduras. C'est le plus grand massacre de l'histoire récente du peuple salvadorien. Le 14 avril, les habitants de Santa Elena et d'Huaricela fuient les opérations militaires menées avec le soutien des avions de l'armée de l'air pour se réfugier au Honduras voisin. Deux cents personnes cherchent à échapper aux bombes en se réfugiant dans la grotte de La Pintada. Alors que l'armée hondurienne boucle la frontière, les soldats salvadoriens s'approchent, tirent à l'aveuglette dans la grotte en jetant des grenades fumigènes. "Les gosses qui cherchaient à sortir étaient fauchés par les rafales", raconte un paysan de La Guacamaya, survivant du massacre général, en ajoutant: "Les soldats ont ensuite bouché les issues pour étouffer les gens à l'intérieur." Tandis qu'on entend les cris et les lamentations des prisonniers de la grotte, vieillards, femmes et enfants, les hélicoptères donnés par le gouvernement nord-américain à la junte militaire salvadorienne mitraillent le secteur. La Coordination hondurienne de solidarité avait dénoncé un mois auparavant l'"Opération sandwich" montée par les conseillers militaires étrangers et consistant à prendre en tenaille les guérilleros salvadoriens entre l'armée du Honduras et celle d'El Salvador. L'opération réussit effectivement mais les victimes n'en sont pas les insurgés, c'est la population sans défense des vieux, des femmes et des enfants. Dans les jours suivants, Amnesty International fait savoir à la Commission interaméricaine des droits de l'homme son inquiétude devant ces événements et demande l'ouverture d'une enquête approfondie (+ 1981).

15 avril

## LE MASSACRE DE JOYABAJ (GUATEMALA)

Le peuple indien du Quiché connaît depuis longtemps la mort qui résulte des mauvaises conditions sanitaires. Mais depuis un jour de mai 1978 à Panzós, les Indiens connaissent la mort violente systématiquement donnée par d'autres Guatémaltèques. Les massacres collectifs sont devenus monnaie courante et ce sont chaque fois des dizaines voire des centaines de victimes qui alimentent la comptabilité funèbre. La dernière méthode en date utilisée par l'armée est de jeter des Indiens constitués en "patrouilles civiles" contre leurs frères de race pour les exterminer s'ils ne veulent pas l'être eux-mêmes par les soldats qui les accompagnent. Ce 15 avril, un commando de l'armée encadre une patrouille civile de quelque cinq cents paysans indiens armés de bâtons et de machettes. Ils entrent dans les maisons de Joyabaj, un village du département du Quiché, et sont contraints d'abattre tout le monde, hommes, femmes et enfants. Les morts sont laissés sur place. Les blessés sont emmenés un peu plus loin et abattus à coups de machette. Les survivants sont gardés au poste militaire d'où ils sont extraits dans les nuits suivantes pour être abattus à leur tour. Le chef du commando de l'armée félicite "les patrouilleurs" qui ont donné cette belle leçon à des "rebelles". Au bilan, cette fois-là, deux cents morts. Les membres des patrouilles civiles sont silencieusement désespérés, la mort dans l'âme: "On sait bien que c'est de la sauvagerie. Mais on est obligé pour avoir la vie sauve. C'est le gouvernement, c'est l'armée qui nous obligent à nous tuer les uns les autres..." Un rescapé du massacre commente: "On dit que les choses ont changé avec le nouveau président, le général Rios Montt. C'est pas vrai. L'armée dit qu'elle va tous nous tuer, qu'on est des communistes, qu'on ne croit pas en Dieu. Les gens des villages ne savent pas ce que c'est le communisme et toutes ces choses-là" (+ 1983).

Si le chrétien croit en la fécondité de la paix pour parvenir à la justice, il croit également que la justice est une condition imprescriptible de la paix. Il ne peut pas ne pas voir que l'Amérique latine se trouve en de nombreux endroits dans une situation d'injustice qu'on peut appeler de violence institutionnalisée. Cette situation appelle des transformations globales, audacieuses, urgentes et profondément rénovatrices.

Medellín, 1968. 2.16

15 avril

**MADELEINE LAGADEC**  
**dite "MADO"**  
**et SES COMPAGNONS**  
**(EL SALVADOR)**

Infirmière française de vingt-huit ans. Assassinée en compagnie du médecin argentin Gustavo Isla Casáres, de l'infirmière Maria Cristina Hernández, de l'éducatrice Clelia Díaz et du mutilé Carlos Gómez, tous trois Salvadoriens. Madeleine, familièrement appelée "Mado", naît dans une famille française croyante. Elle exerce sa profession en France, tout en s'intéressant beaucoup à ce qui se passe en Amérique centrale. En 1983, elle part au Nicaragua travailler dans une brigade de santé, en particulier parmi les réfugiés salvadoriens. De retour dans son pays, elle n'a de cesse de faire connaître les souffrances et le courage de tous ces gens en participant à des journées de sensibilisation, en faisant des conférences, en soutenant des comités de solidarité. En 1985, elle part en El Salvador, alors en pleine guerre civile. L'une de ses amies dit: "Madeleine n'est aucunement une aventurière. Elle ne fait pas ça par esprit de sacrifice. Elle pense tout simplement qu'elle peut être utile." Ses années de JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) l'ont sensibilisée aux plus démunis. En El Salvador, elle travaille dans un hôpital de la guérilla qui fonctionne dans une grotte humide et loin d'être spacieuse. Le médecin belge chargé de l'hôpital raconte: "Cela faisait cinq jours que l'armée de l'air bombardait et mitraillait notre hôpital de Santa Clara, dans le département de San Vicente. Ensuite, des parachutistes largués de sept hélicoptères se sont emparés de cinq personnes, dont l'infirmière, la seule à être blessée. Tous ont subi la torture avant d'être assassinés. Madeleine et Maria Cristina ont en outre été violées. C'est ça la vérité. L'état de guerre ne peut aucunement justifier de tels crimes." Toutes les Eglises chrétiennes d'El Salvador écrivent aux familles et aux amis de Madeleine et de Gustavo: "Merci d'avoir mis au monde des enfants qui ont été capables de donner leur vie pour notre cause dans un hôpital de campagne et qui se joignent ainsi aux soixante mille martyrs de ce pays." (+ 1989).

17 avril

**TIBÉRIO FERNÁNDEZ**  
**et SES COMPAGNONS**  
**(COLOMBIE)**

Prêtre, curé de Trujillo dans la vallée du Cauca. Assassiné à quarante-sept ans. Son corps

est découvert flottant sur la rivière: le cadavre est sans tête ni mains, les doigts des pieds et les parties génitales sectionnés, le ventre ouvert, le corps troué de sept balles. Tibério est enlevé au retour de l'enterrement d'un ami assassiné à Tuluá, alors qu'il revient en voiture avec sa nièce Isabel Giraldo et deux militants de la communauté paroissiale: Oscar Pulido et Norbey Galeano. Avant de devenir prêtre Tibério travaille déjà avec les paysans. Il étudie le mouvement coopératif en Israël puis devient formateur à l'université paysanne. Il entre au séminaire et est ordonné prêtre à l'âge de trente-quatre ans. Dans son travail pastoral, il ne conçoit pas la prédication de l'Evangile sans la promotion humaine intégrale. En particulier pour les pauvres. Aux paysans de Trujillo qui ne font que du café, il propose une diversification de la production: culture maraîchère, pisciculture et aviculture. Mais ils font cela communautairement, pour la solidarité et une meilleure commercialisation. En ville les jeunes sans travail ni études sont attirés par la "drogue du pauvre". Pour eux, Tibério et son équipe - trente-cinq personnes entre prêtres, religieuses et laïcs - lancent des équipes de jeunes et proposent du travail. Ils s'occupent des personnes âgées et des mères adolescentes. Ils s'attaquent à la prostitution infantile. Surtout ils dénoncent la violence qui se répand à Trujillo, des querelles entre partis politiques à l'invasion des trafiquants de drogue en passant par les agissements de la police et de l'armée. Cent trente-cinq personnes sont assassinées en une année. Le massacre le plus important se produit à la suite d'une embuscade tendue par la guérilla contre l'armée le 27 mars. La zone est aussitôt quadrillée militairement et vingt-huit personnes sont interpellées. La plupart sont des paysans ayant des responsabilités à la paroisse. On ne retrouvera que les corps torturés de neuf d'entre eux. "L'assassinat du Père Tibério est un acte impie contre un pasteur dévoué, désintéressé, dynamique et soucieux de la promotion de son peuple", déclare son évêque devant une soixantaine de prêtres et quelque cinq mille fidèles qui disent adieu à leur frère et ami (+ 1990).

21 avril

**JUAN SISAY**  
**(GUATEMALA)**

Peintre naïf de soixante-huit ans. Chrétien actif. Assassiné chez lui. Juan est connu même à l'étranger. Il peint la vie simple du peuple paysan. Il est élu le 1er janvier président de l'Action catholique de Santiago Atitlán par les délégués des communautés chrétiennes. Ce 21 avril au soir, Juan anime une réunion. Il conseille de ne pas finir trop tard car les temps sont dangereux. Il le sait personnellement car il a déjà reçu des

menaces anonymes. A la nouvelle de sa mort, les gens ne croient pas à la version officielle de prétendus bandits qui ne lui prennent rien. Les gens s'étonnent plutôt de ce que la police militaire n'ait rien vu ni entendu alors qu'elle est établie à peine plus loin que la maison de Juan. Quinze jours plus tôt un communiqué des évêques soulignait que "le Guatemala est saigné par divers types de violences, en particulier la situation de guerre qui prévaut dans certaines régions". Les proches de Juan racontent après sa mort qu'ils avaient noté "un changement chez lui, sa foi était comme beaucoup plus forte". La foule est là à son enterrement, aussi grande qu'à la procession du Seigneur mort au Vendredi-Saint. Elle accompagne celui qui prépare un monde nouveau aux mille couleurs de la vie (+ 1989).

22 avril

### **JOÃO, JOSÉ et PAULO CANUTO et LEURS COMPAGNONS (BRÉSIL)**

Le martyr quotidien dans les immensités du Brésil est la conséquence d'une bataille pour la terre, cette terre qui est "don de Dieu à tous les hommes", comme le rappelle Margarida Alves, responsable syndicale assassinée à Alagoa Grande. D'un côté, les grands propriétaires terriens, gens voraces et accapareurs de terres qu'ils laissent incultes. Avec eux, leurs milices de tueurs à gages soutenues par des politiciens et des policiers dans de nombreux Etats. En face, les petits paysans "possesseurs", ces éternels travailleurs de leur terre mais démunis de titres de propriété. Avec le seul soutien de leurs organisations, des Eglises, de quelques hommes politiques et avocats défenseurs de leurs droits. Sans défense, comme eux. Assassins, comme eux. La police ne trouve jamais les assassins ni leurs commanditaires, et les tribunaux ne peuvent faire leur travail. Le peuple, par contre, connaît les assassins, les commanditaires et les complices. Mais son témoignage est considéré comme sans valeur. C'est ce qui arrive à Rio Maria, une localité de l'Etat du Para. João Canuto, paysan de quarante-neuf ans, père de six enfants, président du Syndicat des travailleurs ruraux. Alors qu'il a toutes les chances d'être élu conseiller municipal, il se voit privé de la charge par la fraude électorale. Animateur de la communauté chrétienne dans le quartier de Vila Nova, il est assassiné le **18 décembre 1985**. Le Père Ricardo Rezende, son curé, raconte de lui: "João est un juste. Comme chrétien, il est conscient de la nécessité de la lutte et du changement car ce sont là des exigences du Royaume. Il reçoit des menaces de mort, jusqu'au jour où il est abattu de trois balles." La nouvelle de l'assassinat émeut le

monde et Géraldina, sa femme, reçoit des centaines de lettres de solidarité suite à l'action d'Amnesty International. Au cours de la messe d'enterrement de João, le célébrant demande solennellement aux autorités présentes que justice soit rendue. Maître Paulo Fonteles, avocat des petits paysans, défenseur des pauvres, est assassiné à Rio Maria le **1er mai 1987**, en la fête du travail célébrée dans le monde entier pour faire mémoire des martyrs de Chicago. Ronal Ventura et Bras de Oliveira, membres du Parti communiste du Brésil, défenseurs des paysans du Pará, sont assassinés le **3 avril 1990**. José Canuto, âgé de vingt-huit ans et père de deux enfants, son frère Paulo, de vingt ans, et son autre frère Orlando, de vingt-trois ans, tous trois fils de João, sont enlevés le soir du **22 avril 1990** par quatre hommes se disant de la police fédérale. Ils sont emmenés dans deux voitures. Orlando se voit passer les menottes les mains dans le dos. Paulo et José sont attachés l'un à l'autre par le poignet. La famille, inquiète, accourt de nouveau chez le Père Ricardo Rezende. Lequel se met à frapper aux portes closes de la justice. A solliciter l'aide des amis. Le peuple pressent l'horreur de nouveaux crimes. Soudain, un coup de téléphone fait savoir qu'Orlando, blessé, se trouve à l'hôpital de Xinguara. Tandis que les corps de Paulo et de José gisent au bord de la route. Le Père Ricardo Rezende, Luzia Canuto et deux policiers partent les recueillir. "Paulo, le visage caché dans l'herbe. José, étendu sur le dos, la chemise ouverte, la poitrine transpercée de balles. Son visage évoque dans mon esprit celui de Jésus au Vendredi-Saint, dans la statuaire des vieilles églises. La barbe fine sculpte son visage maigre. Tout cela est terriblement impressionnant", dit dit le prêtre. Orlando, le rescapé, raconte le calvaire de la nuit. L'interrogatoire dans la voiture: sur des crimes qu'il n'a jamais commis, sur sa prétendue présence dans le domaine agricole Suaçuí qu'il ne connaît que de nom, sur les assassinats de Ronal et de Bras. Il décrit les quatre assassins, qui le font descendre de la voiture pour l'abattre sans pitié. Il parvient à s'enfuir dans les taillis. Il court les mains ligotés, tandis qu'ils lui tirent dessus. Blessé, il saigne. Avant l'aube il parvient à une maison où on lui cisaille les menottes. Il fait du stop jusqu'à une station-service. Là, il tombe évanoui. Pour l'adieu "à Paulo, le chercheur de pierres précieuses, le chercheur d'espérance, et à José, le maçon bâtisseur de maisons", une foule énorme se rassemble en provenance de tout le Brésil. Les survivants de la famille Canuto s'enfuient de Rio Maria. "Si on reste ici, on va tous y passer", dit Géraldina en pleurs. Tandis que le Père Ricardo Rezende entreprend la longue route de la dénonciation: à la presse, aux plus hautes autorités de l'Etat. Il demande la protection policière pour les personnes menacées. La réponse, ce sont d'autres morts. Sebastião da

Silva, marié, trois enfants, président du Syndicat des travailleurs ruraux, assassiné le **2 juin 1990**. Expedito Ribeiro de Souza, père de neuf enfants et nouveau président du syndicat, assassiné le **2 février 1991** en pleine ville de Rio Maria. Orlando Canuto, survivant, reconnaît ses assassins: Marivaldo Ribeiro da Silva, João Diniz, le sergent Matos et le soldat Ubirajara, de la police militaire de l'Etat du Pará. Une chronique de sang et de larmes qui se transformera un jour en vie et en liberté pour les pauvres de la terre.

1-24 avril

### **MASSACRE DE TRUJILLO (COLOMBIE)**

Voici les compagnons du Père Tibério dans la foi, l'espérance et l'amour, comme dans le martyre. Ensemble ils travaillent au service de leurs frères. Ils participent tous activement à la vie de la communauté paroissiale Notre-Dame du Perpétuel-Secours à Trujillo, dans le département du Cauca.

**Luis Fernando Fernández** - Paysan. Père de quatre enfants. Catéchiste. Policier au village de Puente Blanco. Son corps est retrouvé par un prêtre de la paroisse alors qu'il flotte sur la rivière Cauca. Le cadavre porte des traces de tortures.

**Isabel Giraldo Fernández** - Vingt-quatre ans. Nièce du Père Tibério. Secrétaire du comité paroissial et du mouvement de jeunes. Egalement secrétaire de l'Association des entreprises communautaires de Trujillo fondée par le Père Tibério. Une jeune femme enthousiaste, évangélique, engagée. Disparue.

**Rigoberto et Herbert Prado** - Frères et paysans du village de La Sonora. Pères de plusieurs enfants. Membres de l'Association des entreprises communautaires de Trujillo. Ils participent à toutes sortes d'activités sociales et religieuses de leur village. Disparus.

**Arnulfo, Herbert et Fernando Arias** - Frères et paysans de La Sonora. Ils ont les mêmes activités que les frères Prado. Disparus.

**Esther Cayapú de Arboleda et son fils** - Elle, âgée de soixante-cinq ans, lui, de vingt-cinq. Habitants de La Sonora. Une femme simple et joyeuse. Grande organisatrice. Très mêlée aux revendications des paysans de Trujillo. Très chrétienne, elle est de toutes les célébrations religieuses. Disparus.

**Orlando, Harvey et José Vargas** - Frères.

Membres de l'Association des entreprises communautaires de Trujillo, dans la branche ébénisterie. Pères à tous deux d'une dizaine d'enfants. Proches de la paroisse non seulement au niveau d'un certain nombre de tâches artisanales, mais aussi sur le plan religieux, communautaire, sportif et social. Disparus.

**Agustín Lozano** - Il participe à toutes les activités paroissiales: sessions de formation, rencontres, célébrations. Ebéniste de profession et membre de l'Association des entreprises communautaires de Trujillo. Disparu.

**José Alirio Granada** - Dix-huit ans. Membre du groupe des jeunes de la paroisse. Membre de l'Association des entreprises communautaires de Trujillo. Dynamique, sportif, c'est lui qui prépare les rencontres diocésaines de jeunes. Disparu.

**José Luís Rodríguez** - Cireur de chaussures. Inscrit à l'Association des entreprises communautaires de Trujillo. Drogué, il parvient à s'en sortir et il est depuis lors au service de ses frères. Il participe à toutes les activités paroissiales. Disparu.

On suppose que les autres personnes dont on est sans nouvelles ont disparu dans les mêmes conditions. A Trujillo, tout le monde sait que le témoignage chrétien et, plus particulièrement, la volonté d'organisation sont la cause du martyre de leurs frères et soeurs. Et tout le monde dit que les responsables de leur mort sont les membres de la 4e brigade de l'armée établie à Cali, du bataillon Palacé de Buga, de la police judiciaire (F2) de Tuluá, sans parler des trafiquants de drogue de Cali, Riofrio et Trujillo avec les groupes paramilitaires à leurs ordres. Bref, tous ceux-là qui sont les ennemis de la vie. Cette vie qui, telles les grandes eaux de la rivière Cauca, jaillira un jour, le Père Tibério en tête, pour faire reflourir la dignité et la justice dans la vallée (+ 1990).

24 avril

### **LAURITA LÓPEZ (EL SALVADOR)**

Veuve, mère de quatre enfants et catéchiste à Guazapa. Tuée par les balles de l'armée. Après avoir élevé ses enfants, elle se consacre entièrement à la tâche pastorale dans cette région sous contrôle de la guérilla. Elle va de village en village, anime les fêtes patronales, organise la catéchèse et prépare les célébrations de la Parole. En février 1985, elle participe à San Salvador à une session sur l'Eglise. "C'était une

femme qui croyait à l'Eglise des pauvres. Elle croyait à ce qu'elle faisait. Loin d'être une fonctionnaire de la religion, elle avait l'âme missionnaire", dit de Laurita le directeur de la session quand il apprend qu'elle vient de mourir. C'est elle-même qui, auparavant, raconte la vie dans sa région: "A Guazapa, c'est tous les jours qu'il y a des bombardements. Des bombes de cinq cents livres et des bombes qui brûlent la peau et les yeux. On se réfugie dans des grottes pour y échapper. Cela ne nous empêche pas de construire une société nouvelle, une société fraternelle. C'est pour ça que nous prêchons l'Evangile et que nous essayons de le vivre." Femme ordonnée, elle consigne dans un cahier toutes ses activités pastorales. Quand elle se déplace elle a dans son sac à dos le cahier, les textes pour les célébrations, le livre de chants, les notes des sessions et des réunions et surtout la Bible soulignée, raturée d'inscriptions dans la marge. Tout cela avec quelques effets personnels. Voilà tout son bagage et toute sa bibliothèque. La seule chose qu'elle ne met pas dans son sac c'est son sourire de tous les instants et le message d'évangile qu'est sa vie quotidienne. Cela elle le donne à tout instant autour d'elle. Laurita est menacée de mort au même titre que toute la population de Guazapa soumise au feu de la répression. Quand les balles l'atteignent alors qu'elle se sauve devant les soldats, la mort lui laisse le temps de transmettre son sac à dos à sa fille de treize ans qui l'accompagne. "Transmettre", c'est le geste même de "l'envoyé" qui remplit sa "mission". Quand meurt un chrétien, un autre prend le relais. "Chaque fois qu'on prêchera l'Evangile en El Salvador, dit le théologien Pablo Richard, on parlera de Laurita, la catéchiste qui donne sa vie pour son peuple dispersé à Guazapa." (+ 1985).

28 avril

### **CLEUSA RODY COELHO et SES COMPAGNONS (BRÉSIL)**

Religieuse augustine de cinquante-deux ans. Coordinatrice du Conseil indigéniste missionnaire (CIMI) pour la région d'Amazonie du centre. Assassinée à Caititú, dans la prélatrice de Lábrea. Cleusa travaille depuis trente-deux années en milieu indien. Informée de l'assassinat de Maria, épouse d'Agostinho, cacique des Apurinã, et de celui de son fils Arnaldo âgé de dix-sept ans, Cleusa décide de partir en pirogue pour remonter la rivière Pacia jusqu'au lieu du crime. Elle est sauvagement assassinée en route. Le crâne brisé, les bras cassés et les côtes enfoncées, son corps est retrouvé une semaine plus tard par un prêtre et quelques volontaires. La police de Lábrea se refuse à intervenir sous prétexte d'ordres venus du commandement de Manaus parlant de "conflits

internes aux Apurinã". On pourrait le croire, vu que l'assassin de Maria et d'Arnaldo est un autre Indien, Raimundo Podiven, membre de la police militaire pendant cinq ans, entraîné à Manaus au combat contre la guérilla de la jungle, et auteur présumé des trois assassinats. Le vrai conflit, cependant, est entre les Indiens, d'une part, les propriétaires terriens qui convoitent leurs terres et les récolteurs de noix, d'autre part. Cleusa défend inlassablement les Apurinã et leurs terres en se battant avec eux pour obtenir l'enregistrement au cadastre de l'aire indienne. Le sang de Cleusa et celui des Indiens se mêlent dans la terre qui leur appartient et qu'ils défendent, une fois encore, au prix de leur vie. Elancée, simple et cordiale, d'apparence frêle pour qui ne connaît pas sa détermination, son travail, ses efforts pour changer par des actes concrets la réalité existante. Ce sont les Indiens qui peuvent le mieux la dépeindre: "Je me sens toute triste et toute perdue. Je n'ai plus de mère. Elle, elle est comme ma mère, elle est comme ma soeur", dit Francisca, une Apurinã qui pleure et qui crie avec tout le monde pendant l'enterrement: "Où sont ses assassins? Où sont les oppresseurs de Lábrea? Seront-ils impunis? Jusqu'à quand?" Les Apurinã demandent que l'Eglise soutienne davantage les Indiens de la région, pour qu'ils soient moins divisés entre eux, moins appauvris par la spoliation de leurs terres et par l'exploitation de la noix. Cleusa est désormais leur drapeau dans le combat pour la justice (+ 1985).

29 avril

### **ENRIQUE ALVEAR (CHILI)**

*Evêque auxiliaire de Santiago, chargé du secteur ouest de l'agglomération. Il est en dernière année de droit quand il décide de devenir prêtre. Ordonné en 1941, il est affecté au séminaire où il fait alterner sa tâche de professeur et son ministère parmi les populations pauvres. En 1963 il est nommé évêque auxiliaire de Talca, auprès de Mgr Larraín. Ce dernier, grand prophète de l'Eglise d'Amérique latine, le marque profondément. "Il m'a inculqué le sens de l'Eglise, c'est-à-dire la conscience d'être les membres vivants d'une Eglise vivante", rappelle Mgr Alvear. De 1965 à 1974 il est chargé du diocèse de San Felipe, pour être enfin affecté à Santiago. C'est là que s'entassent les gens des milieux populaires dans les bidonvilles et dans les quartiers ouvriers. Mgr Alvear est un homme aux choix clairs et décisifs, résumés dans la devise de son blason épiscopal: LE CHRIST M'A ENVOYÉ ÉVANGÉLISER LES PAUVRES. Il y sera fidèle toute sa vie. "Je crois, répète-t-il souvent, que le prêtre doit être très fraternel, ne jamais se vouloir différent mais se situer au niveau des autres." C'est*

comme ça que l'évoquent les habitants des quartiers populaires: "Il était toujours là où ça bar-dait. Il n'était guère un homme de bureau. Il venait avec nous en pleine pâte." Effectivement Mgr Alvear partage les tristesses et les angoisses de son peuple. "Ce qui m'afflige, c'est mon impuissance, mes limites humaines, surtout dans les situations difficiles de ces derniers temps marquées de tant de conflits, surtout pour les plus pauvres." Il meurt de cancer à soixante-six ans. Pour les adieux, son frère évêque Jorge Hourton dit de lui: "Un bon pasteur dont la passion plonge ses racines dans une riche nature humaine. Un coeur plein d'affection et de douceur. Une intelligence des plus vives, apte à saisir et à communiquer les parcelles de vérité qui sont l'ébauche des traits du Christ total. Il est bien difficile de pénétrer dans le secret d'un homme tellement habité par Dieu et, en même temps, tellement incarné dans les réalités terrestres." Au sortir de la cathédrale de Santiago, le pasteur est porté sur les épaules de ses amis qui se relaient durant le long trajet qui le conduit à la grotte de Lourdes. C'est là qu'il repose en pleine terre, lieu de pèlerinage pour les vivants (+ 1982).

29 avril

### MOISÉS CISNEROS (GUATEMALA)

Frère mariste espagnol âgé de quarante-cinq ans. Directeur de l'école de la congrégation à Guatemala-Ville. Tué dans son bureau. Depuis son arrivée en Amérique centrale en 1966, Moisés oeuvre pastoralement dans les milieux pauvres. D'abord en El Salvador puis, à partir de 1985, au Guatemala. Envoyé à Chichicastenango, il est proche des communautés indiennes tout en procédant, avec d'autres religieuses, à la remise en état d'un internat de garçons transformé pendant cinq ans en caserne. L'école abrite aujourd'hui le Centre diocésain de pastorale. En 1989, Moisés est nommé directeur de l'école mariste de Guatemala-Ville. Il imprime sa marque sur l'enseignement et l'éducation par une sensibilisation aux milieux pauvres. En cette matinée de fin avril, des inconnus se présentent à son bureau. Son corps est retrouvé un peu plus tard dans une pièce voisine, décapité, un poignard planté dans le dos. "le choix de Moisés en faveur des pauvres, commente un frère mariste, en particulier des Indiens, a été son grand crime. C'est cela qui l'a condamné à mort." A quoi font écho les paroles de l'archevêque de Guatemala-Ville, Mgr Próspero Penados: "L'une des préoccupations du Frère Moisés était la promotion de l'Indien. Ses assassins sont ceux qui s'opposent à l'effort éducatif de l'Eglise, à la promotion des exclus, de ceux qui n'ont pas les moyens de se développer normalement." Moisés mérite bien le titre de protecteur des pauvres et des Indiens du Guatemala (+ 1991).

30 avril

### REFUGIÉS GUATÉMALTÈQUES AU MEXIQUE

Au début des années quatre-vingt, des dizaines et des dizaines de milliers d'Indiens guatémaltèques fuient leur pays et traversent la frontière pour se réfugier au Mexique. Ils expliquent qu'ils se sauvent en courant de leurs villages et hameaux. Leurs parents et leurs voisins ont été torturés et assassinés. Leurs maisons et leurs biens ont été incendiés. Même au Mexique ils ne sont guère en sécurité car, périodiquement, l'armée guatémaltèque les poursuit et sème la terreur. C'est le cas ce 30 avril au camp d'El Chupadero avec ses trois mille réfugiés. Deux cents soldats et un commando de civils lancent une attaque à deux heures du matin, qui dure jusqu'au lever du soleil. L'évêque mexicain de San Cristóbal de Las Casas, Mgr Samuel Ruíz, qui a en charge les réfugiés du Chiapas, déclare dans un communiqué:

"Ce fait n'est malheureusement que la dernière en date et la plus grave d'une série de violations et d'agressions à des camps de réfugiés et à des villages mexicains, qui se sont répétées tout au long des trois dernières années et qui se sont soldées par la terreur, les enlèvements, les tortures, les assassinats de personnes tant mexicaines que guatémaltèques. Ces incursions, aussi bien terrestres qu'aériennes, ont parfois pénétré jusqu'à 30 km à l'intérieur du territoire national.

"Comme chrétiens, nous nous devons de protester contre de tels agissements en raison de ce qu'ils représentent: l'agression contre des gens pacifiques, généralement en pleine nuit; la violation flagrante de notre territoire national; la dégradation humaine par les méthodes d'assassinat et de mutilation des corps, y compris d'enfants; le vol et la destruction de biens et d'outils de travail; la déformation consciente des faits dans l'information ultérieure, etc. C'est comme Eglise diocésaine que nous élevons la voix, même si nous nous rendons compte de notre faiblesse et de notre impuissance pour dénoncer et condamner ce fait.

"A nos frères réfugiés, dans la souffrance de ce qui vient d'arriver et dans l'espérance du Christ ressuscité, nous tenons à faire savoir notre volonté de marcher avec eux, notre solidarité. Nous voulons renforcer leur espérance chrétienne en les exhortant à ne pas renoncer devant tant de difficultés, en rappelant que le sang de tant de 'martyrs' est un cri qui monte jusqu'au ciel, et l'annonce prophétique d'une communauté nouvelle qui s'affirme à la face du monde".

Avec de telles opérations militaires, les autorités guatémaltèques entendent repousser plus loin les réfugiés pour les empêcher de rentrer au pays (1984).

# mai

Plus vaste est le champ  
dans lequel on peut travailler  
plus impérieux est le devoir

Et tel est le domaine de LA POLITIQUE  
qui regarde les intérêts de la société entière  
et qui est le champ de LA PLUS VASTE CHARITÉ  
de LA CHARITÉ POLITIQUE  
de LA CHARITÉ DE LA CITÉ  
dont on peut dire  
qu'aucun autre ne lui est supérieur  
sauf celui de la religion

Pie XI, 18 décembre 1927  
(D.C. 1930, col.358)

3 mai

**PABLO LUNA  
et SES COMPAGNONS  
(HONDURAS)**

Paysan de trente-deux ans et père de six enfants. Célébrant de la Parole, abattu à El Cerrón, dans la commune de Santa Barbara du diocèse de Santa Rosa de Copán. Il a reçu de l'Eglise la mission de transmettre la parole de Dieu. Il sait aussi que la libération signifie terre, santé, éducation. Il met en pratique ce qu'il prêche. La loi de réforme agraire de 1969 attribue à des paysans certaines terres jusqu'alors en possession d'un propriétaire foncier. Celui-ci s'oppose au transfert. Dix ans durant, les paysans se battent pour le respect de leurs droits. A un moment donné des tueurs à gages en assassinent deux, ainsi qu'un autre propriétaire terrien qui avait tenté une médiation. Les paysans sont accusés de ce dernier assassinat, ce qui leur vaut d'être emprisonnés. Comme le propriétaire refuse toujours de céder la terre, Pablo Luna et d'autres paysans décident de l'occuper. Le 21 mai 1983, ils pénètrent dans le domaine, mais Pablo et trente et un autres paysans sont arrêtés et incarcérés à la prison de Santa Bárbara. Ils y sont maintenus au secret, torturés et privés de nourriture. Le curé du lieu et l'évêque du diocèse interviennent et obtiennent la remise en liberté des paysans. Les tueurs à gages en assassinent dix par la suite. Des menaces sont adressées à l'Eglise parce qu'elle défend les paysans. De nombreux célébrants de la Parole s'enfuient de la région. Pablo connaît les risques et décide de rester. Ce matin-là, le 3 mai, trois hommes le criblent de balles et le tuent sur le coup. Les chrétiens de la communauté n'en continuent pas moins sur les traces de Pablo, de par les chemins de la justice (+ 1985).

3 mai

**FELIPE DE JESÚS HUETE  
et SES COMPAGNONS  
(HONDURAS)**

L'histoire connue de Felipe commence en 1974 quand, avec sa famille et un groupe de paysans de la région de Choluteca, dans le sud du Honduras, il va s'installer dans le village de Yolorán. Felipe se présente à la paroisse Saint-Joseph ouvrier et offre ses services. La communauté chrétienne prend forme en même temps que les projets d'exploitation. Mais les

terres sont de mauvaise qualité, sans parler des inondations de 1982 qui ravagent la région. Un projet de développement agricole est élaboré par la paroisse dans le département d'Atlantida, au nord du pays. Felipe et d'autres familles sont volontaires pour aller s'installer au lieu-dit El Astillero, du nom de la coopérative, près du village d'Agua Caliente. Là aussi Felipe se présente au curé chargé du secteur rural pour offrir ses services comme délégué de la parole de Dieu. A peine est-il installé définitivement qu'il fait l'objet d'une perquisition par les militaires qui l'accusent d'être un "subversif". En 1990, le commissaire de police de la région lui déclare publiquement que les terres où les paysans se trouvent sont celles d'un colonel et qu'ils ont "intérêt à ne pas chercher noise aux militaires" s'ils ne veulent pas "se payer un massacre". Au début de l'année suivante, quatre inconnus tirent à la mitrailleuse sur Felipe et deux de ses compagnons. Le 1er mai, le paysan Ciriaco Huete accompagné de deux autres personnes passe devant des terres dont le colonel se prétend le propriétaire. Ciriaco est alors agressé par trois soldats. L'un d'eux lui met le canon de sa mitrailleuse dans la bouche en le prévenant: "Le jour où toi et les autres vous mettez le pied sur les terres du colonel, vous aurez les tripes à l'air." Deux jours plus tard, conformément au témoignage des survivants du groupe, un peloton de soldats encerclent des paysans, tirent sur eux tout en rechargeant leurs armes. Ils en tuent cinq, parmi lesquels Felipe de Jesús Huete. Il avait soixante ans. On lit dans le communiqué du diocèse: "C'est parce qu'ils avaient choisi la vie qu'ils sont morts. Ils ont donné leur vie le jour de la fête de la Sainte-Croix, qui est la victoire du Christ sur la mort." Une Eucharistie solennelle est concélébrée quelques jours plus tard, à la coopérative El Astillero, par Mgr Jaime Brufau, l'évêque du diocèse de San Pedro Sula, et par huit prêtres. Quatre mille paysans viennent de divers coins du Honduras et se rassemblent, le chapeau entre les doigts. Les textes liturgiques sont ceux qu'avait choisis Felipe pour la célébration du 5 mai qu'il s'apprêtait à faire: "N'ayez pas peur de ceux qui peuvent tuer les corps, mais pas les âmes". A quoi les paysans d'El Astillero font écho par leur chant: Dieu dit d'arroser la terre / Avec la sueur du front. / Nous en voyons qui l'arrosent / avec le sang innocent. / Terre assoiffée des vallées / tu attends les pluies de mai. / Voici qu'il a plu le sang / de nos amis massacrés (+ 1991).

Le salut a des liens étroits avec la promotion humaine dans son aspect de développement et de libération, comme partie intégrante de l'évangélisation.

Puebla, 1979, 354-355

6 mai

**OSCAR ALAJARÍN**  
(ARGENTINE)

Membre de l'Eglise méthodiste. Ouvrier et militant syndical de l'Union ferroviaire. Enlevé à Remedios de Escalada, dans la province de Buenos-Aires.

C'est un vrai croyant, disciple du Seigneur Jésus et serviteur de ses frères. Il participe fidèlement au culte et activement au Centre urbain de nouvelle paroisse, le premier projet méthodiste de mission urbaine en Amérique latine. Ouvrier pendant la journée normale, il fait ses études secondaires le soir après le travail. Sa vocation oecuménique trouve un point d'application dans l'Action populaire oecuménique, ainsi que dans le Mouvement oecuménique des droits de l'homme d'Argentine, dont il est l'un des fondateurs. C'est l'époque, en effet, où la dictature militaire pourchasse les militants chrétiens, syndicaux et politiques. Il sait les risques qu'il court: les forces de sécurité le suivent et le surveillent. Cela n'entrave en rien son sens du service. Ce soir-là, il a préparé sa valise pour partir à une réunion internationale du Conseil oecuménique des Eglises. En pleine nuit, un commando pénètre chez lui, enferme ses vieux parents dans les toilettes et emmène Oscar. L'information fait le tour du monde via Genève, mais en Argentine, dans son quartier, personne ne voit les ravisseurs, personne ne sait dans quelle salle sinistre il est torturé, personne n'entend le coup de grâce qui met fin à son témoignage de fraternité. Ainsi que le déclare Raquel Cáceres, femme pasteur de l'Eglise méthodiste qui l'a eu comme ami, frère et paroissien: "Si l'ultime examen de notre vie doit porter sur l'amour, alors nous sommes sûrs qu'Oscar l'aura passé avec succès et qu'il est dans la compagnie de notre Père du ciel. Sa vie a été une vie d'amour, comme celle de Jésus" (+ 1977).

7 mai

**ELVIRA HERNÁNDEZ**  
**et IDALIA LÓPEZ**  
(EL SALVADOR)

Toutes deux catéchistes. Elvira a quatorze ans et Idalia dix-huit. Froidement assassinées par le terrorisme d'Etat. L'une et l'autre passent leur enfance dans la périphérie de San Salvador, un quartier appelé La-Fosse.

Elvira fait partie de la communauté chrétienne, comme ses parents. Après sa première communion elle entre dans un groupe d'adoles-

cents soucieux de la réalité. A l'âge de treize ans elle fait son premier exposé sur "La découverte de l'idéal chrétien". Puis elle devient membre d'une organisation de solidarité d'habitants des quartiers populaires. Alors qu'elle se prépare pour une célébration de la Parole, Elvira est mitraillée depuis une voiture en marche. Elle tombe morte en compagnie d'un autre membre de la communauté. Cela se passe en 1980. Les voisins se rassemblent pour veiller les corps qui sont enterrés sur place, l'accès au cimetière étant interdit par le quadrillage militaire du quartier.

Idalia naît dans une famille très pauvre qui participe, elle aussi, aux activités de la communauté chrétienne. Elle y apprend que l'Evangile ce n'est pas seulement des paroles mais aussi la vie de tous les jours. A treize ans, le jour de sa première communion, elle s'engage publiquement à vivre en chrétienne avec les autres. Quand, dans la communauté, un projet de poste de santé prend corps, Idalia suit une formation aux premiers soins pour pouvoir y travailler comme aide-soignante. A quinze ans elle entre dans un groupe de jeunes de la paroisse San Francisco Mejicanos. Elle se prépare aussi à devenir catéchiste. Pendant les années qui suivent, Idalia se fait remarquer par la qualité de sa réflexion évangélique et par son esprit de dévouement. A la sortie d'une réunion, elle est blessée à la jambe par une patrouille de la défense civile en embuscade. Alors qu'elle est tombée à terre, un membre du commando s'approche et lui tire une balle dans la tête. Son corps reste étendu longtemps sous un arbre car les assassins sèment la terreur dans le quartier et empêchent quiconque d'approcher. Cela se passe le 7 mai 1984.

Idalia et Elvira sont le symbole des milliers de catéchistes martyrs de la foi dans l'humble service de leur peuple (+ 1980-1984).

9 mai

**LOUIS DALLE**  
**dit "LUCHO"**  
(PÉROU)

Missionnaire français de la Congrégation des Sacrés Coeurs de Jésus et Marie. Il arrive au Pérou dans les années cinquante, après la terrible épreuve de la déportation au camp nazi de Dachau. Prêlat d'Ayaviri, dans le département de Puno, il meurt à l'âge de soixante ans dans un accident d'autocar. Tout comme meurent les paysans de l'Altiplano sur des routes difficiles. "Lucho", comme l'appellent familièrement ses collaborateurs, meurt dans l'anonymat, volé de son anneau pastoral, de sa chemise et de ses sandales. Transporté à la morgue d'Arequipa, il y reste deux jours durant comme inconnu. Peut-être est-ce là le degré ultime de son identification à son peuple indien.

*Louis Dalle travaille d'abord à Lima jusqu'en 1968. Puis il part pour le Sud-Andin, à la tête de la prélatrice d'Ayaviri où il crée l'Institut de pastorale andine. Avec son poncho coloré, il parcourt les villages et les hameaux. Il participe aux fêtes des communautés. Parlant le quéchua, il poursuit sa tâche pastorale dans le sens de la dignité de l'homme andin, du respect de sa culture et de la promotion d'un laïc adulte. Il vit avec passion les changements ecclésiaux proposés par l'assemblée de Medellín, la lecture latino-américaine du concile Vatican II. Il écrit dans la revue de pastorale de la région: "L'homme andin a sa propre idée des changements nécessaires. Sa façon de voir est aussi valable que la nôtre. Nous n'avons pas le monopole de la sagesse." Le peuple d'Ayaviri se rassemble en masse pour faire ses adieux à son pasteur. On l'enterre avec deux pierres comme symbole de celles lancées un jour contre sa maison à cause de sa défense des paysans. Certains propriétaires fonciers ne pardonnent pas à "Lucho" d'avoir choisi les pauvres et de se battre avec eux pour que règne la justice (+ 1982).*

10 mai

**JOSIMO MORAIS TAVARES**  
(BRÉSIL)

Prêtre noir de trente-trois ans. Curé de São Sebastião do Tocantins, dans l'Etat de Goiás. Assassiné par balle dans le dos au centre-ville d'Imperatriz. Un mois auparavant, il échappe miraculeusement à un attentat. Il connaît les assassins. Et son itinéraire, sur les pas de Jésus, ne peut qu'aboutir au martyre. Encore enfant, une petite soeur mort-née, seul avec sa mère, tous deux abandonnés par le père, ils quittent l'Etat du Pará au moment d'inondations et partent pour Xambóia. Josimo décide dès l'enfance d'être prêtre. Il entre au séminaire et termine sa formation à Petrópolis où il fait sa théologie avec Leonardo Boff comme professeur. Il est ordonné prêtre en 1979 à Xambóia, où il travaille avec les jeunes et les paysans, tout en étant responsable de la pastorale d'ensemble pour le diocèse. A São Sebastião, il devient le coordinateur de la Commission pastorale de la terre (CPT) du diocèse de Tocantinópolis. Infatigable, il aide les paysans à organiser leur syndicat et à réclamer la réforme agraire récemment décidée par le gouvernement. La moindre victoire des paysans fait grandir la haine des propriétaires terriens. Avec l'intuition de sa mort, le 27 avril, face à l'assemblée diocésaine réunie ce jour-là, Josimo expose calmement, directement, presque joyeusement, les raisons pour lesquelles il est menacé. Il dit en particulier: "J'ai fait mienne

la ligne pastorale qui m'a amené, par la force de l'Evangile, à m'engager dans la cause des pauvres, des opprimés, des victimes de l'injustice. Le disciple n'est pas plus grand que son maître. 'S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.' Je suis maintenant en plein dans le combat pour les cultivateurs pauvres et sans défense, un peuple opprimé dans les griffes de la grande propriété. Si je me tais, qui les défendra?" Ses dernières paroles, avant de mourir, sont pour sa mère, Mme Olinda: "Ma mère n'a que moi au monde. Vous prendrez soin d'elle." Les évêques s'adressent directement au président de la République pour demander une protection en faveur de Josimo, après le premier attentat contre lui. Mais il faut qu'il meure pour que le Brésil découvre qui est suspecté de la mort du prêtre, à savoir l'Union démocratique rurale, une organisation de propriétaires terriens aux étranges milices locales, soutenue officiellement dans certains Etats. Quatre mille paysans, une centaine de religieuses, une cinquantaine de prêtres et dix évêques accompagnent le corps de Josimo jusqu'au cimetière. Mgr Pedro Casaldaliga, évêque de São Félix do Araguaia, dit devant la tombe: "La terre de Goiás, fécondée par le sang de Josimo et de tant de paysans, arrosée par les larmes de tant de mères, de veuves et d'orphelins, va se couvrir des fruits merveilleux de l'Evangile" (+ 1986).

10 mai

**IRNE GARCÍA**  
**et GUSTAVO CHAMORRO**  
(COLOMBIE)

Irne, prêtre noir de l'Eglise vieille-catholique, curé de Guanabanal, dans le département de Palmira, assassiné par balles. Gustavo, étudiant indien, marié et dont la femme est enceinte de sept mois, sera par la suite enlevé et a disparu, parce qu'il avait dénoncé publiquement les assassins du prêtre, à savoir les seigneurs de la canne à sucre et les mafias locales. Irne et les laïcs qui l'entourent aident les paysans et les ouvriers agricoles à s'organiser, à diversifier la production, à créer des coopératives et à préparer des occupations de terres. A réaliser aussi des programmes de formation, de santé et d'éducation. Le désespoir, la misère des paysans et des ouvriers agricoles cèdent la place à la solidarité, à l'augmentation des revenus et des salaires. Les menaces font leur apparition. L'équipe prend quelques précautions. Gustavo est chargé de la protection d'Irne. Qu'il ne sorte jamais seul, tel est le mot d'ordre. Jusqu'à ce que les tueurs parviennent par la tromperie à le faire sortir tout seul de chez lui. Un premier coup de feu l'atteint au cou: "Irne a esquissé un geste de bénédiction", racontent les témoins. Un deuxième coup de feu

lui est tiré dans le dos. Et le troisième, alors qu'il vient de tomber, à la tête. A Guanabanal qui prépare la fête des mères, la surprise est totale. "Irne était un homme tout dévoué à ses frères, patient et bienveillant, le sourire facile", dit un de ses grands amis contraint à l'exil. Issu du milieu noir, il est entré au séminaire du soir de Cali pour candidats ouvriers au sacerdoce. Mais sa candidature n'est pas acceptée. Il passe alors à l'Eglise vieille-catholique, séparée de Rome mais restant dans la succession apostolique. Il y est valablement ordonné prêtre. Le corps d'Irne est ramené à Puerto Tejada, où il était né, mais le curé de la paroisse refuse de prêter son église pour la cérémonie d'enterrement. Celle-ci a lieu sur la place en présence de tous et celles qui pleurent leur frère et ami (+ 1985).

13 mai

### **LUÍS AREDEZ (ARGENTINE)**

Militant chrétien. Père de quatre enfants. Médecin. Intendant de Libertador General San Martín, province de Jujuy. Conseiller auprès de trois groupements professionnels. Chef du service de pédiatrie de l'hôpital de Fraile Pintado. Interpellé à son domicile le jour même du coup d'Etat militaire, le 24 mars 1976. Conduit à la prison du Saint-Sauveur de Jujuy en compagnie d'une centaine d'autres personnes: étudiants, mineurs, instituteurs... Au secret pendant quarante jours. Au bout de trois mois, après d'épuisantes démarches et d'humiliantes entrevues avec le colonel Carlos Néstor Bulacio, commandant du régiment, sa famille parvient à le voir une dizaine de minutes pour lui dire que son père était mort. "La rencontre a été pénible, surtout pour les enfants, raconte son épouse Olga, quand nous l'avons vu dans cette situation d'humiliation et dans un état physique déplorable. Mais il trouvait encore la force de nous encourager." Olga a également recours à l'évêque de Jujuy, Mgr José Miguel Medina, qui lui répond: "Il y a beaucoup de communistes, Madame. L'armée se comporte comme elle le doit. Nous devons être patients... Il faut nettoyer le pays de ces gens-là." En août 1976, Luís et les autres détenus de Libertador General San Martín et de Calilegua sont soudain transférés à plus de 1500 Km de Jujuy. Au cours du voyage en avion ils sont tabassés et torturés. Les femmes sont conduites à la prison de Villa Devoto; les hommes, à l'Unité 9 de La Plata. Olga et les enfants rendent visite à Luís tous les vingt jours. Mais une personne à la fois seulement. De sa prison, Luís leur écrit plus de quarante lettres. Telle celle-ci adressée à Olga pour son anniversaire: "Aujourd'hui, comme tous les autres jours, je prierai humblement le

Seigneur pour vous tous, en particulier pour toi, la compagne de toute ma vie. Je garde l'espoir de me retrouver à tes côtés. Dieu veuille que ce soit bientôt... Pour ma part j'ai trouvé en Dieu le soutien qui me permet d'être spirituellement avec toi et avec les enfants... Au revoir, mon amour." Il reste sept mois à La Plata. Sans avoir fait aucune déposition. Sans savoir de quoi il est accusé. Un soir, il est remis en liberté, sans papiers d'identité, avec un groupe de gens du milieu populaire. Ils retournent chez eux comme ils peuvent, en train. Luís arrive dans un tel état que ses enfants ne le reconnaissent pas. Par la suite il reprend son travail à l'hôpital de Fraile Pintado, à quinze kilomètres de Libertador San Martín. Il fait l'aller et retour tous les jours jusqu'au 13 mai 1977, jour où il ne rentre pas chez lui. Dans les jours suivants sa maison est perquisitionnée par les forces de l'ordre. Tous ses papiers sont emportés. Les pérégrinations d'Olga et de ses enfants de prisons en casernes et commissariats sont inutiles. Les demandes d'habeas corpus n'aboutissent à rien. Luís n'apparaît toujours pas. De quoi l'accuse-t-on? Quel est son crime? Celui d'avoir décidé en 1958 avec Olga Márquez, dès la fin de leurs études - lui, de médecin; elle, de dentiste - , de se mettre au service des pauvres dans un petit village du Nord. Contracté par l'usine sucrière Ledesma, Luís estime que les poumons de l'ouvrier perforés par les gaz toxiques et que le corps meurtri ou sous-alimenté du coupeur de canne sont plus importants que les intérêts de l'usine. C'est pourquoi on le licencie. Elu intendant en 1973, entre autres initiatives en faveur du peuple, Luís ordonne à l'usine d'équiper ses cheminées de filtres anti-pollution et de payer ses impôts, pour la première fois depuis soixante-dix ans. De permettre également aux travailleurs-saisonniers d'occuper des terres de l'entreprise pour la durée de la récolte de canne, vu les inondations fréquentes des berges du fleuve sur lesquelles ils ont l'habitude de s'installer jusqu'alors. Luís intervient toujours avec la loi à la main. Pour les maîtres du pouvoir ce sont là des crimes impardonnables. Mais surtout ils ne peuvent tolérer que Luís leur préfère les pauvres. Qu'il pénètre dans leurs cabanes pour soigner les enfants malades. Et que tout cela il le fasse avec la simplicité de celui qui marche sur les traces de Jésus (+ 1977).

Je dénonce surtout l'absolutisation de la richesse. Pauvre de celui qui touche ce fil à haute tension! Il s'y brûle.

Mgr Romero, 12 août 1979

14 mai

## LE MASSACRE DE CAYARA (PÉROU)

Cayara, un petit village andin de la région d'Ayacucho, terre somptueuse mais avare. Le 13 mai, deux camions militaires tombent dans une embuscade de la guérilla de "Sentier lumineux" non loin du village. Trois morts, dont un capitaine. Dès le lendemain matin l'armée riposte. Des paysans sont dans leurs champs de maïs. D'autres sortent de l'église après une fête en l'honneur de la Vierge. Les patrouilles de soldats font irruption au village, avec la couverture d'hélicoptères. Un premier habitant est tué dans la rue. Perquisitions, saccages, incendies. La population est rassemblée sur la place, hommes et femmes séparément. Cinq hommes sont poussés dans l'église, dont ils ne ressortiront pas vivants. Des paysans qui reviennent de leurs champs sont contraints de se coucher sur le ventre. Ils sont massacrés à la hache, au couteau ou au marteau, racontent des témoins. Bilan: vingt-neuf morts. Les autorités politico-militaires d'Ayacucho nient les faits. Un an plus tard, le juge chargé de l'enquête raconte les mille entraves mises au début par les autorités pour qu'il ne puisse interroger les témoins. Il est lui-même la cible de deux attentats et reçoit des lettres de menaces. Plus grave, de la vingtaine de témoins qui acceptent de parler au juge, cinq disparaissent et quatre sont retrouvés morts, dont les deux témoins principaux. Le jour où le juge remet son rapport, il est démis de ses fonctions. Le dossier, classé (+ 1988).

Créer un ordre social juste  
sans lequel la paix n'est qu'illusoire  
est une tâche éminemment chrétienne

Medellin, 1968, 2.20

15 mai

## MASSACRE DU HAUT-MAGDALENA (COLOMBIE)

Les Indiens Embera-Katios de la terre indienne d'Alto Andágueda, dans la commune de Bagadó, savent qu'il y a de l'or dans leur sous-sol. Les accapareurs de terres

ont ainsi une deuxième raison de vouloir le déplacement des Indiens. Ou leur disparition. Quel que soit le coût en vies humaines. Pour cela ils peuvent compter sur l'armée et les groupes paramilitaires. Les autorités sont indifférentes aux revendications des Indiens, voire même complices de leurs ennemis. Le 2 février un affrontement se produit entre les Indiens et les frères Montoya, deux propriétaires terriens de Pasaguera. Les deux Montoya sont tués, ainsi que neuf Indiens. Le 24 mars une quarantaine de soldats font irruption dans la communauté de Chuigo. Ils frappent les femmes, les vieux et les enfants. Deux enfants tués: **Enrique Tequia**, âgé de quatre ans, et **Jaime Batiqui**, de sept ans. Sept Indiens sont arrêtés. Remis plus tard en liberté, mais sans **Iselina Murillo**, disparue. Au cours de leur opération, les soldats pillent le magasin du village, détruisent cultures et cases de stockage, abattent les bêtes. Et pour continuer la répression, ils enrôlent des gens du secteur et même quelques Indiens. Le 14 avril, ce sont ces gens-là qui reviennent à Chuigo et qui assassinent six Indiens: **Emilio Batiqui**, quarante-cinq ans; **Feliciano Esteve**, quarante ans; **Leonardo Esteve**, vingt-quatre ans; **Emilio Batiqui**, quinze ans; et **Jesús Batiqui**, quatorze ans. Ils laissent sur place deux blessés et emmènent **Maria-Sabina Mamundia**, **Elvira Rivera**, **Lolicia Murri**, et **Alípio Vitucay**, depuis lors disparus. Le 19 avril, six camions chargés de soldats attaquent la communauté de Rio Azul. Terrorisés, les Indiens s'enfuient et se dispersent dans la montagne. Le 2 mai sont emmenés **Pedro Viricha**, **Aristides Viricha**, **Libardo Valencia** et **Oscar Valencia** de la communauté de Pasaguera, en train de chasser dans la forêt. Tous quatre disparus depuis. Suite à ces événements, une commission indienne se rend le 13 mai à Bogotá pour procéder aux dénonciations nécessaires. Elle demande à être reçue par le président de la République, qui refuse. Les services du ministère public près du tribunal lui promettent d'envoyer une mission. Les Indiens reviennent chez eux tard dans la soirée du 15 mai. Au même moment, le groupe paramilitaire d'enrôlés pénètre dans la communauté de Chuigo où ils surprennent les habitants en plein sommeil. Ils y assassinent **vingt-quatre Indiens**, puis **deux autres** dans la communauté de Rio Azul. Ce sont ainsi quarante-deux frères indiens qui sont tués parce qu'ils entendent défendre leurs terres et leurs existences. Et exiger la justice (+ 1987)

21 mai

**IRENE McCORMACK  
et SES COMPAGNONS  
(PÉROU)**

Religieuse australienne de cinquante-deux ans, de la Congrégation de Saint Joseph du Sacré Coeur de Jésus. Abattue par la guérilla à Huasa-Huasi, dans le département de Junín. Avec elle sont assassinés Alfredo Morales, ancien conseiller municipal; Pedro Pando, ancien président de la milice municipale; Agustin Berto et Noé Palácios, responsables de comités. Quatre catholiques et un évangélique, condamnés à mort par la 'justice populaire' de "Sentier lumineux", exécutés sur la place de la localité sous les yeux des habitants terrorisés.

Irène - dont le nom signifie "pacifique" - arrive au Pérou en 1987. C'est une femme simple joyeuse et organisée. Avec une soeur de sa congrégation elle monte un centre de Caritas pour une trentaine de hameaux des environs, un atelier de tissage et une cantine permettant une plus grande solidarité entre les gens. Outre son travail avec les enfants en scolarité et les jeunes en général, elle s'occupe de la liturgie. Ce jour-là, une soixantaine de guérilleros du "Sentier lumineux" font irruption avec deux camions dans le village. Plus de la moitié n'ont qu'entre douze et quatorze ans, des garçons et des filles recrutés par la force en cours de route. 'L'acte de condamnation' fait d'Irène "une yanqui impérialiste", capable de "distribuer des aliments contaminés destinés à abrutir le peuple". Comme ses compagnons d'infortune, elle est aussitôt abattue par une jeune femme qui lui tire à bout portant une balle dans l'oeil gauche. Elle est enterrée à Huasa-Huasi, parmi ceux qui sont devenus son peuple. La conférence péruvienne des religieux écrit: "Portée par le Dieu de la vie, fidèle témoin du Christ ressuscité, elle a annoncé l'Evangile jusqu'à ses ultimes conséquences" (+ 1991).

25 mai

**BERNARDO LÓPEZ  
dit "NANO"  
(COLOMBIE)**

Prêtre de cinquante-quatre ans, assassiné devant son église de Sincé par des para-militaires qui l'abattent à bout portant. Familièrement appelé "Nano", Bernardo naît à Montebello, département d'Antioquia, dans une famille dont il n'oubliera jamais la pauvreté. Il voit les gens pauvres à l'image de son père et c'est à eux qu'il décide de consacrer sa vie. Il suit pour cela un long chemin: il va jusqu'à l'université dont il

sort avocat; il se lance dans la politique comme député à l'Assemblée nationale; mais à vingt-neuf ans il décide de se faire prêtre. Au séminaire, au contact d'éducateurs clairvoyants, il découvre la profondeur de son choix. En 1968, il est ordonné prêtre par le pape Paul VI venu en Colombie ouvrir l'assemblée continentale des évêques à Medellín. Il entre dans le groupe sacerdotal de "Golconda" et dans celui de "Prêtres pour l'Amérique latine", qui prônent une pastorale adaptée à la réalité du pays. Nommé à Puerto Boyacá, il voit son presbytère perquisitionné à deux reprises par l'armée. En 1972 une bombe éclate dans la maison paroissiale. Quelques années plus tard, en 1978, il est nommé à Cocorná, une localité affectée par la drogue, la prostitution, la violence et l'alcool. Il y mène un travail de promotion des gens: la parole de Dieu en est l'éclairage, les catéchistes deviennent les animateurs de la communauté. A l'église Bernardo n'hésite pas à critiquer la hiérarchie qui a partie liée avec les puissants et les grands exploitants agricoles responsables de l'oppression et de la violence. Mais ce travail de conscientisation de Cocorná a le prix du sang. Après un attentat raté contre Bernardo, cinq catéchistes sont assassinés. Nommé ailleurs par deux fois, il est la cible des tueurs. Jusqu'au jour où Bernardo décide de sortir de Colombie. Il passe une année parmi les paysans de Costa Rica et du Nicaragua. Parce qu'il ne peut vivre éloigné de ses gens, il revient au pays et s'installe à Barrancabermeja. Nouvel attentat contre lui à Las Granjas. Il passe alors dans le diocèse de Sincelejo. "Je sais qu'ils vont me tuer. C'est pour ça que je me tiens prêt à comparaître devant le Seigneur Jésus", déclare calmement Bernardo, dans une paix et une joie constantes. Voilà quatre mois qu'il est installé à Sincé. Un paysan dira plus tard: "Grâce à lui, nous avons recommencé à croire en l'Eglise et à retourner à la messe." A Medellín, lors de l'eucharistie des adieux, le Père Gonzalo López, son frère prêtre, déclare quant à lui: "Je suis fier de ce qu'ils l'aient fait taire à cause de son combat pour la justice" (+ 1987).

Il n'est pas rare de constater que les milieux sociaux les plus favorisés qualifient d'action subversive toute tentative de changement d'un système social propice au maintien de leurs privilèges.

Medellín, 1968. 2.5

# juin

CONFORMÉMENT AU COMMANDEMENT ÉVANGÉLIQUE  
il est opportun  
d'agir pour défendre  
LES DROITS DES PAUVRES ET DES OPPRIMÉS  
en faisant pression  
sur nos gouvernements et classes dirigeantes  
pour qu'ils éliminent tout ce qui fait obstacle  
à LA PAIX SOCIALE

Medellín, 1968, Paix, n°22

1<sup>er</sup> juin

## SÉRGIO RESTREPO (COLOMBIE)

Prêtre jésuite de quarante-neuf ans. Tué devant l'église de Tierralta, dans le département de Córdoba, tandis qu'il discute avec des prêtres et des laïcs. Sérgio, né à Medellín, entre dans la Compagnie de Jésus à l'âge de dix-huit ans. Il est ordonné prêtre en 1970 et, après avoir travaillé pendant plusieurs années dans sa ville natale, il est nommé en 1980 curé de Tierralta. La paroisse se veut un "centre d'évangélisation rurale intégrée", sur la base de la parole de Dieu, de la conscientisation et de l'organisation, sans négliger le culte et l'aide spirituelle. Depuis quelques années, la région est le théâtre d'opérations de la guérilla. Les trafiquants de drogue qui achètent des immensités de terres, voient d'un mauvais oeil le travail des prêtres dans les villages et les hameaux. En pastorale, les prêtres ont clairement fait le choix en faveur des pauvres et, au nom de l'Evangile, ils dénoncent prophétiquement l'injustice de l'organisation sociale de la Colombie. Ils refusent la lutte armée comme moyen de changement des structures, tout en reconnaissant son caractère politique. La paroisse de Tierralta présente une nouvelle image d'Eglise et Sérgio en est visiblement la tête. Doué d'un grand sens de la communication, il est l'ami de tous. D'une sensibilité artistique extrême, il se veut le conservateur de la culture sinú dont il rassemble les expressions dans un musée. Amoureux des choses de la nature, il crée un jardin public au milieu de la localité. "Il aidait tout le monde, les Noirs comme les Blancs, les gens de l'intérieur comme ceux de la côte, les bons comme les moins bons", explique une dame. Deux tueurs à gages le visent à la tête et l'achèvent après qu'il soit tombé. Sérgio meurt, étendu près d'une tranchée signalée par une pancarte écrite de sa propre main: "Ici, construction d'espaces pour la paix". Son corps est transporté à Medellín où des évêques, des prêtres, des amis et sa famille se rassemblent pour l'adieu. L'écho se fait encore entendre des vers que Sérgio avait composés lors de sa dernière retraite spirituelle: "Navigateur il était/ en terre ferme échoué/ L'amour toujours il cherchait/ aux chemins inexplorés/ qu'offre la rose des vents/ Il brûla aux jours de vie/ de l'amitié comme un feu/ Au jour de mort il rendit/ corps à la terre, âme à Dieu/ dans l'éphémère du temps" (+ 1989).

La violence constitue l'un des problèmes les plus graves qui se posent en Amérique latine.

Medellín, 1968, 2,15

4 juin

## SOULÈVEMENT INDIEN NATIONAL (ÉQUATEUR)

Plusieurs dizaines de milliers d'Indiens venus des provinces d'Imbabura, Chimborazo, Cotopaxi, Tungurahua, Bolívar et Pichincha, descendent de leurs montagnes et se rejoignent sur la principale route du pays. C'est une marée humaine jamais vue en Equateur, mais qui suit les traces des ancêtres Atahualpa, Tupac Amaru et Daquilema. Le soulèvement est pacifique. Les manifestants ne réclament qu'une seule chose: le droit à la vie dans leurs terres à eux. Le 25 avril précédent, les communautés impliquées dans quelque soixante-dix conflits fonciers s'étaient réunies à Quito pour présenter une fois encore leurs réclamations en suspens depuis dix ou quatorze ans auprès de l'Institut équatorien de réforme agraire et de colonisation. La Confédération des nations indiennes d'Equateur, fondée en 1986 et constituée de vingt-neuf organisations, estime nécessaire de riposter à l'inefficacité des recours légaux pour obtenir des terres. En mai, un cahier de seize doléances, intitulé "Mandement sur la défense de la vie et des droits des nations indiennes", est présenté au gouvernement. Pas de réponse. La mobilisation indienne est fixée aux 4, 5 et 6 juin. Elle commence par l'occupation pacifique de l'église Saint-Dominique à Quito. "Il fallait, expliquent les organisateurs, occuper un lieu qui soit symbolique de nos cinq cents années de résistance. Nous avons considéré que l'Ordre des dominicains était l'héritier de Frère Bartolomé de Las Casas. Il fallait aussi que l'Eglise participe à notre combat, en mémoire de Mgr Proaño. Et il fallait un endroit où la répression soit moins facile..." Mais le gouvernement refuse le dialogue et fait encercler l'église Saint-Dominique par l'armée. C'est alors le soulèvement indien en masse qui se généralise dans un grand nombre de provinces. Les routes sont bloquées. A Achupallas quatorze policiers et seize soldats sont pris par les manifestants, qui les libèrent le lendemain. A Cacha, trois véhicules de l'armée sont interceptés. Mais il n'y a pas d'actes graves de violence du côté des Indiens et il n'y aura qu'un seul tué par les forces de l'ordre, alors que le pire était à craindre. Le dialogue avec le gouvernement a finalement lieu. Le 6 juin, une messe est célébrée par l'évêque de Riobamba, Mgr Victor Corral, et par les prêtres solidaires de la lutte indienne. La foule répond gravement "Présent!" quand est cité le nom d'Oswaldo Cuvi, tué par les forces de l'ordre à Gatazo Grande, dans la

province du Chimborazo. L'un des slogans du soulèvement reprend les paroles du pape à Latacunga, lors de sa visite en Equateur en 1985: "il n'y aura pas de justice tant que les paysans resteront sans terre". C'est parce qu'ils attendent la justice que les Indiens élèvent la voix (1990).

6 juin

**AGUSTÍN RAMÍREZ  
et XAVIER SOTELO  
(ARGENTINE)**

Agustín a vingt-deux ans et Xavier dix-neuf. Ils sont installés sur un terrain abandonné à San Francisco Solano, dans la zone du Grand Buenos-Aires. Ils sont ouvriers et militants chrétiens. Soucieux de la situation sociale de leurs frères, et tout spécialement des jeunes. Assassins tous deux la même nuit. Leurs corps, avec des impacts de balles de 9mm peu nombreux mais ajustés, sont étendus à quelques mètres l'un de l'autre. L'ami qui, à l'aube, aperçoit une voiture policière près du corps de Xavier, est interpellé, aussitôt torturé puis jeté dans un terrain vague pour le dissuader de dénoncer les assassinats. La police prétend que le double crime est un règlement de compte entre bandes rivales. Mais les voisins, les membres des familles et les amis accusent cette même police d'en être l'auteur. Le commissaire Laborde est un nouveau venu en provenance de Budge où des policiers sous ses ordres ont froidement abattu trois jeunes gens en pleine rue et devant témoins. Quinze jours avant la mort d'Agustín et de Xavier, une patrouille de six policiers armés à la recherche d'Agustín questionnent les voisins en lui laissant un message clair: "Dites-lui que s'il ne la ferme pas, son compte est bon." Quel est donc le crime d'Agustín pour lui valoir une telle menace? Sa mère raconte que, depuis son adolescence, il fait de la Bible sa lecture quotidienne et qu'il entend être un vrai chrétien. Sensible aux souffrances des plus faibles, il ramène à la maison les gens qu'il rencontre dans la rue: enfants, petits vieux, mamans avec des bébés. Sa mère lui fait remarquer qu'eux-mêmes sont aussi pauvres que ceux qu'il invite. En silence, Agustín leur donne son lit et dort par terre. A l'âge de seize ans, il veut devenir prêtre et fait toutes les démarches pour entrer au séminaire. Alors qu'il y est admis, il explique à sa mère: "Petite maman, je vais perdre mon temps avec tellement d'années d'études. Il vaut mieux que je reste pour travailler dans le quartier." Après être entré dans la "Commission des sans-toit", il va à une manifestation à Villa Calzada. La répression policière est brutale: plusieurs personnes

sont blessées. Agustín est parmi les signataires de la protestation. C'est sa sentence de mort. D'autant plus qu'il est un membre dynamique de l'équipe sociale qui publie la revue "L'Argentine à l'heure latino-américaine" dont il est le directeur. La revue a pour objectif d'informer sur la vie du quartier et sur l'intérêt à s'organiser, d'inciter les jeunes à ne pas se droguer, à participer aux activités des groupes et aux festivals organisés dans le secteur. Face à sa mort, un jeune déclare: "Je crois qu'avec Agustín il s'est passé la même chose qu'avec Jésus..." Six mille personnes de Solano et d'autres quartiers participent à la messe pour Agustín et Xavier. Les ouvriers, les militants chrétiens et les prêtres portent les cercueils sur leurs épaules tout au long des six kilomètres qui séparent l'église du cimetière. C'est une véritable "marche pour la vie" conduite par l'évêque de Quilmes, Mgr Jorge Novak, rythmée par les paroles du chant de Luther King: "Nous n'avons pas peur, aujourd'hui... Nous vaincrons, un jour... Nous vivrons en paix, un jour..." (+ 1988).

7 juin

**FILOMENA LOPES  
(BRÉSIL)**

Religieuse franciscaine de quarante-quatre ans. Directrice des études au collège Santo Antonio. Apôtre des "favelles" de La Viga et de Posse, à Nova Iguaçu, dans l'Etat de Rio de Janeiro. Assassinée d'une balle dans la tête. Après son travail dans l'enseignement, Filomena passe son temps avec les habitants de la zone. Depuis trois ans, elle a la responsabilité d'un projet de construction de logements en dur. D'autres religieuses et des laïcs la secondent; elle a le soutien de l'évêque et des prêtres de Nova Iguaçu. Trois cents maisonnettes sont déjà construites. Elles sont toutes simples et les parpaings remplacent progressivement le carton et la tôle. Grâce à l'aide mutuelle qui fait grandir en organisation et en solidarité, les gens des quartiers populaires, sans distinction de personnes, de couleur de la peau ou de croyances religieuses, découvrent peu à peu le Royaume. Au volant de sa camionnette, Filomena sillonne le secteur, transporte les matériaux, se faufille dans les ruelles, puis rentre dans sa communauté, parfois très tard. Un soir, quelqu'un la fait sortir du véhicule sous la menace d'une arme à feu pour la tuer froidement ensuite. Les gens, les religieuses, ses compagnes d'incertitudes et de joies, les prêtres et l'évêque lui-même, tous consternés, se demandent: Pourquoi? Qui est

l'assassin? Qui sont les instigateurs? Les réponses qui se bousculent sont aussi variées que les causes de la violence qui ravage quotidiennement Nova Iguacu. Est-ce l'acquisition, par l'équipe de Filomena, de terrains disponibles dans les environs pour la construction de nouvelles maisons, au détriment d'agents immobiliers ayant jeté leur dévolu sur des parcelles à bas prix? Est-ce une simple vengeance suite à un refus de Filomena d'attribuer une maison à quelqu'un n'y ayant pas droit? S'agit-il de trafiquants de drogue ne pouvant plus opérer à leur guise dans un quartier aux rues bien tracées et éclairées? Ou d'une mafia quelconque entendant exercer un certain contrôle? La réponse est difficile, voire impossible. Une chose est sûre, cependant: Filomena est quelqu'un qui dérange. Elle est le symbole d'une vie nouvelle. Elle incarne des valeurs autres que la spéculation, la corruption et la misère. A travers elle c'est l'amour et l'espérance qu'on cherche à assassiner parce qu'elle les porte en elle et les prodigue chaque jour, gratuitement. Son martyre fleurira en autres maisonnettes dans les quartiers populaires (+ 1990).

8 juin

### **VÍCTOR SANABRIA** (COSTA RICA)

Archevêque de San José, la capitale du pays. Prophète de la justice sociale. Précurseur du renouveau de la théologie latino-américaine avant Medellín et Puebla. Il meurt à l'âge de cinquante-quatre ans. Mais son oeuvre de pasteur marque l'histoire de son pays et de son Eglise. Fils de paysans, métis d'Indien, il entre très jeune au séminaire pour devenir prêtre. Il est envoyé pour des études supérieures à Rome, où il obtient en outre son doctorat en droit canonique. Revenu au Costa Rica, il entreprend de sa propre initiative une histoire de l'Eglise du pays. Un fait rare en son temps, et qui permet de faire connaître la politique libérale du XIXe siècle à l'encontre de l'Eglise et du peuple. Ordonné évêque en 1940, il prend en matière théologique et sociale des positions évangéliques qui, du fait de son engagement envers les pauvres, heurtent certains milieux et lui valent des critiques acerbes. Son originalité tient à ce qu'il a su lire en profondeur la réalité du pays à un moment important de son histoire. Et cela, dans une double fidélité aux démunis et à l'Evangile qui lui donne sa stature de pasteur et de réformateur social. Comme réformateur, Mgr Sanabria défend et encourage le mouvement syndical comme moyen d'éveil du peuple catholique et comme contrepoids à la bourgeoisie au pouvoir. Ses prises de position sur la politi-

que des salaires, de la santé, de l'éducation et du logement, généralement à la merci du bon vouloir patronal alors que les travailleurs doivent y avoir leur part, sont proprement révolutionnaires dans une Eglise trop souvent liée au pouvoir établi. Si Mgr Sanabria s'affirme de la sorte, ce n'est pas tant parce que les travailleurs ne disposeraient pas de leurs syndicats que pour engager l'Eglise avec toute son autorité, et avec toutes les conséquences théologiques, sociales et politiques que cela implique. "L'Eglise, du Mexique à la Terre de Feu, ne donne pas l'impression de prendre le parti des classes laborieuses. Ce doit être pourtant sa préoccupation première, si tant est que la priorité soit l'évangélisation des pauvres", déclare l'archevêque de San José dans une conversation avec le Père Hurtado, son contemporain chilien aux préoccupations sociales identiques. La mise en oeuvre des perspectives de Mgr Sanabria est à la charge du Père Benjamín Núñez, prêtre costaricain à la tête du Mouvement Rerum Novarum rassemblant soixante-quinze syndicats chrétiens du pays. L'évêque social se manifeste également dans son ouverture au courant réformateur du Parti libéral, et va jusqu'à reconnaître un droit de cité au Parti communiste, tout cela au bénéfice du bien commun du pays. Comme pasteur qui prend la défense des pauvres, Mgr Sanabria en arrive à présenter l'ébauche de quelques "thèses" de la théologie latino-américaine. C'est chez lui un choix personnel, mais qui résulte de sa grande connaissance de la doctrine sociale de l'Eglise. Ainsi naît comme spontanément la théologie de la libération quand des pasteurs comme Mgr Sanabria assument lucidement et courageusement tous les risques qu'implique la défense des pauvres (+ 1952).

La seule violence admise par l'Evangile, c'est la violence à soi-même. Quand le Christ se laisse tuer, voilà la violence évangélique. Se faire violence à soi-même est plus efficace que faire violence aux autres. C'est très facile de tuer, surtout quand on a des armes. Mais comme c'est difficile de se laisser tuer par amour pour le peuple!

Mgr Romero. 12 août 1979

8 juin

**LUÍS VALLEJOS**  
(PÉROU)

Archevêque de Cusco pendant sept ans. Mort dans un accident d'automobile à l'âge de soixante cinq ans. Dans une lettre pastorale à l'occasion de ses vingt-cinq ans d'ordination, il évoque ce qui est au coeur de sa vie et de sa pastorale quand il parle de "l'appel du silence, de la contemplation et de l'écoute de la Parole", mais en même temps et inséparablement "l'appel à entendre le cri du peuple, à partager la souffrance de ceux qui sont en chemin, la souffrance des pauvres". De formation scientifique, mais désormais d'une extrême attention aux réalités sociales, il entend que celles-ci soient également abordées en toute intelligence. Il favorise la création des archives du diocèse de Cusco, car "un peuple sans mémoire n'a pas d'avenir". Il passe un accord avec le Centre Bartolomé de Las Casas pour une étude socio-économique de l'altiplano du Cusco. Il préside l'Institut de pastorale andine qui assure la coordination apostolique de toute cette région et qui vise à une meilleure compréhension de l'univers culturel du monde quéchua et aymara. Il est aussi un citoyen actif à Cusco puisqu'il devient président du Front unique de défense des intérêts du Cusco. S'adressant au monde des paysans du Sud-Andin sous forme de lettre ouverte, il confie: "J'aime-rais te dire de ne pas te laisser éblouir par "la ville qui te semble si attrayante, mais qui "finit par t'écraser et faire de toi un exclu. "J'aimerais te dire d'aimer ta culture, ton chant, "ta langue, ton style de vie, ta famille et ton "paysage... J'aimerais te dire tant d'autres "choses encore. Mais je crois que tu n'en as pas "besoin. Au contraire. C'est toi qui peux me dire "la confiance qui t'habite. C'est toi qui sais que "le grain de blé doit pousser en terre pour que la "récolte soit abondante... Ce qui se passe là où "tu habites, cela se passe aussi dans l'histoire des "peuples." Quand le président de la République vient en visite officielle à Cusco, l'archevêque n'hésite pas, dans son homélie, à l'inviter à parcourir avec lui les communautés paysannes des Andes "où nos frères vivent dans des conditions infra-humaines".

L'Eucharistie des adieux est concélébrée par douze évêques et cent dix prêtres, en présence du nonce apostolique et de la multitude des habitants de Cusco. Le corps de Luís Vallejos est ensuite porté lentement tout autour de la place d'armes pour que tous le saluent. Il est ensuite enterré dans la cathédrale tandis que donnent les cloches de toutes les églises (+ 1982).

12 juin

**NOUVEAU MASSACRE**  
**AU SUMPUL**  
(EL SALVADOR)

Le 14 mai 1980, quelque six cents hommes femmes et enfants avaient déjà été massacrés par l'armée salvadorienne dans la zone frontalière proche du Honduras. Deux ans plus tard, une opération militaire anti-guérilla est montée dans les départements de Cabanas et de Chalatenango. Le 29 mai 1982, plusieurs centaines de paysans et paysannes sans défense de Los Amates et de Santa Anita partent en exode massif, sans provisions, en direction de la frontière hondurienne. Les gens se cachent dans les montagnes et dans les ravins en n'ayant pour manger que des herbes et des racines. L'armée les pourchasse en leur tirant dessus et en abattant tous ceux qu'elle attrape. Ceux qui parviennent à la rivière Sumpul, sur la frontière, après quinze jours de terreur et de famine, se jettent à l'eau pour traverser. La plupart des enfants et des vieillards ne peuvent résister au courant et se noient. D'autres hommes et femmes sont tirés comme des lapins par les soldats. Une nouvelle fois la rivière Sumpul se teinte de rouge. Ceux et celles qui parviennent à traverser sur l'autre berge, au Honduras, sont recueillis par des observateurs étrangers présents dans ce pays et qui, au risque de leur vie, discutent âprement avec les officiers et soldats honduriens. Ils obtiennent de conduire les survivants au camp de réfugiés de Mesa Grande. Sur les quelque sept cents Salvadoriens ayant fui devant les bataillons d'élite Atlacatl et Belloso de l'armée salvadorienne, seules restent cent soixante trois personnes exténuées de fatigue et écrasées de douleur. C'est le cas de ce couple qui, après avoir perdu une petite fille en route, avait entendu des cris de femmes et d'enfants à l'intérieur d'une maison en flammes où ils étaient en train de brûler vivants. C'est le cas aussi de cette mère de famille en état de choc et devenue comme muette: elle avait perdu ses six enfants. Tous les réfugiés racontent des scènes horribles, sanguinaires. Quelques-uns meurent à peine arrivés. Mais ils ont encore la force de demander qu'on aille sauver les compagnons perdus dans la montagne. Ils ont peur que les soldats honduriens les refoulent et signent ainsi leur arrêt de mort (+ 1982).

14 juin

### VICENTE HONDARZA (PÉROU)

Prêtre espagnol de la Société des missions étrangères, âgé de quarante-huit ans. Frappé sauvagement et jeté au fond d'un ravin à Huacho. Vicente est depuis huit ans curé de la paroisse de Chancay qui comporte un certain nombre de hameaux dans la Cordillère de Pasco. Le 13 juin, après la célébration de la messe à Lampión, la participation à la fête populaire et quelques heures de sommeil à même le sol sur une peau de chèvre, à la manière paysanne, il reprend dans la matinée la route de la paroisse centrale. Quelques heures plus tard sa voiture est retrouvée abandonnée au bord de la route. Il agonise au fond d'un ravin tout proche, les vertèbres cervicales brisées, un poignet cassé ainsi que les deux jambes, des hématomes sur tout le corps, des traces d'étranglement et une estafilade à la tête. Il meurt au cours de son transfert au centre de soins de Chancay. Tué "par les mains d'autrui", comme le précise son évêque. Ses amis les paysans, les prêtres et les enseignants de l'école de Chancay affirment que Vicente a été assassiné sur ordre de propriétaires terriens. Depuis la réforme agraire de 1970, en effet, certains de ceux-ci entendent récupérer des terres qu'ils estiment être à eux. A quoi Vicente et les autres prêtres s'opposent depuis longtemps en compagnie des petits paysans. Homme jovial et généreux, vivant pauvrement, il est surnommé par ses proches "Le Montagnard" en raison de ses multiples voyages dans les montagnes pour ses visites pastorales aux communautés indiennes. Vicente est, bien sûr, le prêtre qui remplit sa tâche spirituelle auprès des fidèles. Il est aussi l'ami qui est présent aux coopératives, à la commission pastorale des droits de l'homme, à l'éducation scolaire. Des milliers de paysans qui descendent de leurs montagnes, cinq évêques et une cinquantaine de prêtres se rassemblent pour une messe d'adieux en plein air. Emiliano, le frère de Vicente et lui aussi missionnaire au Pérou, demande avec émotion aux paysans de l'aider à poursuivre la tâche, "jusqu'à mourir martyr, comme Vicente, s'il le faut" (+ 1983).

17 juin

### FELIPA PUCHA et PEDRO CUJI (ÉQUATEUR)

Paysans indiens. Felipa est mère de six enfants et Pedro, père de deux. Ils appartiennent à la communauté de Culluctuz, paroisse de

Cicalpa, dans la province du Chimborazo. Tués parce qu'ils réclament leur droit à la terre. En effet quelque quatre cents Indiens sont spoliés par un certain Santos des terres qu'ils cultivent de façon communautaire, et expulsés sept mois plus tard. "Nos précédésseurs n'ont rien dit devant de telles injustices. Nous, on va s'organiser", déclare José Chiliquina, un jeune de vingt-deux ans. Il reçoit des menaces de mort "parce que, dit-il, j'essaie d'ouvrir les yeux aux autres pour qu'ils s'organisent et résistent". Il est soutenu par sa communauté, par son curé et par l'avocat des paysans. Le 16 juin, alors que José passe devant la maison du propriétaire du domaine, il est agressé par le régisseur qui le prend par les cheveux et le jette à terre. Des femmes qui se trouvent là voient la scène et se saisissent du régisseur auquel elles font prendre un bain forcé dans la rivière. Le propriétaire est averti que des paysans viennent 'd'attaquer' son domaine. Il arrive le lendemain, flanqué de ses deux fils et de trois policiers armés de fusils. "Vous allez m'en tuer au moins un. C'est pour ça que je vous paie", ordonne-t-il. Les policiers, qui sont ivres, tirent. Une balle frôle la tête de José et atteint celle de Felipa Pucha, qui meurt sur le coup. Les paysans se précipitent pour maîtriser l'assassin. Celui-ci se sauve, poursuivi par Pedro Cuji. Le policier se retourne et le tue d'une balle. Puis il reprend sa course vers la rivière. Mais il glisse sur les cailloux. Les femmes se saisissent de lui et le questionnent. Il ne sait même pas combien le sergent a reçu pour le "contrat" passé avec le propriétaire. Les paysans abattent deux arbres en travers de la route et alertent les autres communautés. Arrivent une quarantaine d'agents de police. L'avocat parvient à éviter le massacre. "Le sang innocent est une semence de libération", proclament les Indiens (+ 1983).

22 juin

### MANUEL LARRAÍN (CHILI)

Evêque de Talca. Docteur et prophète de l'Eglise latino-américaine. Il meurt sur la route, tant de fois parcourue, dans un accident d'automobile. Il est alors âgé de soixante-six ans. Manuel Larraín et Alberto Hurtado, deux étudiants, sont de grands amis quand ils décident de se faire prêtres. Après son service militaire Manuel entre au séminaire et Alberto dans la Compagnie de Jésus. Deux vies qui influent l'une sur l'autre, dans une même vocation de service de l'humanité. Dans une même vision de l'Eglise. Le séminariste Manuel poursuit ses études théologiques à Rome puis, après son ordination, rentre au Chili. La personnalité de Pie XI a laissé sur lui sa marque: c'est le pape qui a appelé les laïcs à participer à l'apostolat hiéar-

chique et s'est opposé à tous les totalitarismes de l'époque. Il revient de Rome avec une sensibilité aux valeurs démocratiques qui le différencie du conservatisme de trop nombreux catholiques et contribue à éveiller en lui la conscience sociale. Après qu'il ait été nommé évêque de Talca, les forces vives du diocèse apportent leur soutien à la première grève de paysans dans laquelle le Père Santiago Thyssen joue un certain rôle. Mgr Larraín est un précurseur de la réforme agraire puisqu'il répartit entre douze familles paysannes plus de trois cents hectares de terres cultivables appartenant au diocèse. Pour l'évêque de Talca, ce n'est pas là un geste de charité mais un droit des paysans.

Mgr Larraín est chilien mais son cœur ouvert à l'universalité lui fait embrasser tout le continent. Comme responsable de l'action catholique, il forme des générations de laïcs dans son pays. Il organise en outre des "Semaines interaméricaines" qui font se croiser des chemins et des personnes pour une nouvelle vision d'Eglise. Homme de dialogue et de conviction, homme d'Eglise au sens plénier de l'expression, il est - en compagnie de Mgr Câmara, alors évêque auxiliaire de Rio de Janeiro, et de Mgr Montini, substitut à la Secrétairerie d'Etat à Rome - l'artisan de la Ière Conférence générale de l'épiscopat latino-américain qui se tient précisément à Rio de Janeiro en 1955, et de la création du Conseil épiscopal latino-américain ou CELAM. Mgr Larraín est élu en 1963 président de ce Conseil qui fait la liaison entre les vingt-deux épiscopats latino-

américains. Il organise le CELAM en plusieurs "départements" confiés à des évêques des différents pays, tous de même sensibilité pastorale, ce qui donne au CELAM dynamisme et cohésion. Une pensée doctrinale et pastorale prend ainsi corps en Amérique latine et entre en résonance avec le concile Vatican II alors en cours. Avec Mgr Larraín, Mgr Câmara et Mgr Bogarín, dynamique évêque paraguayen, un certain nombre d'évêques latino-américains jouent un rôle actif dans les commissions conciliaires. Pendant la durée du concile, ils se réunissent, travaillent en commun et éveillent d'autres pères conciliaires aux réalités de l'Amérique latine. Mgr Manuel Larraín joue un rôle important dans certains des grands documents de Vatican II qui vont servir à l'"aggiornamento" de l'Eglise en Amérique latine. Le concile terminé, il faut en effet préparer la IIe Conférence générale de l'épiscopat latino-américain qui se tient à Medellín (Colombie) en 1968. A nouveau Mgr Larraín est au créneau, insufflant courage, équilibre, amour de l'Eglise. Mais la mort va le surprendre en chemin. Le 11 mai 1966, il écrit dans ce qui sera sa dernière lettre pastorale: "l'Eglise est une réalité éternelle située cependant dans le temps. Elle est immergée dans l'histoire du salut, et faite en même temps de l'histoire des hommes." Le 22 juin, sa route est brutalement interrompue. La lumineuse présence de Manuel Larraín dans la vie de l'Eglise d'Amérique latine se retrouve dans la longue cohorte des prophètes et des martyrs de ce continent (+ 1966).

On n'a pas le droit d'abuser de la patience d'un peuple qui supporte, des années durant, une condition qu'accepteraient difficilement de vivre ceux qui ont une conscience plus vive des droits de l'homme. Devant une situation qui porte gravement atteinte à la dignité de l'homme et donc à la paix, nous nous adressons, comme pasteurs, à tous les membres du peuple chrétien pour qu'ils prennent leurs responsabilités dans la promotion de la paix en Amérique latine.

Medellín, 1968, 2.16

# juillet

La promotion de LA JUSTICE  
apparaît partie intégrante  
du service presbytéral de LA FOI

32e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus.  
1975, Décret 4, n°67

3 juillet

**TOMÁS ZVALETA  
et DIGNA MARTÍNEZ  
(NICARAGUA)**

Frère franciscain de nationalité salvadorienne. Tué en compagnie de Digna Martínez dans une embuscade des contre-révolutionnaires, dans la région de Matiguas, département de Matagalpa.

Tomás, arrivé au Nicaragua il y a seulement trois mois, travaille à la paroisse avec le Père Ignacio Urbina qui en a la charge, ainsi qu'à la coopérative locale, la plus grande du pays avec ses mille associés. Agé de quarante ans, après avoir été à Rome l'un des assistants du supérieur général de son Ordre, il est affecté aux Etats-Unis, en Californie. C'est alors qu'il déclare à son supérieur: "Mon Père, je suis salvadorien, je suis latino-américain. Mon pays est en guerre. Il ne me semble pas que ma place soit aux Etats-Unis..." Il est alors affecté au Guatemala pour la formation des futurs prêtres. Il se propose ensuite pour le service des plus pauvres à l'endroit où il peut être le plus utile. C'est ainsi qu'au Nicaragua, il s'intègre à la communauté de Matiguas, en étant tout à fait conscient des risques de la région avec les incursions des contre-révolutionnaires. En peu de temps, cet homme simple, sympathique, peu disert mais généreux conquiert les enfants, les paysans et l'ensemble de la population.

Ce jour-là, deux femmes de la paroisse doivent se rendre en ville pour y retirer des pièces d'identité. Il leur faut pour cela passer par les chemins de montagne. Le Frère Tomás et le Père Ignacio savent qu'il est dangereux pour elles de revenir la nuit tombée. Ils sortent donc en camionnette à leur rencontre. Alors qu'ils reviennent avec les deux femmes à Matiguas, par la route qu'ils viennent de parcourir à l'aller quelques minutes auparavant, ils sautent sur une mine placée entre temps par les contre-révolutionnaires. La camionnette, conduite par Tomás, retombe une vingtaine de mètres plus loin. Dans les débris on ramasse les corps inanimés du franciscain salvadorien et de Digna Martínez. Emperatriz Martínez, la secrétaire de la paroisse est dans le coma, et le Père Ignacio, gravement blessé. Morts et blessés sont ramenés à la paroisse à dos de mulet, sous la pluie. Le 5 mai, Tomás avait écrit son testament, simple comme sa vie de disciple de saint François: "Je, soussigné frère Tomás, suis en ce lieu de Matiguas de mon plein gré. En cas de mort, je demande à mes supérieurs de bien vouloir ne pas rapatrier mon corps dans mon pays. Je désire rester là où le Seigneur daigne m'appeler à lui." Frère Tomás reste effectivement, pour toujours, au pays de Digna Martínez et de tant d'autres Nicaraguayens tués eux aussi dans une guerre civile impitoyable (+ 1987).

6 juillet

**RODRIGO ROJAS  
(CHILI)**

L'Assemblée nationale de la citoyenneté - constituée de représentants des dix-huit organisations sociales les plus importantes du pays - appelle les Chiliens à une grève générale de protestation contre le régime du général Pinochet le 2 juillet 1986. Les manifestants sortent dans les rues. C'est le cas d'un groupe de jeunes qui entendent allumer un feu dans une rue du secteur ouest de Santiago. Ils arrivent avec quelques pneus et un bidon d'essence. Se joint inopinément à l'opération un autre groupe où se trouvent Rodrigo Rojas, de dix-neuf ans, qui vient d'arriver des Etats-Unis où il vit avec sa mère en exil, et Gloria Quintana, une étudiante de dix-huit ans. Le groupe n'a pas le temps d'enflammer les pneus car une camionnette de l'armée survient. Les jeunes s'enfuient mais Rodrigo et Gloria sont rattrapés par les soldats descendus de la camionnette et qui se mettent à les frapper sauvagement. Ils obligent ensuite les deux jeunes ensanglantés à se coucher sur le ventre. Pendant ce temps-là une deuxième camionnette arrive d'où descendent d'autres soldats en armes pour se joindre aux premiers. C'est alors que le chef du commando prend le bidon d'essence et en asperge les deux jeunes étendus par terre. Il s'écarte et jette entre les deux une étoupe en feu. Deux grandes flammes jaillissent. Rodrigo et Gloria se soulèvent pour essayer désespérément d'éteindre les flammes. Mais Rodrigo est rejeté d'un coup de crosse à la nuque, tandis que Gloria en reçoit un autre qui lui casse plusieurs dents. Quand les flammes s'éteignent, des soldats emballent les deux étudiants immobiles et fumants dans des couvertures et les jettent tels des colis dans une camionnette sans plaque d'identité. Jetés dans un terrain vague un peu plus tard, Rodrigo et Gloria appellent au secours. Ils sont alors conduits à l'hôpital. Rodrigo meurt quatre jours après dans de grandes souffrances. Gloria arrive à s'en sortir mais son visage et son âme restent à jamais marqués des stigmates de l'horreur prescrite par "les dieux de la guerre (qui) ont besoin de sacrifices humains pour se donner l'illusion que leur domination est invincible et définitive", comme le dit le "répons pour Rodrigo" de Mgr Jorge Hourton au jour de ses obsèques (+ 1986).

11 juillet

**CARLOS PONCE DE LEÓN  
(ARGENTINE)**

Evêque de San Nicolás, dans la province de Buenos-Aires. Il meurt à l'âge de soixante-trois ans dans un étrange accident d'automobile,

qualifié sans hésitation par des prêtres et des laïcs d'"assassinat". "Maintenant c'est mon tour", déclare l'évêque de San Nicolás à son retour de l'enterrement de Mgr Enrique Angelelli, l'évêque-martyr de La Rioja. Après avoir été curé à Buenos-Aires, Carlos Ponce de León devient évêque auxiliaire de Salta, avec la devise "Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir". En 1966 il est nommé évêque titulaire de San Nicolás. Le concile Vatican II le confirme dans sa ligne pastorale placée tout particulièrement sous le signe du service des plus pauvres. Il organise la Caritas diocésaine, ouvre l'Ecole de service social et fonde des foyers pour les gosses de rue. Les jeunes sont pourtant sa principale préoccupation. Des mouvements de jeunesse, surgissent de nombreuses vocations sacerdotales. "Comme prêtres âgés nous sommes très peu nombreux, explique un prêtre, l'ensemble du clergé est jeune." Il ajoute, geste à l'appui: "L'évêque avait un coeur grand comme ça. Il aimait vraiment ses gens et était tout dévoué à leur service." Avec le coup d'Etat militaire de 1976, il ajoute à sa tâche habituelle la défense des droits de l'homme. A chaque opération de répression contre des institutions ou des personnes d'Eglise, il est aussitôt là. De tels gestes de solidarité avec les victimes du contrôle exercé par le régime dictatorial sont, pour celui-ci, impardonnables. L'enlèvement d'un groupe d'adolescents chrétiens le mobilise jusqu'à ce qu'il parvienne à les localiser comme prisonniers politiques. Les personnes séquestrées en dehors de son diocèse, puis disparues, n'ont pas la même chance. Comme le raconte aujourd'hui Mme de Cámpora, dont plusieurs membres de sa famille ont été victimes de la répression: "Quand Gerardo a disparu, à qui sommes-nous allés faire appel? A Mgr Ponce. Il nous a patiemment écoutés... Il nous a donné une lettre de recommandation pour l'évêque de Morón où notre fils avait été enlevé... Nous lui avons dit merci. 'Tant qu'ils me laisseront, je continuerai de faire tout mon possible', nous a-t-il dit en nous accompagnant jusqu'à la porte, avec son manteau tout fripé et raccommoqué... C'était le 7 juillet. Quand j'ai appris l'accident, ça m'est sorti d'un coup: Lui aussi ils l'ont eu!" Le jour de l'accident, Mgr Ponce prend en tout début de matinée un porte-documents gonflé de preuves sur la répression, mettant directement

en cause le lieutenant-colonel Saint-Aman commandant le détachement de San Nicolás, et monte dans sa voiture pour se rendre à Buenos-Aires. Il veut porter ces documents à la nonciature. C'est lui qui est au volant. Il est accompagné de Víctor Martínez qui vit à l'évêché depuis l'âge de douze ans et qui est en train de faire son service militaire. Au croisement de Ramallo, la voiture, qui continue tout droit, est heurtée par une camionnette du ministère du bien-être social. L'évêque est transporté en ambulance à l'hôpital de Ramallo. "Polytraumatisme crânien", selon le diagnostic médical. Il est ensuite transféré dans une clinique de San Nicolás, où son médecin personnel se voit interdire l'accès à sa chambre. Seule sa mère est admise juste avant qu'il meure. Des témoins de l'accident affirment qu'il n'avait pas la moindre éraflure au visage. La voiture de l'évêque est cachée par la police. Toute la documentation a disparu. Et celle-ci n'est même pas réclamée par le P. Roberto Mancuso, le chancelier du diocèse qui est également aumônier de la police, en dépit de l'importance judiciaire de cette documentation. Víctor Martínez n'a que des blessures légères. Il est mis en détention sur ordre du colonel Saint-Aman sous l'accusation de subversion. Il déclare, en 1984, à la Commission nationale sur les disparitions de personnes: "Ils m'ont frappé jusqu'à évanouissement... Puis ils ont commencé à m'interroger sur les activités de l'évêque, sur les personnes qui lui rendaient visite, sur le nombre de subversifs qu'il avait cachés..." L'enterrement de Mgr Ponce rassemble une énorme foule de gens éplorés, ainsi que quinze évêques et quatre-vingt-dix prêtres. Mgr Zaspé, à l'époque archevêque de Santa Fé, déclare dans son homélie: "Le service épiscopal suprême n'a pas échappé aux douloureuses situations de violence, surtout ces derniers temps où la fidélité à l'Eglise et la fidélité à l'homme sont vécues dans des conditions de permanente âpreté et requièrent beaucoup de patience, de fermeté, de mansuétude et de solitude." Tel fut le cas du bon pasteur Carlos Ponce de León dont on dit qu'il mourut la nuque brisée par des coups. La hiérarchie ecclésiastique du pays tient l'affaire pour classée. Seuls, le peuple et les proches collaborateurs de l'évêque de San-Nicolás savent qu'il est un martyr de la cause de la justice (+ 1976).

Si un jour on nous retire la radio du diocèse, on nous enlève notre hebdomadaire et on nous interdit de parler; si on nous tue nos prêtres, l'évêque aussi, et que vous restiez sans prêtres, alors chacun de vous doit devenir le haut-parleur de Dieu, chacun de vous doit se faire messager et prophète. Tant qu'il y aura un baptisé, l'Eglise existera et cet unique baptisé qui restera aura devant le monde la responsabilité de brandir le drapeau de la vérité du Seigneur et de la justice de Dieu.

Mgr Romero, 8 juillet 1979

15 juillet

## **JULIO QUEVEDO (GUATEMALA)**

Technicien agricole. Marié à Ester et père de trois enfants. Membre de l'équipe de pastorale sociale du diocèse d'El Quiché. Abattu à Santa Cruz del Quiché par des membres de la sécurité d'Etat qui tirent sur lui à bout portant. Le sens de sa vie et de sa mort est parfaitement défini par Mgr Cabrera, évêque du Quiché, dans son homélie pour l'Eucharistie des adieux. "Julio a passé son temps à servir ses frères. Il avait le souci des gens, presque toujours les Indiens qui sont les grandes victimes du conflit dont l'épicentre est le Quiché. Il soutenait les modestes projets communautaires qui se mettent en place un peu partout dans le diocèse et qui permettent aux paysans indiens de parvenir progressivement à une vie plus digne et plus libre. Julio a passé son temps et utilisé ses talents à faire naître ces frères fleurs de vie dans cet immense territoire de mort. Julio est le juste qui est un gêneur. Une existence droite dérange le malfaisant. Chez Julio, Jésus était sa raison d'être. C'est pour lui qu'il a travaillé, qu'il a servi, qu'il a aimé et qu'il est mort. Ceux qui s'en sont pris à Julio ont voulu s'en prendre au diocèse du Quiché. Ils ont cherché à briser sa détermination pour mieux briser l'effort de relèvement d'un peuple humilié. Ils ont cherché à éteindre le souffle de l'Esprit qui fait naître la vie et la dignité..." Avec ces paroles, avec la présence des évêques de Quetzaltenango et de Huehuetenango, des prêtres, des religieuses, de la famille et des amis, avec la participation du peuple de Santa Cruz del Quiché, c'est le chant de victoire de la Sainte Croix qui prépare la lumière de Pâque (+ 1991).

17 et 20 juillet

## **LES NUITS DE TÉNÈBRES (ARGENTINE)**

Libertador General San Martín et Calilegua sont des petites localités de la province de Jujuy, dans le Nord-Est de l'Argentine. Elles vivent de la sucrerie Ledesma, laquelle appartient à deux grandes familles. Propriétaires des terres, des raffineries de sucre et d'alcool, et de l'usine de papeterie. Maîtres de la vie de milliers de travailleurs. C'est "le contrôle des cheminées", comme dit une femme. Pour l'exercer, le complexe dispose d'un

détachement de gendarmerie - une force militaire de garde aux frontières - installé dans ses propres locaux industriels. L'usine a ses écoles et sa station de radio. Elle bénéficie du soutien de l'Eglise et, depuis le coup d'Etat militaire du 24 mars 1976, de celui de l'armée. Ses propriétaires sont les meilleurs alliés de cette dernière pour "nettoyer le secteur des communistes qui s'y trouvent", comme dit Mgr José Miguel Medina. Les "communistes" sont ici les dirigeants syndicaux ouvriers, les collégiens fils de ces ouvriers et les enseignants qui marchent avec le peuple. Au cours des deux nuits du 17 et du 20 juillet, les deux localités tombent en panne d'électricité et la terreur s'empare des rues. Arrachés de leurs maisons à la pointe des mitraillettes et conduits sous les coups dans des véhicules de la police, de l'armée, et de remorques de l'usine, plus de trois cents hommes et femmes bâillonnés et ligotés sont en majorité conduits à la prison de Jujuy. Les autres n'ont pas le même sort. Ils sont emmenés dans un camp situé à Guerrero, une région splendide au pied des Andes et dont des hôtels servent aux réunions des "cours de chrétienté". L'un des principaux participants de ces cours est précisément le directeur de la sucrerie. Qui passe par ce camp voit et entend des tortures indescriptibles. Ensuite, on ne sait plus rien. Après ces "nuits de ténèbres" et de peur, les deux localités se réveillent dans un silence sépulcral. En catimini commence l'énumération de ceux qui manquent à l'appel. Des maisons sont désertes, telle celle de Garnica, fondateur du syndicat de Calilegua, qui passera sept années en prison. Sa femme, torturée, garde aux poignets les cicatrices du fil de fer qui a servi à la ligoter. Leurs deux enfants, l'un ouvrier à la Ledesma et l'autre chauffeur de car, ont disparu. Au total des "nuits de ténèbres", vingt-huit disparus. Auxquels il faut ajouter le docteur Luis Aredez (cf. 13 mai) ainsi que le responsable du téléphone Maximo Tell et sa secrétaire, qui seront enlevés le 13 mai 1977 dans d'autres localités. Libertador General San Martín et Calilegua souffrent d'un double isolement: l'éloignement des centres de pouvoir et le système féodal de l'entreprise. Mais à l'occasion d'un de ses voyages à Buenos-Aires à la recherche de quelque indice de son mari Luis, Olga Márquez de Aredez entend parler de mères de disparus avec des foulards blancs sur la tête, qui tournent ensemble sur la place de Mai. Cela l'encourage à multiplier les dénonciations, à dominer sa peur, à se convaincre qu'elle n'est pas seule. Elle décide de réunir les

mères de disparus de Ledesma. Cela ne se fait pas du jour au lendemain: il est difficile de venir quand on habite loin et d'être l'objet des railleries de ceux qui ne veulent pas perdre les faveurs de l'usine, quand ce n'est pas l'intimidation des prêtres de la paroisse. "Toi? Tu as perdu quelqu'un?", demande le curé à une femme, laquelle lui répond: "Non, mais je connaissais le docteur Aredez. Il soignait mes enfants." Et elle continue de tourner sur la place. Pour que vive la mémoire de leurs disparus, le petit groupe des mères organise chaque année depuis 1983, entre le 17 et le 20 juillet, une marche sur les sept kilomètres qui séparent Calilegua et Libertador General San Martín. Elles marchent ensemble, en portant haut les photos de leurs disparus. De nombreuses personnes se signent à leur passage. D'autres se joignent à elles petit à petit. Elles savent que les disparus restent toujours vivants dans le coeur du peuple, malgré la fumée des cheminées de la sucrerie (+ 1976).

21 juillet

**ALEJANDRO LABACA  
et INÉS ARANGO  
(ÉQUATEUR)**

Alejandro est un missionnaire capucin espagnol devenu évêque du vicariat apostolique d'Aguarico, dans la province de Napo. Il est âgé de soixante-sept ans et voilà trente ans qu'il se trouve en Equateur. Inés est également une religieuse franciscaine. Colombienne, elle a cinquante ans et elle est la supérieure de sa communauté. Elle travaille à la mission depuis une dizaine d'années.

Ce jour-là, "Alejandro est étendu par terre, nu comme il convient à un membre de la tribu. Son corps est comme cloué au sol par douze lances effilées, plantées toutes droites et garnies de plumes multicolores. On dirait des flammes stupéfiantes et splendides. Une sorte de sacrifice rituel. Quelques mètres plus loin gît Inés, pieds nus, comme elle a l'habitude quand elle se rend chez les Indiens... Ainsi viennent d'être retrouvés morts les avant-derniers témoins de ce qui fut un jour un paradis à la fois merveilleux et effrayant qu'on appelle la jungle." Voilà ce que raconte un capucin, compagnon de mission de Mgr Labaca et de Soeur Inés. S'ils sont les avant-derniers témoins, qui sont, alors, les derniers? Seraient-ce les Tagaeris, ceux qui ont sacrifié là leurs seuls défenseurs? Toute l'Amazonie, y compris aujourd'hui celle d'Equateur, est

l'objet d'une déprédation systématique. Elle portait déjà la trace des blessures provoquée par la recherche du latex et des bois précieux. Il est désormais - paraît-il - nécessaire de "l'incorporer à l'aire productive", comme disent les gouvernements tentés par l'or facile des transnationales. Lesquelles ont décrété que soit écrit un nouveau récit de la Création, selon la paraphrase du missionnaire capucin: "Qu'on trace des sentiers et qu'on ouvre des routes! Qu'on sépare les bois précieux des bois sans intérêt! Qu'on fasse jaillir de la jungle pétrole et minéraux divers! Abattons les arbres, alimentons les brûlis, puis plantons un jardin de palmiers africains..." L'Equateur vit sur le pétrole de sa forêt. Or celle-ci est habitée depuis des temps immémoriaux par des hommes et des femmes qui la respectent comme un paradis sorti des mains du Dieu des chrétiens, ou du leur - tous deux créateurs aimants de l'homme. Mais les petits dieux blancs ne tolèrent pas que l'indien se nourrisse du fruit de l'arbre interdit: la simplicité. Car eux, bien sûr, ils produisent avec acharnement, donc ils civilisent...

Les Huaoranis ou Aucas, venus Dieu sait quand des profondeurs du Brésil par le fleuve Amazone, sont constitués de quatre peuples. Celui des Tagaeris est restreint mais indomptable. Alejandro et Inés ont été intégrés à la famille des Huaoranis: ils connaissent leur langue, leurs rites, leurs danses. Ces missionnaires sont leurs défenseurs acharnés. Pourquoi, alors, cette presse de leur part à entrer en contact avec les Tagaeris? Entre la Compagnie nationale des pétroles d'Equateur et la Conférence épiscopale, un accord existe: le gouvernement s'engage à respecter les Indiens et à leurs attribuer des terres, en échange de quoi il accorde une aide financière à la mission franciscaine au profit des communautés indiennes. Alejandro sait que rien ni personne ne peut faire obstacle à une compagnie pétrolière qui entend aller vite en affaires. "Pour moi, déclare l'évêque l'accord est une question de conscience. Il faut sauver la vie des Tagaeris. C'est pourquoi je m'offre à entrer en contact avec eux. Avec les risques que cela comporte." Le 19 juillet, une réunion difficile, selon toutes les apparences, a lieu à la mission entre des représentants de la compagnie, un anthropologue concurrent et l'évêque. Alejandro sort de la rencontre résolu à ne pas perdre de temps. Il craint l'extermination des Tagaeris. Il invite sa collaboratrice la Soeur Inés à aller avec lui deux jours plus tard. L'hélicoptère de la compagnie pétrolière les descend tous deux à quelques centaines de mètres des cases indiennes. Ils s'approchent. La soeur se déchausse, l'évêque se déhabille pour la rencontre. Peut-être s'adresse-t-il aux Tagaeris dans leur langue... Ainsi meurt l'évêque dont le blason comporte un Indien ramant sur les flots avec la devise "Tout pour tous. Le Christ en tous". Ainsi meurt la religieuse, servante aux pieds nus qui écrit la veille au soir: "Si je meurs,

je meurs heureuse. Qu'on me laisse en forêt, comme je l'ai demandé au Seigneur." Ils ont sauvés les Tagaeris qui disposent aujourd'hui des quarante mille hectares attribués par le gouvernement. Tout l'Equateur a vibré au drame des deux missionnaires. De leurs corps cloués sur la terre jaillissent les fleurs (+ 1987).

24 juillet

**EZEQUIEL RAMÍN**  
dit "LÉLÉ"  
(BRÉSIL)

Prêtre combonien italien de trente-deux ans. Missionnaire au Brésil depuis un an. Membre du Conseil indigéniste missionnaire (CIMI). Intégré à l'équipe pastorale de la paroisse de Cacoal, dans le diocèse de Ji-Paraná. Il est assassiné, le corps criblé de plus de vingt balles, dans le domaine Catuva situé à la frontière de l'Etat de Rondonia et de celui du Mato Grosso. Le Père "Lélé", comme on l'appelle familièrement, a fait pour de bon le choix des pauvres: les Indiens et les paysans sans terre. Et il est logique avec son choix, sans détours ni calculs. Sa démarche est faite d'un dévouement particulier et d'un grand respect envers les Indiens. Il gagne leur confiance et eux lui exposent leurs graves problèmes, impératifs. Ils accusent la Fondation nationale de l'Indien, un organisme d'Etat, de corruption et d'indifférence envers eux. Avec les petits paysans, il a la même attitude. Et eux l'informent qu'un propriétaire terrien, installé depuis peu à une centaine de kilomètres de Cacoal mais dont le titre de propriété est douteux, profère maintenant des menaces contre plus de trois cents paysans qui travaillent une partie des terres en litige. Ezéquiél sait parfaitement qu'il y a dans d'autres Etats d'horribles massacres de paysans par des tueurs à gages. Il décide de se rendre sur le champ au domaine Catuva pour alerter les gens du danger qu'ils courent, et leur conseiller de quitter la place. Le lendemain matin, aux aurores, il part en voiture accompagné d'Adilio de Souza, président du Syndicat des travailleurs ruraux. Ils vont en mission de paix. Ils entrent dans le domaine Catuva et se réunissent avec les paysans. Ceux-ci également ont peur. Ezéquiél leur conseille de partir le plus vite possible. La réunion est brève. Les paysans le remercient et restent là pour décider de l'attitude à prendre. Le Père "Lélé" et Adilio repartent. Mais les assassins les guettent avant qu'ils sortent du domaine. Ils les interceptent et commencent à tirer quasiment à bout portant. La cible, c'est Ezéquiél. Tous deux sortent de la voiture. Adilio, blessé, parvient à entrer dans la forêt et s'enfuit. Ezéquiél, lui, tombe à terre. Le corps ensanglanté,

le visage meurtri. Adilio parvient à Cacoal vers minuit. Presque en même temps, mais par un autre chemin, les paysans du domaine Catuva, qui ont entendu les coups de feu, viennent frapper à la porte du presbytère de la paroisse. Les prêtres vont recueillir le corps d'Ezéquiél, qui meurt pour que les paysans soient sauvés. "Avec le père "Lélé", nous avons un nouveau protecteur de la cause de la justice sociale. Aucun sacrifice n'est inutile s'il est fait pour une grande cause", dit le cardinal Arns (+ 1985).

25 juillet

**LUÍS CALDERÓN**  
dit "LUCHO"  
et **LUÍS SOLARTE**  
(COLOMBIE)

Militants chrétiens et défenseurs des gens qui avaient perdu leurs logements lors du tremblement de terre de Popayán, dans le département du Cauca. Abattus à coups de revolver. "Lucho" est un garçon dynamique infatigable. Tout dévoué aux justes causes de son peuple. Militant du mouvement étudiant et du comité de prisonniers politiques. Quand les gens sont enterrés sous les ruines de leur ville historique, le 31 mars, "Lucho" et Luís Solarte s'activent en faveur des sans-toit. Lesquels ne retrouveront jamais leur logement car ils n'ont pas la chance d'être "monuments historiques" et ils ne voient pas la couleur de l'argent récolté pour la reconstruction de Popayán. "Lucho" est le président du Comité pour le droit à la vie et à la reconstruction, fondé par les habitants des quartiers populaires et qui a son siège sous une tente dans le jardin public Benito Juárez. Ce soir-là, deux hommes qui passent en moto tirent plusieurs coups de feu. Les deux Luís sont atteints à la tête et s'affaissent sur le sol, le visage tourné vers les étoiles comme pour implorer le ciel en faveur de la vie des gens. Ce même soir, le peuple descend dans la rue pour porter les corps. Des milliers d'ouvriers, d'Indiens, d'étudiants sont là brandissant des drapeaux de Colombie, pleurant, chantant, lançant des slogans tout en s'avancant au milieu des ruines. Ils promettent que le premier quartier populaire à être reconstruit s'appellera "Lucho Calderón". Les manifestants n'hésitent pas à conspuer la Phalange, une organisation d'extrême droite. La mort de "Lucho" contribue à éveiller les gens et les groupes chrétiens du Cauca. Son nom est déjà inscrit dans les chansons populaires: "Tu revivras dans les décorations murales/ tu vibreras dans les mille voix de ton peuple/ le vent dira, "Lucho", ton nom, à tous les vents" (+ 1983).

28 juillet

## **ALBERTO DEVOTO (ARGENTINE)**

Premier évêque de Goya, dans la province de Corrientes. Père des pauvres. Apôtre du concile Vatican II. Prophète de l'Eglise latino-américaine persécuté par la dictature militaire. Mort dans un accident d'automobile à l'âge de soixante-sept ans. Né et ordonné prêtre à Buenos-Aires, il devient évêque de Goya en 1961. Il participe l'année suivante au concile à Rome. C'est sa première conversion à l'esprit de Vatican II. Le sens de l'Eglise, de la collégialité épiscopale, du dialogue avec le monde sont les thèmes qui le passionnent et qu'il traduit en attitudes concrètes dans la vie de son diocèse. La force spirituelle de cet homme de petite taille, timide, se transmet à l'ensemble des forces vives de son Eglise particulière. Il parcourt toutes les routes de son peuple à la manière des pauvres: en autocar, à cheval, en canot, à pied, en auto-stop. C'est ainsi qu'il entre peu à peu dans la rude réalité sociale. La grande inondation de 1966 à Goya et ses environs le voit chaussé de bottes pour aller visiter et consoler son peuple démuné de tout et réfugié dans des wagons de chemin de fer ou des édifices publics. L'heure vient ainsi de sa seconde conversion et de son voeu de pauvreté: pas de maison à lui, pas de voiture, pas de compte bancaire personnel, dépouillé de tout ce qui est richesse; pas de grands titres, mais simplement celui de "padre"... Ses lettres pastorales sont courtes, simples, axées sur une idée essentielle accessible à tous. Le Mouvement des prêtres pour le tiers-monde né dans la mouvance du concile Vatican II reçoit le soutien d'Alberto Devoto, qui participe à quelques rencontres. Il propose à certains de ses prêtres de prendre un travail manuel pour mieux s'identifier au peuple. Il quitte la résidence épiscopale pour aller habiter un quartier pauvre où il vit dans une petite maison, prépare lui-même ses repas et se rend chaque matin à l'évêché. Son soutien au syndicat paysan des Ligues agraires lui vaut l'opposition des puissants. Il devient "l'évêque rouge", "le communiste". Mais il poursuit fermement sa route évangélique, soutenu par son clergé. Outre le monde paysan, il suit les problèmes d'éducation et de formation des maîtres de la région de Goya. Il veille à la formation des futurs prêtres issus des milieux populaires. Avec une patience infinie, sans grands moyens, il parvient à leur donner une formation pastorale et théologique du niveau des grands séminaires. Soucieux de la collégialité épiscopale et de pastorale d'ensemble, il suscite sessions et rencontres dans le Nord-Est argentin. Depuis le coup d'Etat militaire de 1976, l'évêque de Goya est dans la ligne de mire du régime. Il est frappé là où il est le plus sensible: au niveau des paysans et des enseignants chrétiens jetés en

prison ou "disparus"; au niveau des prêtres arrêtés ou exilés. La répression qui s'exerce dans toute cette région d'Argentine ne le laisse pas non plus indifférent. Alors que Mgr Enrique Angelelli et Mgr Carlos Ponce de Leon ont été assassinés et que lui-même est menacé de mort, il fait savoir que toutes ses affaires sont en ordre. Et il commence son oeuvre de miséricorde la plus lourde: il visite tous les prisonniers politiques du diocèse, chrétiens ou non, dispersés en plusieurs prisons éloignées l'une de l'autre. Humilié à l'extrême par des fouilles approfondies ou de longues attentes, il ne renonce jamais, ce dont les prisonniers le remercient comme d'une brise d'espoir. La mort le surprend en chemin. Dans le choc frontal entre la voiture dans laquelle il se trouve et un autocar venant en sens inverse, il est tué sur le coup ainsi que ses deux compagnons de voyage. La place de la cathédrale de Goya est noire de monde pour l'Eucharistie célébrée sur le parvis par douze évêques et une cinquantaine de prêtres. C'est une mer de foulards ondulants à bout de bras qui salue le départ de son pasteur. Les pauvres, son peuple, défilent devant sa tombe pour lui murmurer leurs peines. Avec eux, il continue de parcourir les routes et chemins pour les encourager (+ 1984).

30 juillet

## **LE MASSACRE DE SANTA ROSA (PÉROU)**

A Santa Rosa, dans le département d'Ayacucho, une communauté pentecôtiste est en prière dans son temple. Il y a là près de deux cents personnes. Soudain un commando d'une quinzaine de guérilleros de "Sentier lumineux" fait irruption. Ils bloquent les issues puis tirent sur l'assistance, vieux et enfants compris. Vingt personnes sont tuées et quarante-cinq autres blessées. Dina Cruz Pariona, une jeune femme de vingt ans, narre dans les sanglots la mort de sa petite de huit mois: "Elle a reçu sept balles. Elle est morte dans mes bras." Un autre survivant raconte que les assaillants criaient en tirant: "Mort aux espions yanquis!" Après la tuerie, les guérilleros dynamitent le temple. Le même local avait déjà été attaqué quelques jours auparavant par les mêmes. Ainsi qu'il arrive souvent dans les petits villages du département d'Ayacucho, les noms des victimes ne sont même pas connus. Ce sont les témoins anonymes du peuple de Dieu. Doublement victimes de la violence de la guérilla et de l'antique violence institutionnelle. Autant de sang et de larmes qui devront bien un jour faire fleurir une terre de paix et de justice (+ 1984).

# août

L'Église a le devoir  
D'ANNONCER LA LIBÉRATION  
de millions d'êtres humains  
- beaucoup d'eux étant ses propres enfants -  
le devoir  
d'AIDER CETTE LIBÉRATION à naître  
de témoigner pour elle  
de faire qu'elle soit totale  
CELA N'EST PAS ÉTRANGER A L'ÉVANGÉLISATION

Paul VI, *Evangelii nuntiandi*, 1975, n°30

9 août

**MICHEL TOMASZEK,  
ZBIGNIEW STRZALKOWSKI  
et LEURS COMPAGNONS  
(PÉROU)**

Michel, trente-deux ans, et Zbigniew, trente-quatre ans, sont des prêtres franciscains. Venus de Pologne en 1989, ils sont affectés au diocèse de Chimbote, à Pariacoto, dans le département d' Ancash. Assassins tous deux par la guérilla de "Sentier lumineux".

A leur arrivée, ils s'intègrent à la communauté paysanne et apprennent la langue du pays. L'évangélisation est leur mission mais ils ne négligent aucunement la promotion humaine. Ils vont par monts et vallées pour accompagner le peuple et l'aider à s'organiser en ces temps difficiles. Cet après-midi là, ils sont en réunion avec des animateurs et des catéchistes. Une quinzaine d'hommes masqués se présentent à la porte. Informés de l'identité des visiteurs, les prêtres en discutent avec les personnes en réunion. Michel déclare que ceux qui recherchent la vérité et oeuvrent pour la justice n'ont pas à avoir peur de ces gens-là. Les présents décident de les laisser entrer. Dans leur conversation glaciale et tendue, les guérilleros s'opposent à ce que les prêtres parlent de religion et de paix. Ils expliquent qu'ils sont contre la façon dont les communautés paysannes s'organisent pour leurs cultures. Ils déclarent que la distribution de produits alimentaires "sert à endormir le peuple". Pendant ce temps-là, dans la localité, un autre groupe de la guérilla coupe les lignes téléphoniques et s'empare du maire qui est emmené ligoté dans les locaux de la paroisse. Les guérilleros font sauter la porte du dépôt de la communauté et dynamitent le camion. Les deux prêtres et le maire sont emmenés dans la camionnette de la paroisse. Une religieuse se joint volontairement à eux mais, en route, elle est jetée par dessus bord par les guérilleros. Quelques instants plus tard, des coups de feu éclatent. Michel Tomaszek, Zbigniew Stralkowski et Justino Maza León, le maire de Pariacoto, sont, sans autre forme de procès, abattus chacun d'une balle dans la tête. Un maire d'une autre localité, Domingo Padilla Chacpi, qui passait là par hasard est lui aussi abattu. "Ainsi meurent ceux qui parlent de la paix!" déclare un tract laissé près des corps par les assassins. L'affection de la population pour les prêtres et les autorités municipales se manifeste durant la veillée funèbre puis à l'Eucharistie concélébrée par deux évêques et des dizaines de prêtres et de religieux. Les deux prêtres reposent désormais dans leur église d'adoption (+ 1991).

12 août

**MARGARIDA ALVES  
(BRÉSIL)**

Paysanne sans terre de quarante ans. Militante chrétienne. Présidente du Syndicat des travailleurs ruraux d'Alagoa Grande, dans l'Etat de Paraíba, une région de canne à sucre. Assassinée d'un coup de feu qui lui fait éclater la tête, alors qu'elle se trouve sur le pas de sa porte en train de regarder son enfant qui joue dans la rue. Qui est Margarida Alves pour mourir de façon si violente? Une paysanne qui, depuis toute petite, est touchée de compassion envers ses frères les pauvres, comme Jésus dans l'Evangile qu'elle entend chaque dimanche à la messe. Elle se souvient toujours des luttes des Ligues paysannes jusqu'à ce qu'elles soient supprimées par la dictature militaire, alors que leurs responsables sont pourchassés sous prétexte qu'ils sont des "communistes". Les paysans, poussés par la faim, sans défense, fuient vers les grandes villes tandis que s'élargissent sans fin les domaines agricoles. "Je voulais travailler, j'étais pleine de courage pour qu'on s'organise comme de vrais compagnons. Hommes et femmes, nous sommes égaux. C'est comme ça que j'ai commencé à me battre et je crois que je n'ai déçu personne", déclare Margarida à un journaliste qui l'interviewe. Elle est encore bien jeune quand elle est élue trésorière de la section syndicale, poste qu'elle tiendra de 1967 à 1973. A partir de 1972, en plus de la trésorerie, elle prend le secrétariat en remplacement de la titulaire démissionnaire. En 1973 elle est élue présidente. Elle sera réélue à trois reprises. Elle participe à des rencontres syndicales nationales, au niveau des fédérations et confédérations. En 1983, Margarida est particulièrement engagée dans des négociations portant sur une augmentation de salaire pour les coupeurs de canne et sur les conditions de travail: les huit heures par jour et les congés. Par ailleurs elle suit le déroulement de plusieurs procès devant la justice du travail pour la défense des droits des travailleurs. Margarida oeuvre la loi à la main, mais elle provoque la colère des puissants qui ont déjà fait déposer une bombe chez elle. Avertie que sa vie est en danger, Margarida répond: "Je n'abandonne pas le combat!" Sa recherche inlassable de la justice pour les paysans est la seule cause de sa mort dramatique prématurée, lucidement acceptée. Par la suite, le 12 août devient dans les milieux syndicaux la "Journée de la lutte pour les droits des travailleurs" en mémoire de Margarida Alves, martyre de la cause paysanne (+ 1983).

14 août

**ALCEU AMOROSO LIMA**  
(BRÉSIL)

Philosophe. Ecrivain. Journaliste. Critique littéraire. Surtout, militant chrétien de la vie. Il meurt peu avant de fêter ses quatre-vingt-dix ans. Père de sept enfants, converti au catholicisme à 35 ans, "Maître Tristão", comme il est affectueusement appelé, marque profondément la vie intellectuelle, religieuse et politique du Brésil un demi-siècle durant. Comme il est alors fréquent chez les intellectuels chrétiens de son époque, sa pensée est nourrie du grand courant d'humanisme chrétien de l'Europe et des Etats-Unis. "C'est ce qui m'a fait vaincre mon agnosticisme et mon indifférence religieuse, écrit-il à sa fille, mais sans m'arracher le fond d'ouverture d'esprit, de pluralisme et de compréhension qui m'était naturel depuis mon adolescence et ma jeunesse: ouvert à tous les vents de l'esprit. Et je suis venu à l'Eglise, non point comme à un port abrité ou à une forteresse, mais bien au contraire comme à une avancée vers le large, pour une grande aventure: la découverte du surnaturel, de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de tout ce qui est enrichissement, ouverture. Jamais comme quelque chose de fermé, d'immobile." On écrit de lui après sa mort: "Alceu Amoroso Lima a su faire s'épanouir la fleur de la liberté et inaugurer ainsi un monde nouveau dans la pensée catholique brésilienne." Il ne fait aucun doute que, si l'Eglise catholique au Brésil occupe une place prééminente, en dépit des conflits qui la traversent aujourd'hui, cela est dû pour une part considérable à la vie et à l'oeuvre d'Alceu Amoroso Lima. Professeur universitaire au Brésil, en France et aux Etats-Unis, il est l'auteur de plus d'une centaine de livres. Et il lui reste encore du temps pour écrire tous les jours, quarante années durant, une lettre à sa fille moniale bénédictine. Journaliste courageux, il ne craint pas d'écrire sous la dictature militaire que "le Brésil est un Etat riche dans un pays pauvre". Dans une courte et malicieuse "autobiographie", il écrit, entre autres choses: "J'ai aimé. J'ai eu des enfants et des petits enfants. J'ai adoré Dieu. J'ai péché. J'ai toujours été un élève médiocre. Je n'ai jamais été "professionnel" de quoi que ce soit. Je n'ai jamais parlé à mon coiffeur. J'ai discuté avec Bernanos. J'ai eu trois heures d'entretien avec Thomas Merton. J'ai traversé les Andes à cheval. La vertu que je préfère c'est le naturel. Le vice que je déteste par-dessus tout c'est le pharisaïsme... Je mourrai quand Dieu voudra". Un journaliste français qui l'a rencontré résume ainsi sa personnalité: "Il est l'exemple type de 'l'éclectisme brésilien': l'art de métisser les choses et les êtres pour donner naissance à la beauté vraie et à la vérité humaine" (+ 1983).

15 août

**LUÍS ROSALES**  
**et ses COMPAGNONS**  
(COSTA RICA)

Ouvrier agricole des bananeraies. Syndicaliste de soixante-trois ans. Militant chrétien de Palma Sur. Tué par la police à l'occasion d'une grève dans la banane. Il est l'un des premiers ouvriers agricoles à s'approcher de la communauté des pères dominicains quand ceux-ci commencent leur tâche pastorale dans la région. M'sieu Luís a le visage buriné par le soleil, les mains tachées et les doigts déformés par l'arthrose consécutive au traitement de la banane dans des bains appropriés. Chrétien fidèle, M'sieu Luís n'est pas un bavard. Il a par contre le sens du geste et de la solidarité. Ce n'est que dans ses yeux, plissés par la fatigue de vingt années de travail dans les bananeraies, que se devinent la plainte et la protestation. "Padrecito, dit-il un jour au prêtre du secteur, la seule chose qui compte dans la banane c'est la production. Que faire?" Le Père Guillermo Chávez racontera après sa mort: "Dans sa soif de savoir, il a compris que comme chrétien il devait être militant. Il n'a jamais renoncé à son groupe chrétien ni à l'action syndicale. Il a aimé l'exemple de Mgr Romero et il n'a pas hésité un instant à signer la pétition de proposition au Prix Nobel de la paix." Un jour où le prêtre demande à la communauté ce que représente "l'Eglise de la bananeraie", M'sieu Luís demande la parole et explique en présentant sa main: "C'est comme cette main. Vous voyez, Padrecito, les doigts c'est les groupes chrétiens, la main c'est le Christ auquel on est rattaché, et tout le bras c'est l'Eglise de la bananeraie." Non violent, comme le rappellent les prêtres du secteur, M'sieu Luís n'en a pas moins un brin de nostalgie quand, lors d'une grève, il voit des jeunes travailleurs ramasser des pierres et affronter la police: "Je suis trop vieux pour courir comme eux. Que Dieu les accompagne!" Lors des quarante-six jours de grève dans les bananeraies de la "United Brands" à Golfito, Coto et Palamar Sur, trois ouvriers agricoles sont arrêtés, deux disparaissent à jamais et deux sont tués: Franklín Guzmán puis Luis Rosales. Pour sa part, l'évêque du diocèse dont relève le secteur déclare que "les grèves et les violences sont les chemins tortueux qu'utilisent les ennemis de la démocratie pour parvenir au pouvoir, en profitant de la légèreté des gens". Quant aux pères dominicains qui travaillent là depuis douze ans, ils considèrent la grève comme "le moyen dramatique de la défense légitime des droits de travailleurs qui se trouvent en position désavantageuse dans la société. Si l'Eglise reste en marge, ce sera au détriment de la construction du Royaume" (+ 1984).

18 août

**ALBERTO HURTADO**  
(CHILI)

Prêtre jésuite. Artisan du changement dans l'Eglise latino-américaine. Précurseur d'une théologie qui prend en compte la réalité sociale. Apôtre de la jeunesse la plus démunie. Il meurt en pleine tâche, à l'âge de cinquante et un ans. Sa cause de béatification est introduite à Rome. Membre d'une famille connue mais ruinée, il bénéficie d'une bourse pour entrer au Collège Saint-Ignace où il obtient son baccalauréat. A l'Université catholique il fait du droit en compagnie de son grand ami Manuel Larraín qui deviendra évêque. Il travaille par ailleurs pour aider sa mère qui est veuve, et il s'attache au monde ouvrier. Avocat à vingt-trois ans, il change de route et entre au noviciat de la Compagnie de Jésus. Envoyé en Europe pour ses études ecclésiastiques, il fait sa philosophie à Barcelone et sa théologie à Louvain, tout en obtenant parallèlement un doctorat en psychologie et pédagogie. De retour au Chili il est chargé de cours au Collège Saint-Ignace et à l'Université catholique. Son approche de l'éducation fait du bruit dans les milieux qu'il fréquente: "C'est une erreur de ne mettre l'accent que sur les seules vertus surnaturelles, au mépris des qualités humaines." En 1939, l'épiscopat national stigmatise dans une lettre pastorale la décadence religieuse du pays. Le Père Hurtado, lui, met le doigt sur les causes dans un livre retentissant: "Le Chili, un pays catholique?" Il y analyse la situation sociale des Chiliens en matière de mortalité infantile, de politique salariale, de logement, etc. Il souligne les limites de la seule sacramentalisation et, tout en reconnaissant le manque de prêtres, déclare que "les mauvais chrétiens, ceux qui n'ont pas le sens de la justice, sont de grands fauteurs de troubles". Mgr Manuel Larraín, alors évêque de Talca, prend la défense de son ami en disant du livre incriminé qu'il est théologiquement sûr; et en ajoutant que les Pères de l'Eglise ont des expressions encore plus dures. Un fait fortuit marque l'action future d'Alberto Hurtado: la rencontre, une nuit d'hiver, d'un homme tremblant de froid et de fièvre qui lui demande de l'argent... Le lendemain, alors qu'il prêche une retraite, il commente le récit évangélique de la multiplication des pains. Soudain, il pâlit et change de visage. Il raconte aux auditeurs la scène de la veille et déclare: "Cet homme, c'est le Christ!" Ainsi va naître le premier des "Foyers du Christ" qui se multiplient à travers le Chili pour accueillir les gosses de la rue, les vieillards et les mères célibataires. En 1947, il retourne en Europe pour une semaine internationale d'études organisée par la Compagnie de Jésus. L'intervention du jésuite sud-américain est remarquée pour la lucidité et la profondeur de son analyse de la réalité du Chili et de l'Amérique latine. Il

partage l'Eucharistie avec l'Abbé Pierre, et la table avec des prêtres-ouvriers. Il découvre la spiritualité du Père de Foucauld, ce qui va se traduire par la venue de Petits Frères de Jésus au Chili. A Rome il parle longuement avec le préposé général des jésuites. Il remet au pape Pie XII un mémoire sur la situation ecclésiastique, sociale et politique de l'Amérique latine et du Chili. Rentré au Chili, sa principale préoccupation est celle du monde ouvrier, qui se traduit par la création de l'Association syndicale chilienne (ASICH) comme outil de sensibilisation sur un ordre social juste. Il écrit un nouveau livre, "L'humanisme social", procède à une présentation en deux volumes de la doctrine sociale de l'Eglise et lance enfin la revue "Message" qui existe toujours. Il tombe malade en début 1952. Sa dernière sortie est pour Talca où il fait l'homélie à la messe pour les vingt-cinq ans d'ordination de Mgr Larraín. Le cancer met un terme à son travail de discernement grâce auquel l'Eglise du Chili perçoit mieux que le Royaume commence dès ici-bas et qu'il repose sur la justice (+ 1952).

22 août

**JÜRIG WEIS**  
**et SES COMPAGNONS**  
(EL SALVADOR)

Médecin et théologien suisse, âgé de quarante deux ans. Assassiné en compagnie de Carlos Méndez et de Carlos Linares par un escadron de la mort à Las Flores, dans le département de Cabañas. Au titre du Secrétariat d'Amérique centrale de Zurich dont il fait partie, Jürg fait plusieurs voyages en El Salvador pour s'informer sur la situation des droits de l'homme et manifester sa solidarité envers le peuple souffrant. Il est fondamentalement mû par ses sentiments chrétiens. En 1986 il est interpellé puis relâché. En juillet 1988 il est de nouveau dans le pays. Le 19 août il obtient difficilement la prolongation de son visa. Jürg connaît les risques qu'il court et les autorités surveillent ses déplacements. Quelques jours plus tard, à Las Flores, il est retrouvé assassiné avec ses accompagnateurs salvadoriens. Les cadavres portent des marques de torture. Jürg a été achevé d'un coup de poignard en plein coeur, après avoir reçu des coups violents sur la poitrine et à la tête. Ainsi tuent les escadrons de la mort et les unités spéciales de l'armée. Cette mort n'est pas due à un affrontement entre la guérilla et la police nationale, comme cherche à le faire croire un commu-

niqué des forces armées. Une autopsie des cadavres est pratiquée par l'Institut de médecine légale d'une université suisse et une commission de huit personnalités européennes se rend en El Salvador pour enquêter sur les circonstances de la mort du médecin et pour s'entretenir avec les autorités compétentes. Celles-là même qui sont d'accord avec le communiqué des forces armées. Le rapport de la commission d'enquête d'une cinquantaine de pages est rendu public en Europe à Munich et à Berne, où il a un fort impact dans les milieux politiques de Suisse et d'Allemagne. Des parlementaires allemands au Parlement européen vont jusqu'à demander la cessation de l'aide économique de la Communauté économique européenne à El Salvador, et les parlementaires suisses, le rappel de leur ambassadeur. Mesures qui ne seront pas prises. Quant au peuple salvadorien qui porte le poids de soixante mille morts comme celle de Jürg, il vérifie une fois encore que les forces armées le trompent, quand elles ne tuent pas. Jürg Weis, martyr de la solidarité, donne sa vie pour que le monde voie comment on meurt au quotidien en El Salvador (+ 1988).

25 août

**ALESSANDRO DORDI**  
dit "SANDRO"  
(PÉROU)

Prêtre italien âgé de soixante ans. Arrivé au Pérou en 1980. Chargé de la paroisse du Seigneur Crucifié à Santa, diocèse de Chimbote, dans le département d'Ancash. Assassiné par la guérilla de "Sentier lumineux".

Son immense activité d'évangélisation et de promotion humaine le conduit jusque dans les hameaux les plus éloignés de sa paroisse. Il forme des catéchistes et des responsables ruraux. Il sait que la foi se vit en communauté et encourage ses paroissiens à cheminer ensemble. Il pousse à la création de plusieurs centres communaux, tel un centre de promotion de la femme qui est devenu un centre de formation à l'emploi avec cours de coupe et couture, d'infirmière et de secrétariat. Il travaille également avec les jeunes qu'il éveille au sens communautaire, et même à la vocation religieuse. En 1983 il travaille activement au redressement de cette région agricole dévastée par l'éruption du volcan El Niño. Tout cela il le réalise avec modestie, en silence et avec dévouement. Des menaces de mort ne le retiennent pas: "Yankee, le Pérou sera ta tombe!", "Curé, on accrochera ta tête sur la place d'armes". L'après-midi du 25 août, "Sandro" va célébrer la messe à Vinzos et à Rinconada. Il voyage dans sa camionnette jaune, accompagné de deux hommes et d'une femme.

Sur la route de Rinconada, la camionnette est obligée de s'arrêter devant un barrage de pierres. L'un des accompagnateurs descend sur la route pour les enlever. Surgissent alors des broussailles deux hommes masqués et armés. Les accompagnateurs supplient les guérilleros de ne pas s'en prendre au Père Sandro. Mais les attaquants les jettent sur le plancher de la camionnette tandis qu'ils font sortir le prêtre. Ils l'abattent de trois balles. Le corps est abandonné sur le chemin, tandis que les trois laïcs sont emmenés par les guérilleros qui les jettent dehors quelques kilomètres plus loin. Comme pour les deux prêtres polonais, c'est l'évêque, alerté, qui est le premier à venir consoler le peuple qui pleure le père et l'ami mort (+ 1991).

27 août

**HÉCTOR ABAD GÓMEZ**  
(COLOMBIE)

Chrétien âgé de soixante-quatre ans. Médecin. Professeur d'université. Chercheur. Fondateur et président du Comité permanent pour la défense des droits de l'homme de Medellín, département d'Antioquia. Abattu en pleine rue. Il se définit lui-même comme "chrétien en religion, marxiste en économie et libéral en politique". Trois facettes d'une personnalité aux multiples visages, au service de toutes les causes justes. Héctor est partisan de la médecine préventive car la santé publique - un droit inaliénable - est son obsession. Il crée le Département de médecine préventive et de santé publique dans le cadre de la faculté de médecine de l'Université d'Antioquia. En 1979, sa passion et son sens de l'organisation l'amènent à mettre sur pied le Comité permanent pour la défense des droits de l'homme. Il y consacre le meilleur de lui-même. Il rappelle avec obstination le droit à la vie: "Il n'y a ni jour ni nuit sans qu'ici le droit universel soit violé en permanence. Jusqu'à quand, dans une routine macabre, le sang continuera-t-il d'être versé?" Sa voix résonne dans la rue, à la faculté, dans la presse, aux rencontres internationales. Il réclame aussi pour son peuple le logement, la santé et l'éducation. Candidat du Parti libéral aux élections municipales de Medellín, il avait préparé un tract qui ne sera jamais imprimé: "Mon programme, c'est celui des gens dans les quartiers. Je suis à leur service. Pas à leur tête." Le même jour que lui sont assassinés Leonardo Betancur Taborda, vice-président du Comité permanent pour la défense des droits de l'homme, et Luís Felipe Vélez, président du syndicat des professeurs (+ 1987).

31 août

## LEONIDAS PROAÑO (ÉQUATEUR)

Celui qui mérite le titre d'"évêque des Indiens" est âgé de soixante-dix-huit ans quand Dieu le rappelle à lui. Métis d'Indien, né dans une famille très modeste, il reçoit de ses parents l'amour du travail, le respect du pauvre, l'honnêteté sans faille, le courage et le goût de la liberté. Il n'a qu'une passion depuis son adolescence: être au service des Indiens des Andes, "les plus pauvres parmi les pauvres" comme l'écrivent les évêques d'Amérique latine dans une de leurs réunions continentales. Devenu prêtre, il découvre la méthode du "voir-juger-agir" de l'Action catholique. L'éducateur-né qu'il est commence à former des équipes ouvertes sur la réalité et sur l'Évangile. A l'âge de quarante-quatre ans il est nommé évêque de Riobamba. Le jour de son arrivée dans le diocèse - une photo en fait foi - un Indien pauvre fend les rangs des officiels, s'approche de la voiture où se trouve l'évêque et s'écrie prophétiquement: "Te voilà enfin, Taïta amigo", l'expression à la fois respectueuse et affectueuse de "Petit Père ami". Il se consacre d'abord à de longues visites pastorales dans un diocèse allant de 2.800 à 4.000 mètres d'altitude. Son âme de pasteur est impressionnée par la réalité qu'il découvre, c'est-à-dire la situation de l'Indien de la province du Chimborazo. De sa réflexion sur les réalités vécues par son peuple sortent bientôt de grandes réalisations: un conseil presbytéral bien avant qu'en parle le concile Vatican II, un Centre d'études et d'action sociale, des Ecoles radiophoniques populaires émettant en quéchua et en espagnol, sans parler d'une réforme agraire mise en oeuvre avec les terres du diocèse données aux Indiens. Tout cela lui vaut progressivement l'inimitié des milieux possédants que les ans ne feront qu'exacerber jusqu'au paroxysme. Au concile Vatican II, il fait partie du petit groupe d'évêques de diverses nations oeuvrant dans le sens d'une "Eglise des pauvres". Président de la commission pastorale des évêques d'Amérique latine, à l'heure de leur assemblée générale à Medellín en 1968, il exerce une influence décisive dans la priorité pastorale retenue: les milieux pauvres sont les premiers destinataires de l'annonce de l'Évangile. Dans son diocèse, Leonidas Proaño travaille "à l'indienne", c'est-à-dire silencieusement et avec ténacité. Il réussit l'impossible: mettre debout les Indiens opprimés en leur redonnant conscience de leur dignité humaine. Les milieux catholiques ultra-conservateurs le dénoncent à Rome comme "communiste". Il fait l'objet, en 1973, d'une enquête canonique. Chose étrange que relève le "visiteur apostolique": les plai-

gnants reçus en audience refusent toujours de signer leurs dépositions faute de preuves, tandis que les Indiens et les petites gens illettrés sont tous prêts à apposer leurs empreintes digitales, et des dix doigts plutôt qu'un! L'évêque de Riobamba est disculpé, mais il n'y aura jamais de conclusion officielle. En 1976, dix-sept évêques amis venus de plusieurs pays d'Amérique latine et même des États-Unis sont rassemblés chez Leonidas Proaño. Avec les prêtres, les religieuses et les laïcs présents, ce sont cinquante-cinq personnes interpellées et emmenées sur ordre du ministère de l'intérieur pour "réunion subversive" Trop, c'est trop. L'épisode tourne à la confusion des autorités politiques. Mais le plus beau, l'essentiel, c'est le long cheminement des communautés de base, l'action des équipes de laïcs missionnaires dans les hameaux les plus reculés, la formation des séminaristes en contact permanent avec le peuple. Un travail de trente années toujours fondé sur la Parole de Dieu. Au Foyer de la Sainte-Croix de Riobamba, les paysans indiens arrivent pieds nus, la Bible à la main Ils ont appris à lire pour cela. Pourtant rien n'a été épargné à "l'évêque des Indiens" de la hargne, de la haine, de l'acharnement de ses adversaires. Au plus intime de lui-même, Leonidas Proaño souffre de la blessure de l'Évangile. Celui qui, enfant, rêvait d'être peintre et poète, nous laisse la lumière de son âme de pauvre, de sa faim et soif de justice, de sa douceur, de sa miséricorde. "Taïta obispo" - le Petit Père évêque" - est l'exemple vivant des Béatitudes (+ 1988).

Parce que désormais les Indiens d'Équateur voient, parce que désormais ils disent ce qu'ils pensent, parce que désormais ils avancent sur la route et savent où ils vont, ils considèrent que la commémoration des cinq cents ans de la "découverte" de l'Amérique ne peut faire l'objet de festivités pompeuses et triomphalistes.

Mgr Proaño, 26 octobre 1987

Les Indiens d'Amérique latine proclament aujourd'hui que la terre est leur mère, car c'est d'elle qu'ils sont nés, c'est elle qui les nourrit, c'est sur son sein qu'ils reposent quand ils sont fatigués du travail, c'est dans son sein qu'ils retourneront quand ils mourront.

Une telle conception de la terre plonge ses racines dans le récit biblique de la création du monde et de l'homme. Il est facile d'y découvrir les semences du Verbe. La Genèse raconte que "Dieu modela l'homme avec la glaise du sol" (2,7); que Dieu dit: "Que la terre verdisse de verdure, des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre des fruits contenant leur semence" (1,11-12) et "que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce" (1,24); que Dieu donna à l'homme pour nourriture "toutes les herbes portant semence et tous les arbres qui ont des fruits portant semence" (1,28); et que Dieu amena à l'homme "toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel pour voir comment celui-ci les appellerait" (2,19).

Ce fut un écho vivant de la beauté du cantique biblique de la création que les paroles du chef Seattle, de la nation Swamish, en réponse au président Franklin Pierce qui lui proposait d'acheter ses terres: "Vous devez savoir que la moindre particule de terre est, pour mon peuple, sacrée. Chaque feuille resplendissante, chaque plage de sable, chaque brume dans le bois profond, chaque clairière et chaque insecte avec son bourdonnement sont sacrés dans la mémoire et l'expérience de mon peuple... Nous sommes partie de la terre, elle est partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs; le cerf, le cheval et l'aigle majestueux sont nos frères... L'eau scintillante qui court par les ruisseaux et les rivières n'est pas seulement de l'eau, mais le sang de nos ancêtres... Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père."

Aujourd'hui, avec la même émotion et la même profondeur avec lesquelles parla le chef indien voici plus de cent trente ans, parlent les Indiens du Nord, du Centre et du Sud de l'Amérique sur la terre et la nature. L'Indien conçoit la nature comme mère car c'est d'elle qu'il est né et c'est elle qui le nourrit. La terre cultivable est composée d'argile, de calcaire et d'une couche d'humus. Les plantes extraient de la terre l'azote, le phosphore, le potassium, le magnésium et autres composés chimiques. Les animaux se nourrissent des plantes. L'homme se nourrit des plantes et des animaux. Finalement l'homme se nourrit de la terre, des substances qui la composent, de la même manière que l'enfant se nourrit du lait de sa mère. Avec l'existence d'un rapport vital tellement étroit, comment l'homme a-t-il pu oublier qu'il est terre?

Leonidas Proaño  
Université de la Sarre, 26 octobre 1987

# septembre

La conférence de Medellín  
avait reconnu le fait:  
"Un cri profond jaillit  
de millions d'hommes demandant  
à leurs pasteurs une libération  
qui ne leur vient de nulle part"

CE CRI A PU PARAÎTRE SOURD À L'ÉPOQUE  
AUJOURD'HUI, IL EST ÉCLATANT  
IMPÉTUEUX  
ET, DANS CERTAINS CAS, MENAÇANT

Puebla, 1979, n°88-89

4 septembre

**ANDRÉ JARLAN**  
(CHILI)

Prêtre français de quarante-trois ans. Tué d'une balle tirée par des carabiniers contre le presbytère un jour de manifestation nationale. Arrivé au Chili depuis à peine dix-huit mois, André vit en compagnie d'un autre prêtre dans le quartier populaire de La Victoria à Santiago. Il s'y donne, dans le calme et la joie du coeur, aux jeunes et aux plus nécessiteux tels que les drogués, les chômeurs et les sans-toit. Ce jour-là est particulièrement triste à La Victoria. Depuis le début de la journée les habitants se heurtent aux carabiniers qui tuent Hernán Barrales, un jeune du quartier. Les prêtres portent secours aux blessés, les consolent et les encouragent. Dans l'après-midi, André profite d'un moment un peu plus calme pour monter dans sa chambre afin d'y prier. Il est assis à sa table, la Bible ouverte sous les yeux, quand deux balles traversent la paroi de bois. L'une d'elles l'atteint à la carotide, provoquant la mort immédiate. La tête d'André s'affaisse doucement sur la page ouverte au psaume 129: "Des profondeurs, je crie vers Toi, Seigneur. Seigneur, écoute mon appel! Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière!"... Quand son compagnon découvre André mort et descend le dire au gens du quartier, la douleur laisse vite la place au courage. Les rues de La Victoria, à la nuit tombée, se transforment en rivières lumineuses faites de milliers de bougies allumées partout. Oui, André est vivant et personne ne pourra le leur ravir! Le jour de l'enterrement, des milliers de gens des quartiers populaires le portent sur leurs épaules jusqu'à la cathédrale au centre de Santiago. Quelque cinq cents évêques, prêtres et diacres sont au chœur pour une Eucharistie d'adieu et de fête: "André, notre frère, le don de toi-même fleurit déjà dans la fécondité dont Dieu entoure la vie de ceux qui la donnent par amour", déclare l'archevêque de Santiago (+ 1984).

9 septembre

**HILDEGARD FELDMAN**  
dite "HILDA"  
et **RAMÓN ROJAS**  
(COLOMBIE)

"Hilda", comme on l'appelle familièrement, est une missionnaire laïque de nationalité suisse. Agée de cinquante-quatre ans. Elle appartient à la Société missionnaire de Bethléem. Tuée d'une

balle en plein coeur à El Sande. Avec elle est également tué le catéchiste Ramón Rojas chez qui elle habitait. Hilda est infirmière et sage-femme. Après avoir travaillé en Inde pendant vingt ans, elle choisit la Colombie comme nouvelle terre de mission. Là, elle s'intègre au vicariat de Tumaco. Elle travaille à Bocas de Satinga pendant plusieurs années. Mais parce qu'elle désire se mettre au service des plus démunis, elle choisit de s'installer à El Sande, une localité qu'on ne peut atteindre qu'à partir de Samaniego, au bout d'un long et mauvais chemin de terre et après douze heures de cheval. Femme simple, d'apparence fragile, sérieuse et aimable, discrète et dévouée, Hilda est particulièrement compétente et soigne avec la même aisance une femme en couches, un enfant avec la diarrhée ou un paysan auquel il faut arracher une dent de sagesse. Elle sait transmettre ses connaissances aux auxiliaires de santé pour les soins aux bébés. A El Sande, à côté de la case de Ramón Rojas il y en a une autre à l'abandon où la guérilla a l'habitude de passer. Cet après-midi là, le dimanche 9 septembre, l'armée arrive par surprise, tue un guérillero puis entre dans la modeste maison du catéchiste où Hilda est en train de soigner une malade. Elle est abattue la première, puis c'est le tour du catéchiste et d'un jeune qui essaye de s'enfuir. La maison est mise à sac par les soldats qui cherchent la preuve des liens d'Hilda avec la guérilla. Furieux de ne rien trouver, ils ordonnent aux gens d'enterrer aussitôt les cadavres et de ne pas sortir du hameau. Ce n'est que trois jours plus tard que les corps sont exhumés. Celui d'Hilda est emmené à Samaniego. Là, l'enterrement est une apothéose. Avec l'évêque, les prêtres et les religieuses il y a des centaines de paysans et de jeunes porteurs de pancartes contre la violence des soldats. "La mort conduit à la résurrection. La souffrance, la destruction et l'humiliation débouchent sur la joie, la victoire et la vie", avait écrit Hilda dans ses notes personnelles deux ans plus tôt. Des paroles devenues pour elle réalité (+ 1990).

Il ne faut pas confondre, frères, la mission de l'Eglise qui évangélise et travaille pour la justice, avec des campagnes de subversion. Ce sont deux choses tout à fait différentes. Sauf à dire de l'Evangile qu'il est subversif. De fait il remet en cause les fondements d'un ordre qui ne devrait pas exister car il est injuste.

Mgr Romero, 6 août 1979

10 septembre

**EMILIO CAAL  
et POLICARPO CHEN COL  
(GUATEMALA)**

Emilio, Indien pocomchi, sacristain de l'église de San Cristóbal Verapaz, dans les montagnes de la région de Cobán, est plusieurs fois séquestré par des groupes paramilitaires puis relâché. Cette fois-là est la dernière: il disparaît définitivement. Pour sa part, Policarpo est un animateur que les gens aiment pour sa simplicité et son ardeur. Il est le gérant de la Coopérative d'épargne et de crédit de San Cristóbal Verapaz. A ce titre il aide les réfugiés de Las Pacayas au moment des opérations militaires de 1982. Il est aussi le fondateur de la Légion de Marie dans le secteur. Le 10 septembre, des témoins assistent à son enlèvement par des hommes armés qui le contraignent à entrer dans leur voiture. Le chauffeur est reconnu par les témoins: c'est un civil qui a partie liée avec les milieux militaires de Cobán. La veille de l'enlèvement, des membres d'une "patrouille civile" étaient à la recherche "du dénommé Policarpo Chen" de la part d'un militaire connu dans la région. Deux jours après l'enlèvement, le corps de Policarpo est retrouvé à une centaine de kilomètres de San Cristóbal Verapaz. Le cadavre est mutilé et porte de nombreuses traces de tortures. Durant la cérémonie d'enterrement à l'église en présence d'une très grande foule, une vieille femme - la mère de Policarpo - s'approche de l'autel et, à haute voix, demande pardon à Dieu pour les assassins de son fils (+ 1984).

11 septembre

**SEBASTIANA MENDOZA  
(GUATEMALA)**

Indienne. Catéchiste. Animatrice de la communauté chrétienne, elle est chargée du travail de Caritas dans le département du Quiché. Elle est la seule survivante de sa famille décimée: son mari et ses enfants ont été tués par l'armée. Sebastiana doit fuir son village si elle veut rester en vie. Elle descend à Guatemala Ville, la capitale, où elle se met au service des centaines et des centaines de réfugiés du peuple quiché qui, comme elle, ont fui la répression sanglante. A la cathédrale, elle continue sa tâche de catéchiste et de porteuse de la Bonne Nouvelle de la vie malgré la mort, pour son peuple martyrisé. C'est en pleine cathédrale qu'elle est enlevée pour disparaître à jamais. Le nom de Sebastiana Mendoza est écrit dans le grand livre d'histoire de l'Eglise des pauvres au Guatemala. Son nom est suivi de ceux des centaines de catéchistes anonymes qui continuent de donner leur vie pour leur peuple (+ 1981).

11 septembre

**MYRNA MACK  
(GUATEMALA)**

Myrna est anthropologue. Elle travaille en étroite collaboration avec le diocèse du Quiché. Co-fondatrice de l'Association pour le développement des sciences sociales au Guatemala. Sauvagement assassinée. En 1986, Myrna et un groupe de travailleurs sociaux entreprennent une enquête sur le terrain en rural. Myrna met ses connaissances scientifiques et son amour des autres au service des populations laissées-pour-compte, c'est-à-dire les paysans, les Indiens, les réfugiés et les personnes déplacées par la guerre. Elle est une pionnière en la matière et, comme telle, elle est invitée à des congrès en Amérique latine, aux Etats-Unis et en Europe. Elle est assassinée à coups de couteau en plein centre de la capitale. Ce crime sera suivi de ceux du frère mariste Moisés Cisneros, le 29 avril de l'année suivante, et de l'expert agricole Julio Quevedo, le 15 juillet. Tous trois sont en effet des auxiliaires directs de Mgr Julio Cabrera dans le département du Quiché, particulièrement en milieu indien. Evoquant la mort de Myrna, la Conférence des religieux du Guatemala déclare: "Le Dieu auquel nous croyons et que nous voulons suivre est le Dieu d'amour et de vie qui nous demande de nous engager dans la construction d'une société plus juste et plus fraternelle, comme signe du Royaume." (+ 1990).

12 septembre

**ALFONSO ACEVEDO  
dit "FONCHO"  
(EL SALVADOR)**

Agent de pastorale âgé de quarante-six ans et père de huit enfants. Assassiné de trois balles dans la tête après des tortures sauvages. "Foncho" comme il est connu partout, travaille à la rédaction du journal La Prensa Gráfica de San Salvador. C'est un chrétien convaincu qui remplace parfois le prêtre de San Antonio Abad depuis que la répression contre l'Eglise a laissé sans prêtre ce quartier populeux de la capitale. Voilà plus de dix ans que "Foncho" est au service de la paroisse et à l'animation de la communauté: les orphelins, les veuves et les réfugiés de la guerre sont l'essentiel de ses préoccupations pastorales. En outre il prépare les célébrations liturgiques, il cherche des prêtres pour la présidence de l'Eucharistie et l'administration des sacrements. Son dévouement et son expérience lui valent d'être le responsable de l'équipe locale de pastorale. Ce doit être là son grand crime. Comme un vulgaire bandit il est arraché de chez lui à deux heures du matin par plusieurs personnes en uniforme qui lui bandent les yeux et lui ligotent

les mains dans le dos. Au petit matin, ses amis retrouvent son cadavre à l'autre bout de la ville. Lors de l'Eucharistie célébrée chez lui en présence du corps martyrisé de "Foncho", sa femme, ses enfants, ses amis et les chrétiens de la communauté témoignent les uns et les autres de sa foi et de ses oeuvres. Une Eucharistie solennelle est célébrée dans la basilique du Sacré-Coeur, présidée par l'évêque auxiliaire de San Salvador et plusieurs prêtres. Les communautés chrétiennes de San Salvador sont toutes représentées. Avec des fleurs, des cantiques et des prières, elles acclament ce nouveau martyr de l'Eglise salvadorienne. Elles font également mémoire de cinq autres agents de pastorale disparus et de trois jeunes des communautés chrétiennes assassinés dans la capitale les jours précédents. L'évêque déclare: "Foncho était pour moi un exemple par sa prédication et son édification. Avec lui nous avons un nouveau saint dans le ciel." Le corps de "Foncho" repose dans l'église de San Antonio Abad auprès de celui du Père Octavio Ortiz, abattu trois plus tôt (+ 1982).

Nous devons faire grandir la conscience du devoir de solidarité avec les pauvres comme impératif de charité. Etre solidaire avec eux cela veut dire faire nôtre leurs problèmes et leurs combats, et savoir parler en leur faveur. Cela doit se concrétiser dans la dénonciation de l'injustice et de l'oppression, dans le combat chrétien contre la situation intolérable qui est souvent celle du pauvre, dans la recherche du dialogue avec les groupes responsables d'une telle situation pour leur faire découvrir leurs obligations.

Medellín, 1968, 14.10

17 septembre

**JULIÁN BAC  
et GUADALUPE LARA  
(GUATEMALA)**

Julián, un maçon âgé de cinquante ans. Père de plusieurs enfants. Célébrant de la parole de Dieu dans son village d'El Rosario, à deux kilomètres de Santa Lucía de Cotzumalpagua, dans le département d'Escuintla. Enlevé et disparu. Tous les dimanches, depuis huit ans, il assure la préparation au baptême dans le village pour les enfants qui seront baptisés au passage du prêtre. Il organise souvent chez lui des réunions pour la lecture et le commentaire de la Bible avec une participation de quinze à vingt personnes. Le 14 septembre, le curé de Santa Lucía de Cotzumalpagua passe prendre Julián pour se faire indiquer par lui l'endroit où doit avoir lieu la messe. Alors qu'ils viennent d'arriver, plusieurs hommes descendent d'une camionnette qui stationne là. Deux hommes se saisissent de Julián tandis qu'un troisième brandit un revolver et le menace. Ils obligent le prêtre à sortir de sa voiture et à se coucher sur le sol face contre terre. En se présentant soi-disant comme des membres de l'Armée de guérilla des pauvres, ils lui demandent son nom: "Je suis le Père Roméo, de la paroisse de Santa Lucía", répond-il. Tandis qu'il est insulté et surveillé par un homme muni d'une arme automatique, la camionnette avec Julián à l'intérieur fait demi-tour, s'embourbe,

finit par s'en sortir, passe reprendre l'homme armé, abandonne le prêtre puis s'en va avec Julián. Trois jours plus tard, il réapparaît dans le village d'El Naranjo, dans la même région, gardé par une quinzaine d'hommes fortement armés. Ceux-ci sont à la recherche d'un autre catéchiste qui parvient à s'enfuir à leur arrivée. Bredouilles, ils repartent avec Julián qui ne réapparaîtra plus jamais.

Guadalupe Lara, âgé de vingt-huit ans, est père de deux enfants en attendant le troisième qui doit naître dans les jours suivants. Il est un des catéchistes très actifs de la paroisse de Santa Lucía de Cotzumalpagua. Mais en raison des persécutions déclenchées contre les catéchistes de l'Eglise, et suite à l'assassinat du Père Walter Voordeckers, il a interrompu depuis trois ans son travail à la paroisse. Il continue cependant d'aller à la messe. Alors qu'il conduit une camionnette qui fait la ligne régulière entre plusieurs villages de la région, des hommes l'obligent à s'arrêter et l'arrachent violemment de son siège pour le jeter dans leur voiture. Depuis on n'a plus aucune nouvelle de lui.

Ce même jour, une personne très en lien avec les militaires dit confidentiellement à un catéchiste de la paroisse de faire très attention "parce que les soldats doivent encore ramasser une quarantaine de catéchistes", mais sans indiquer dans quelles paroisses. Les noms de Julián et de Guadalupe sont inscrits dans la longue liste des témoins de l'Eglise des pauvres du Guatemala (+ 1983).

Un jour,  
un autre jour,  
tant d'autres encore...

## LITANIE DES CATÉCHISTES (GUATEMALA)

Dans l'effort de récupération de la mémoire des martyrs de l'Eglise guatémaltèque, il n'est souvent possible que de recueillir des noms et des lieux où ils sont entrés dans la gloire du Père. Cela suffit pour en faire une litanie de la communauté à l'heure de la prière. Ainsi l'évoque avec émotion Mgr García à l'occasion de la visite du pape à Quezaltenango en 1983:

*"Saint-Père, vous avez désiré rencontrer le peuple indien du Guatemala. Vous voulez, à l'occasion de cette visite en temps de Carême, partager le Gethsémani de la passion séculaire de nos peuples. Votre parole prophétique, claire, évangélique et courageuse vient confirmer, renforcer et encourager la ligne pastorale de l'Eglise guatémaltèque qui s'efforce de mettre en pratique le choix prioritaire des pauvres. Dans cette tâche difficile et passionnante, nous pouvons compter sur l'aide généreuse de nos prêtres, dont plusieurs ont scellé de leur propre sang leur zèle apostolique. Nous comptons également sur le travail fidèle, joyeux et silencieux de nos religieuses. Mais nous comptons aussi - nous le soulignons tout particulièrement - sur l'aide inestimable de nos catéchistes et délégués de la Parole. Je n'hésite pas un instant à les qualifier de **colonne vertébrale** de tout notre labeur apostolique. Ce sont des hommes et des femmes du peuple qui ont compris leur droit et leur devoir d'être apôtres; ils ne mesurent pas les distances, ni leur temps ni leurs efforts, pour porter jusque dans les coins les plus reculés du pays le message salvifique du Christ, message autour duquel se rassemblent de vraies communautés chrétiennes où l'on prie, s'aime, espère et travaille à la promotion de tout l'homme et de tous les hommes. Je vous les confie, Saint-Père, avec émotion et saint orgueil: de nombreux catéchistes et de nombreuses communautés, dignes émules des chrétiens de l'Eglise primitive, ont écrit avec leur sang des pages glorieuses de véritables témoins et martyrs du Christ."*

Voici donc quelques-uns seulement des centaines de catéchistes et animateurs de communautés chrétiennes assassinés dont les noms ont pu être retenus au livre de l'Eglise du Guatemala.

En 1979, Paulino Morán et Ambrocio Yuja, le 18 août, dans le Quiché. Eulalio Guzmán, le 13 octobre, à Santa Maria Cotzumalguapa.

En 1980, Fabián Pérez, le 9 avril. Marco Antonio Cacao et Roberto Ortiz, en juillet. Marcelino Avila, le 7 novembre, dans le Quiché.

Marcos Hernández et Pedro Lares, le 11 novembre, dans le Quiché. Justo Mendoza, Isaías Hernández et Manuel Choc, le 26 novembre, dans la même région. Reyes Hernández, le 30 novembre, toujours dans la même région. Nicolas Albeno et Raul Albeno, un jour de novembre, quelque part dans les montagnes.

En 1981, Diego Tun Pacheco, le 17 avril, dans le Quiché. Felix Moxon Chuta, un jour de juillet, quelque part dans les montagnes.

En 1982, Tenancio Aguilar, le 7 janvier, quelque part dans les montagnes. Hilario Aguilar, le 31 janvier, quelque part dans les montagnes. Buenaventura Sajbochol, le 1er décembre, dans le Chimaltenango.

En 1984, Sebastián Méndez, Toribio González, Miguel et Eustaquia Merida, Petrona et Eugenio Domingo, le 13 mars, quelque part dans les montagnes. Roberto Xluj, le 20 avril, quelque part dans les montagnes. Juan Pacheco, le 23 avril, quelque part dans les montagnes. Andrés José Francisco, le 3 juin, quelque part dans les montagnes. Rosario Teni, Silvério et Manuel Sacarín, Santiago Cruz, Vicente et Liciano Velásquez, le 26 juillet, quelque part dans les montagnes. José et Alejandro Lucas, le 14 septembre, quelque part dans les montagnes.

18 septembre

## GUADALUPE CARNEY (HONDURAS)

Son vrai nom est James Francis Carney. Il est né à Chicago, Illinois, Etats-Unis. Après ses études d'ingénieur, il entre à la Compagnie de Jésus. Nommé au Honduras aussitôt après son ordination sacerdotale en 1962, il se met au service des paysans des départements de Yoro et de Colón. Il acquiert la nationalité hondurienne en 1977. Ses compagnons jésuites du Nicaragua écriront de lui après sa mort: "Devenu centro-américain et hondurien, par ferme conviction "que c'était l'endroit où le Seigneur le voulait, "il a, dans la douleur et de façon lancinante, "exprimé sa peine devant le fait que c'était "précisément le gouvernement de son pays d'origine, les Etats-Unis, qui était l'une des causes "principales de l'oppression et de la souffrance "du Honduras. Après avoir renoncé à tant de "privilèges et à un style de vie plus facile, il a "toujours cherché, dans un certain sens de "réparation, à être avec les plus pauvres et "les opprimés." Expulsé du pays et privé de la nationalité hondurienne en 1979, sous l'accusation de subversion, il se réfugie au Nicaragua où il mûrit le projet de revenir clandestinement dans son pays d'adoption. Son supérieur jésuite au Honduras écrit: "Le travail du P. Guadalupe

"n'a pas été celui de l'agitation, mais celui du "service évangélique de nos frères les plus pauvres, dans le cadre de la doctrine sociale de l'Eglise. Les 25.000 signatures recueillies en 1979 et 1980, en protestation contre son expulsion du pays, restent comme signe de reconnaissance pour la tâche effectuée." Interpellé au plus profond de son être sacerdotal par des groupes de paysans qui ont fait le choix de la lutte armée, il se demande si ce n'est pas là le sacrifice que le Seigneur lui demande. Ce sont de longs mois de prière, de dialogue avec ses supérieurs et ses compagnons jésuites, de confrontation avec soi-même dans la solitude. Sa décision est prise: en juillet 1983, il demande à quitter la Compagnie de Jésus pour partir en pleine liberté dans les montagnes du Honduras et y exercer son ministère sacerdotal. En septembre suivant l'armée annonce qu'il a été "trouvé mort de faim" au cours d'une opération anti-guérilla dans le département d'Olancho. En réalité, non combattant, il est arrêté et assassiné par l'armée (+ 1983).

23 septembre

**HENRY BELLO OVALLE**  
(COLOMBIE)

Militant chrétien de trente-deux ans, du quartier Azucena à Bogotá. Assassiné dans les locaux de la police. Il appartient à une famille croyante, très liée à la paroisse du quartier. Il est tout donné aux jeunes, par le sport et pour l'aide aux drogués. Estimé par les jeunes, respecté par la communauté, il est considéré comme un vrai meneur. Cet après-midi là, la police procède à un ratissage dans le quartier. Henry n'a pas ses papiers d'identité sur lui mais, en compagnie d'un camarade, il a dans ses poches des journaux dits de gauche nullement interdits. Tous deux sont conduits au poste de police du secteur de Bosa. Son camarade offre d'aller lui chercher ses papiers mais les policiers refusent. Ils sont jetés dans un cachot où d'autres jeunes hommes se trouvent déjà. Le soir venu, Henry est emmené dans la cour centrale. Le caporal Polidoro Miranda l'oblige à s'agenouiller, lui appuie son revolver sur la tempe et lui demande s'il est guérillero. Henry répond par la négative. Le caporal lui tire alors plusieurs coups de feu à la tête. Henry tombe mort. Les témoins jurent qu'il n'a opposé aucune résistance. A l'aube, le juge d'instruction donne l'ordre d'emmener le cadavre. Une victime de plus de la violence institutionnalisée en Colombie. Une preuve de plus de l'impunité des forces de sécurité qui peuvent violer allègrement le droit sacré à la vie. Alfonso Reyes, supérieur de la maison de formation des missionnaires clarétins

et responsable de la pastorale dans le quartier Azucena, constitue un dossier détaillé de dénonciation de l'affaire. Pour leur part, c'est dans les cantiques que les jeunes du quartier font leurs adieux à l'ami Henry, désormais entré dans les rangs des martyrs du peuple (+ 1989).

27 septembre

**AGUSTINA RIVAS LÓPEZ**  
dite "AGUCHITA"  
et SES COMPAGNONS  
(PÉROU)

Religieuse de la Congrégation du Bon Pasteur âgée de soixante-dix ans. Depuis trois ans elle vit parmi les paysans indiens de La Florida, commune de Chanchamayo, dans le département de Junín. Une zone d'extrême violence armée. La religieuse est assassinée en compagnie de cinq paysans par la guérilla de "Sentier lumineux"

Soeur "Aguchita", comme elle est affectueusement appelée par les gens, est une femme simple et accueillante. Sereine et infatigable, elle est tout entière donnée à la tâche d'évangélisation et de promotion de la femme grâce à des ateliers de confection, de couture et de cuisine. Elle a le don de rassembler grands et petits. Avec elle, les enfants apprennent à prier, à tisser, à faire du pain, à s'occuper des plantes et des animaux domestiques. Cet après-midi là, elle est en train d'apprendre aux fillettes à faire des "toffes". C'est alors que fait irruption dans le village un groupe de garçons et filles de douze à dix-sept ans encadrés par quatre adultes. Tous sont armés. Les guérilleros forcent la population à se rassembler sur la place pour une 'réunion'. Une liste à la main, ils font avancer Juan Pérez, Luis Pérez, Ifigenia Marín, Jesús Marín et Pedro Pizarro. Ils appellent ensuite la soeur María Luisa Jugo. Celle-ci étant absente, ils interpellent Agustina: "Tu paieras pour elle". Lecture est faite publiquement de 'l'acte d'accusation' contre la religieuse: "Parler de paix et ne rien faire... Travailler avec les Indiens Ashaninkas... Faire de l'organisation... Distribuer de la nourriture..." Soeur Agustina intercède pour les cinq paysans: "Ils n'ont fait de mal à personne". Réplique des guérilleros: "Toi, ton Dieu n'a plus qu'à te sauver. Ton Dieu on va aussi l'égorger." Et ils abattent tous les six les uns après les autres. Soeur Agustina fait mine de s'agenouiller pour une dernière prière. Elle n'en a pas le temps, tuée de trois coups de feu. C'est ainsi qu'elle offre sa vie sans s'écarter du peuple de Dieu, subissant le même sort que Jésus: la mort des délaissés de la terre. Elle montre ainsi le chemin à ceux qui restent. Elle est devenue une vie qui ressurgit, vigoureuse, comme le grain de blé enfoui dans la terre et qui donne mille fruits. "Où est-elle, ô mort, ta victoire?" (+ 1990).

Un jour  
et tant d'autres...

## VIOLENCE ET CONTRE-VIOLENCE (PÉROU)

Une délégation du Conseil oecuménique des Eglises visite le Pérou en fin 1990 pour attirer l'attention de l'opinion internationale sur la grave situation du pays. On lit, en particulier, dans le rapport de la délégation:

"Le Pérou vit en ce moment une situation de violence grave et de profonde crise économique, sociale et institutionnelle.

"Les institutions de l'Etat péruvien ont dû faire front depuis plus de dix ans à la violence déchaînée contre l'ordre institutionnel et la vocation démocratique de la majorité, par des groupes armés qui n'ont

pas hésité à recourir massivement aux assassinats de sang froid pour tenter d'atteindre leurs buts.

"La réponse de l'Etat face à cette situation a été de déclarer en état d'urgence des zones toujours plus grandes du pays, et de remettre le contrôle de l'ordre interne aux commandements politico-militaires. L'opinion générale recueillie est unanime, affirmant l'échec de la stratégie antisubversive durant la dernière décennie. Selon les rapports des Nations unies, le Pérou est le pays qui compte le plus grand nombre de personnes détenues-disparues dans le monde depuis ces trois dernières années.

"La formation d'organisations de défense civile, dont beaucoup sont encouragées par les forces armées, quand elles dépassent leurs buts légitimes d'autoprotection, entraîne, dans les zones en état d'urgence, l'escalade de la violence et reproduit des pratiques de violation des droits humains.

"Nous admirons le courage des familles des victimes de la violence qui, malgré les menaces, continuent à exiger la justice."

Nous avons, à juste titre, réprouvé les féroces représailles nazies lors du dernier conflit mondial, quand dix otages étaient tués pour venger un soldat allemand; quand, pour punir des opérations de maquis ou des suspects de complicité, des villages entiers étaient brûlés et les civils massacrés.

En Amérique centrale ces faits se reproduisent, mais les réactions de l'opinion publique mondiale sont éparées. Des villages entiers sont massacrés, des populations sont expulsées, obligées de se réfugier dans des lieux d'accueil improvisés, ou même hors des frontières de la patrie (comme les Salvadoriens au Honduras), toujours sous le danger de nouvelles attaques et de nouvelles tueries. Et le monde regarde presque impassible. Au-delà du jugement que l'on peut porter sur la ligne politique du Guatemala ou d'El Salvador, ou sur la guérilla, ces représailles qui touchent des populations entières et des civils désarmés constituent un **crime contre l'humanité**. Crime d'autant plus grave qu'il est presque toujours commis avec atrocités, recours à la torture et aux sévices sur les vivants, au mépris et à la dérision des cadavres. Têtes coupées, membres et bustes sectionnés, corps écartelés, parfois de femmes enceintes, férocités macabres comme l'introduction d'animaux dans le ventre des tués, et même le placement de la tête du fiancé dans le ventre de la fiancée...

Je crois que l'humanité devrait prendre conscience de ces barbaries et protester énergiquement en imposant leur cessation par tous les moyens politiques et économiques possibles.

Mission de Pax Christi en Amérique centrale  
juin 1981

# octobre

**Nous affirmons la nécessité  
d'une conversion de l'Eglise  
à un CHOIX PRIORITAIRE DES PAUVRES  
dans la perspective  
de leur LIBÉRATION INTÉGRALE**

Puebla, 1979, n°1134

2 octobre

## JESÚS EMÍLIO JARAMILLO (COLOMBIE)

Evêque du diocèse d'Arauca, âgé de soixante-trois ans. Tué de quatre balles à Santa Clara, au retour d'une visite pastorale. Jesús naît à Santo Domingo, dans le département d'Antioquia. Il entre très jeune au séminaire des missionnaires xavériens de Yarumal. Après son ordination sacerdotale en 1940, il occupe des postes de responsabilité dans son institut dont il devient supérieur général. En 1971 il est ordonné évêque d'Arauca. "Un homme d'abnégation, dévoué à sa tâche de pasteur, simple et humble, qui ne s'est jamais prévalu de sa supériorité et qui a toujours fait preuve d'esprit de service", dit de lui le cardinal Revollo. Tel le voit aussi le peuple. Il exerce son ministère à une époque difficile pour la région: revendications populaires, exploitation des puits de pétrole qui n'est pas forcément au bénéfice des plus pauvres, présence de la guérilla et militarisation consécutive. L'évêque oeuvre dans le sens du développement social, culturel et pastoral. Il est profondément l'homme du dialogue, y compris avec la guérilla. Il sait cependant être ferme, voire sévère, face à la violence qu'il rejette. Tandis qu'il roule en jeep sur la route qui va de la localité de Fortul à celle de Tame, en compagnie de trois prêtres et de la secrétaire du diocèse, il est arrêté par trois hommes se déclarant membres de l'Armée de libération nationale, un groupe de guérilla. L'évêque et le Père Helmer Muñoz sont séquestrés et les autres, laissés en liberté. Les guérilleros les emmènent tous deux en prenant le volant de la jeep. Un peu plus loin ils font descendre le P. Muñoz sous prétexte qu'ils veulent parler avec l'évêque. Celui-ci pressent sa mort et demande l'absolution au prêtre. La jeep repart dans l'immensité de la plaine. Le lendemain, des paysans trouvent le cadavre torturé de l'évêque. La condamnation de cet assassinat est unanime. Pour se justifier, la faction de l'Armée de libération nationale qui revendique "l'exécution" de l'évêque déclare: "Son désir de servir de médiateur auprès du gouvernement et de la classe dominante n'était qu'un mensonge échafaudé avec l'oligarchie au service de l'impérialisme nord-américain..." Pour sa part, la revue chrétienne **Solidaridad** de Bogotá écrit: "Au nom du Dieu de la vie et de l'évangile de Jésus de Nazareth, nous affirmons le droit sacré à la vie pour tous. Personne, absolument personne n'a de droit sur la vie d'un autre. Ce crime revêt une haute gravité car il s'agit de l'assassinat d'un évêque par des personnes d'une organisation politique s'inscrivant dans le mouvement populaire." L'eucharistie célébrant la vie du père évêque Jesús Jaramillo est concélébrée par vingt-six évêques et une cinquantaine de prêtres, avec la participation de milliers de

fidèles. Son corps repose dans la cathédrale Santa Barbara (+ 1989).

Le monde dit: HEUREUX LES RICHES!  
Mais le Christ dit:  
Mensonge! HEUREUX LES PAUVRES!

Mgr Romero, 29 janvier 1978

11 octobre

## MARTA GONZÁLEZ DE BARONETTO et SES COMPAGNONS (ARGENTINE)

Catéchiste. Institutrice. Mariée et mère de deux enfants. Enceinte de quatre mois, elle est interpellée par la police en août 1975. Détenue au pénitencier San Martín, à Córdoba, elle en est extraite pour être fusillée avec cinq autres personnes. Toute la vie de Marta est placée sous le signe de l'engagement chrétien, qui la mène par la suite à l'engagement politique au moment où monte en puissance un mouvement qui prône la justice sociale et la participation populaire. Marta, femme dynamique et communicative dans le quartier Villa El Libertador et à la paroisse San José Obrero, participe à toutes les activités porteuses de conscientisation et d'organisation des gens du quartier pour de meilleures conditions d'existence. Elle vit là depuis sa plus tendre enfance et travaille pour pouvoir payer ses études d'institutrice. Elle commence à enseigner à "la petite école du chemin de fer" - à cause du wagon d'occasion qui sert de salle de classe - sans rétribution aucune. Pour elle, l'éducation est une tâche participative et libératrice au niveau des enfants, de leurs parents, de la paroisse et du quartier. Quand l'école est reconnue officiellement et que ses maîtres reçoivent enfin un salaire, Marta s'occupe aussi du groupement des enseignants. Côté paroisse, elle collabore à l'alphabétisation des adultes à partir de la fin des années soixante. Quand le gouvernement péroniste issu des élections de 1973 lance une campagne d'alphabétisation à l'échelle nationale, Marta, reconnue pour ses aptitudes pédagogiques et sa capacité d'organisation, est nommée coordinatrice pour le secteur sud de la ville de Córdoba. En tant que membre des communautés chrétiennes, elle participe aux réunions de formation biblique qui s'étendent aux cent vingt pâtés de maisons de la paroisse. Lors d'une manifestation contre la cherté de la vie qui se termine devant l'archevêché de Córdoba, en 1972, Marta et de nombreux habitants du quartier font pour la première fois l'expérience de la répression: l'armée et la police, sous le commandement du général López Aufranc, font

irruption et procèdent à l'interpellation d'une centaine de personnes, y compris des prêtres et des laïcs dont la seule motivation est d'ordre chrétien. Ces années-là, de large mobilisation, sont faites de grandes attentes et de profonds désirs de justice et de liberté après tant d'années de gouvernements militaires. Les convictions chrétiennes de Marta et ses motivations politiques la font entrer dans des engagements de plus en plus poussés en faveur du peuple qui sera, une fois de plus, frustré peu de temps après le retour du péronisme de 1973. Ses engagements n'empêchent pas Marta d'être l'épouse, la compagne d'un homme tout autant engagé et lui aussi emprisonné. Ni non plus d'être la mère aimante de Mariana Sol, le bébé de huit mois, et du garçon qu'elle sent déjà vivre dans ses entrailles au moment de son incarcération. En prison, son sens du service prend la forme du soutien et de l'encouragement à ses neuf compagnons. Marta met son enfant au monde alors qu'elle a les mains ligotées et sa plus grande souffrance est de ne pouvoir allaiter Lucas Ariel, le fils qu'on lui enlève à peine né. Deux mois plus tard, Marta est arrachée de sa cellule pour être conduite au poteau d'exécution. Alors qu'un communiqué militaire déclare qu'elle meurt au cours d'un affrontement avec d'autres civils ayant intercepté sa voiture... Le coeur de Marta éclate sous les balles du peloton. Sur sa tombe on peut lire la phrase du prophète Isaïe: "Tes morts revivront et au pays des ténèbres ils enfanteront" (+ 1976).

Le commandement spécifique du Seigneur d' "évangéliser les pauvres" doit nous amener à une répartition des tâches et du personnel apostolique qui donne effectivement la priorité aux milieux sociaux les plus pauvres et les plus nécessiteux ainsi qu'aux victimes de toute ségrégation.

Medellín, 1968, 14.9

12 octobre

### MARCO ANTONIO OROZCO (GUATEMALA)

Pasteur évangélique de trente-deux ans. Enlevé à Guatemala-Ville, la capitale du pays. Un commando d'une trentaine d'hommes en armes entoure à l'aube le quartier où il vit et procède à une perquisition chez lui en pénétrant par le toit de la maison. D'après le témoignage de sa famille, ces hommes non identifiés cherchent de la "propagande subversive" et des armes. Les membres du commando portent tous un brassard blanc au bras droit. Marco Antonio est disparu. Un de plus dans la longue liste des petites gens du Guatemala (+ 1983).

Les engagements concrets de l'Eglise avec les pauvres lui ont valu souvent la répression

Puebla, 1979, 1138

22 octobre

### NEVARDO FERNÁNDEZ, LUZ STELLA VARGAS, CARLOS PÁEZ et SALVADOR NINCO (COLOMBIE)

Nevardo et Luz Stella sont des jeunes chrétiens, artistes de théâtre et de la chanson populaire. Ils vivent à Neiva, dans le département d'Huila. Carlos et Salvador sont respectivement "gouverneur" et membre de la communauté indienne Caguán Dujos, dans le même département. Tous quatre sont enlevés puis retrouvés morts. La vie de Nevardo est sous le signe d'une recherche passionnée de Dieu et du service du frère pauvre. Il aurait voulu se faire franciscain, mais sa mauvaise santé l'en empêche. Ses dons pour la chanson rejoignent dans la joie l'idéal franciscain qui continue de mûrir en lui. Luz Stella, pour sa part, est une passionnée de théâtre populaire. Carlos et Salvador, animateurs de leur communauté indienne de vingt-cinq familles, se heurtent avec elles à la voracité du domaine agricole Perdomo qui cherche à agrandir ses terres. Les organisations populaires et les communautés chrétiennes de la région constituent un comité de solidarité avec les Indiens et les paysans où se retrouvent Nevardo, Luz Stella, Carlos et Salvador. Le propriétaire du domaine ayant fixé au 15 janvier 1988 l'expulsion des habitants, les quatre amis décident de se rendre dans les autres communautés aux prises avec le même problème, pour une coordination de l'action. Le 22 octobre 1987, ils se retrouvent à Campo Alegre pour prendre l'autocar en direction de Rosales, lieu du conflit de terre et où se trouvent déjà les paysans indiens de la coopérative. Les quatre compagnons n'arriveront jamais à Rosales. Les Indiens s'informent au poste de police qui se trouve à quelques dizaines de mètres du terminus de l'autocar. La réponse du policier est négative, mais un Indien aperçoit des mains et des visages à travers une claire-voie au fond de la cour. Le dimanche suivant, le 26 octobre, un paysan découvre les quatre cadavres dans un ravin voisin. Ils portent des traces de brûlures à l'acide, les plantes des pieds de Luz Stella sont taillées. Tous ont des impacts de balles. Quelque sept cents Indiens et paysans se rassemblent devant l'église de Neiva. Une messe d'enterrement n'ayant pu avoir lieu, par suite des réserves du prêtre du lieu, le rassemblement se transforme en manifestation pour protester contre les lenteurs de l'enquête sur ces sauvages assassinats. L'écho de la guitare de Nevardo accompagne le combat pour la justice (+ 1987).

23 octobre

**VILMAR JOSÉ DE CASTRO**  
(BRÉSIL)

Instituteur en rural de vingt-sept ans. Agent de pastorale dans le diocèse de Jataí, Etat de Goiás. Membre de la Commission pastorale de la terre (CPT). Affilié à l'Ecole biblique de la région. Fils de petit propriétaire. Assassiné entre Caçú et Itarumã, sur le chemin de son école qu'il emprunte tous les jours. La police le trouve mort aux premières heures du jour, ramasse son corps sans demander les expertises appropriées et fait savoir qu'il s'agit d'un accident provoquée par une voiture. Bien qu'ensuite l'information soit démentie, ses blessures n'étant pas dues à un accident. En effet, il a un hématome à l'oeil gauche, une blessure profonde à la tête et d'autres signes de mort violente. Vilmar représente son diocèse à la 6ème Rencontre nationale des communautés ecclésiales de base. Pendant la célébration des martyrs, les participants menacés de mort sont invités à se mettre debout. Vilmar est parmi eux. C'est la dénonciation silencieuse de la violence faite à ceux qui se battent quotidiennement contre l'injustice. Conscient de sa mort prochaine, Vilmar confie à ses parents une chemise bleue qu'il destine à une compagne de la pastorale qu'il aime beaucoup. Depuis que l'Union démocratique rurale (UDR), une nouvelle association d'exploitants agricoles, commence à devenir active à Caçú, le nom de Vilmar est dans la bouche des grands propriétaires terriens. Ils veulent faire taire la voix de l'Eglise car ils lui reprochent sa pastorale en faveur des paysans sans terre, des petits producteurs et des ouvriers en milieu ouvrier, ce qui met en danger leurs intérêts économiques. Mgr Benedito Coscia, évêque de Jataí, exige du commissaire spécial de Goiás qu'il ouvre une enquête sur la mort de "l'instituteur catéchiste" Vilmar José de Castro afin de permettre à la justice de disposer d'éléments concluants, étant donné que les menaces de mort reçues par la victime "font naître en nous l'intime conviction qu'il s'agit d'un assassinat délibéré", ainsi que l'affirme l'évêque. Selon des dénonciations faites à Goiânia, une famille bien connue de propriétaires terriens serait complice du meurtre. Un an plus tôt, le même jour, avait déjà été assassiné Nativo Natividade de Oliveira, président du Syndicat des travailleurs ruraux de Carmo de Rio Verde, dans le diocèse de Goiás Velho. L'héritage de Vilmar, outre sa chemise bleue, c'est sa fermeté, sa joie, son courage et son dévouement au combat pour les opprimés (+1986).

Il est opportun d'éveiller chez les hommes  
et dans les peuples  
une vive conscience de la justice

Medellin, 1968, 2.21

25 octobre

**ALEJANDRO REY**  
**et JACINTO QUIROGA**  
(COLOMBIE)

Paysans. Militants chrétiens de Santander. Assassinés.

Alejandro est animateur des communautés chrétiennes de San Vicente de Chucurí. Sa foi et son dévouement l'amènent à travailler à la coordination des Communautés chrétiennes paysannes de Colombie (CCC). A ce titre il visite et encourage ses frères, en particulier ceux qui vivent dans les milieux les plus pauvres. Il est abattu le 25 octobre 1988.

Jacinto, père de famille d'El Guamal, dans le département de Bolívar, est lui aussi, depuis qu'il est adolescent, animateur de communautés chrétiennes. Sa maison est perquisitionnée par l'armée. Il est abattu sous les yeux des siens le 10 septembre 1990. Son crime: être chrétien et travailler à l'organisation de ses frères paysans.

Tous deux, à l'égal de milliers d'autres paysans croyants et justes, rejoignent la cohorte des martyrs de la cause des pauvres en Amérique latine.

25 octobre

**JORGE PARRAGA**  
**et SES COMPAGNONS**  
(PÉROU)

Pasteur de l'Eglise évangélique du Pérou à Atcas, commune de Huantán, dans le département de Lima. Trente-cinq ans, six enfants et l'épouse enceinte. Disparu.

Tôt ce jour-là, une patrouille militaire encercler le village et pénètre brutalement dans les maisons. Les soldats volent ce qui leur tombe sous la main et obligent les gens à se regrouper sur le terrain de football. Les soldats sont accompagnés d'un civil qui désigne certains habitants comme "en lien avec la subversion". Jorge se trouve chez sa mère quand débute l'opération. Voyant les mauvais traitements infligés aux gens, il sort pour aller les défendre. Pour toute réponse un coup de poing l'envoie par terre, suivi de coups de pied. Il reste à moitié assommé, sous les yeux de sa femme, de ses enfants en bas âge et de sa mère. Tito Roque et Guzmán Castillo sont pris à leur tour et subissent le même sort. L'intention des militaires est de les achever sur place, mais les supplications des femmes et les cris des enfants empêchent que le forfait soit accompli. Les prisonniers sont alors mis dans un camion qui part à

toute vitesse en direction de Huarmicocha, d'où ils sont ensuite conduits à pied à la caserne Mantas à Huancavélica. Les familles commencent à leur tour le long calvaire des recherches dans les différents postes militaires de la région. "Inconnus ici", telle est la réponse rituelle... Le Département action et services du Conseil national évangélique ainsi que diverses organisations de défense des droits de l'homme font des démarches auprès de la justice. En vain. Jorge et ses compagnons portent leur croix de disparus (+ 1989).

26 octobre

### **DANIEL GILLARD (COLOMBIE)**

Prêtre belge, de la Congrégation des pères assomptionnistes. Le 10 avril, il est blessé de cinq balles par une patrouille militaire qui tire sans sommations sur sa voiture. Atteint à la tête, il reste dans le coma pendant les six mois qui précèdent sa mort. L'attentat a lieu alors que Daniel rentre de nuit, en compagnie de deux laïcs, après une réunion au centre de formation de la paroisse. Arrivé en Colombie en 1965, sa première affectation est dans un collège de sa congrégation. Puis il s'installe dans un quartier populaire de Medellín où il aide à l'implantation d'une école, d'un dispensaire et d'une crèche. En 1970 il se rend à Cali et va travailler dans le quartier Antonio Nariño fait de terrains quasiment à l'abandon où les gens s'installent progressivement. Avec les habitants, il construit l'école et un dispensaire. Mais Daniel consacre l'essentiel de ses forces au "Centre de formation Antonio Nariño" pour la création de micro-entreprises qui permettent l'emploi de chômeurs. Dans le secteur d'Aguablanca, un ensemble de vingt-trois quartiers sans électricité, sans eau courante, sans égouts, sujets à inondations fréquentes, Daniel lance à El Vergel la paroisse du Saint-Evangile, première organisation des gens qui s'affermi peu à peu. Le Père Daniel, alors âgé de quarante-deux ans, ne se contente pas de construire des écoles et des chapelles. Il accompagne aussi le peuple dans ses malheurs: inondations, incendies, épidémies... Et il partage avec lui la joie des fêtes. Après l'attentat dont il est victime l'armée publie un communiqué disant: "Suite à un tir contre des inconnus qui se déplaçaient dans une voiture, deux personnes ont été blessées, à savoir le prêtre belge Daniel Gillard et la demoiselle Nohemí Arévalo, trésorière de l'organisme Caritas. M. Rigoberto Cortés est sorti sain et sauf." A quoi les pères assomptionnistes répliquent vertement en déclara-

rant: "Au nom de la sécurité de l'Etat on institutionnalise l'insécurité des personnes". Pour leur part, les groupes chrétiens de Medellín interrogent: "Pourquoi tous les abus et toutes les erreurs des forces armées se soldent-ils toujours par l'assassinat de ceux et de celles qui sont au service du peuple: paysans, ouvriers, étudiants et prêtres connus tels que Álvaro Ulcué et Daniel Gillard?" (+ 1985).

26 octobre

### **HERBERT ANAYA (EL SALVADOR)**

Avocat de trente-trois ans. Père de cinq enfants. Militant chrétien. Coordinateur de la Commission des droits de l'homme d'El Salvador, une organisation non gouvernementale. Abattu à sa porte, sous les yeux des siens. "L'assassinat d'Herbert est le point culminant des accusations et des menaces proférées par le Comité de presse des forces armées et par un certain nombre d'autorités du pays", annonce la Commission des droits de l'homme. C'est depuis qu'il est jeune qu'Herbert milite en faveur des droits de l'homme. En 1980 il se consacre à l'assistance juridique des victimes de la répression. C'est à ce titre qu'il parcourt les zones de guerre pour constater les dégâts provoqués par les bombardements et les morts qui en résultent. En mai 1986 il est interpellé par la police en plein centre de San Salvador. Maintenu au secret pendant quinze jours, il est soumis à la torture. Mais les méthodes les plus raffinées utilisées par ses tortionnaires ne parviennent pas à briser son courage et la force de ses convictions. Quand ils le pressent d'"avouer" ce qui leur permettrait de l'accuser de complicité avec la guérilla, Herbert leur répond: "C'est pour une question de morale que je n'ai pas à vous aider en quoi que ce soit. Et j'en connais les conséquences. Vous pouvez bien me tuer, mais vous ne ferez que tuer mon corps. Pas mon âme, qui poursuivra le combat pour la justice." Il est ensuite transféré à la prison de Mariona où il retrouve d'autres prisonniers politiques. Il n'en continue pas moins de diriger la Commission des droits de l'homme. Libéré au bout de dix mois, il reçoit quasi quotidiennement des menaces et fait l'objet d'une surveillance de tous les instants. Il poursuit son action. A l'Université catholique de San Salvador, il explique les effets de l'état d'exception imposé au pays. A la télévision, il parle un jour de l'utilisation dans la guerre civile d'armes prohibées par les conventions internationales. C'est sa condamnation à mort. Les escadrons de la mort font le reste: deux hommes en civil armés de pistolets 9m/m entendent faire taire sa voix. Par delà la mort elle continue d'en appeler à la justice (+ 1987).

Que soient encouragées les religieuses  
qui se sentent appelées à former  
de petites communautés incarnées  
dans les milieux pauvres

Medellin, 1968, 14,16

28 octobre

### MAURICIO MARAGLIO (BRÉSIL)

Prêtre italien de quarante ans. Missionnaire dans le diocèse de Coroatá, Etat du Maranhão. Assassiné pour sa défense des paysans sans terre. Mauricio donne un cours biblique chez les Pères capucins, à neuf kilomètres de São Luís, la capitale de l'Etat où il s'apprête à se rendre. Il avertit les capucins qu'il sera de retour d'ici une demi-heure pour le repas de midi. Mais il ne revient pas. La nouvelle de sa mort parvient dans l'après-midi par un communiqué de police: "Décès dû à une crise cardiaque en compagnie d'une femme dans un motel à vingt-cinq kilomètres de São Luis." Personne n'accorde la moindre crédibilité à la version de la police: le compteur de la voiture de Mauricio affiche quatre-vingt-dix kilomètres parcourus et non vingt-cinq. Les roues sont couvertes de boue, alors qu'il n'y en a pas sur la route menant au motel. Ses vêtements sont déchirés. Son corps porte des traces de coups. Aucun des trois médecins qui examinent le cadavre n'accepte de signer le rapport d'autopsie. Une secrétaire de l'Institut médico-légal est accusée d'avoir forgé le rapport utilisé par la police. En Italie, à Mantoue d'où Maurice est originaire, l'évêque déclare dans sa cathédrale devant cinq cents fidèles que "la mort du Père Mauricio n'est pas due à des causes naturelles". Au Brésil, Mgr Ponte, l'évêque de São Luís do Maranhão, met sérieusement en question le rapport de la police en raison des affirmations contradictoires du secrétaire d'Etat à la justice, le colonel João Ribeiro Silva Junior, et conclut en affirmant: "Après un mois écoulé nous devons constater douloureusement, sur la base de sources sûres d'information, que la mort du Père Mauricio Maraglio n'est pas due à des causes naturelles. C'est la conviction des autorités ecclésiastiques du diocèse de Coroatá, de la quasi totalité du peuple ecclésial de São Mateus. C'est également ce qu'admet la presse locale dans ses informations contradictoires; des informations honteuses par lesquelles des forces assez peu occultes auraient cherché, dans ce cas comme dans d'autres, non seulement à atteindre l'honneur d'un excellent prêtre mais aussi à discréditer l'Eglise elle-même." Le Père Mauricio, missionnaire étranger venu vivre parmi les pauvres du Brésil, est un autre martyr de la justice, victime de la violence des grands propriétaires terriens (+ 1986).

28 octobre

### TOUS LES ORPHELINS DU GUATEMALA...

Dans la capitale Guatemala-Ville, voici que s'avance une foule de manifestants encore jamais vue dans le pays, et peut-être dans le monde. Des milliers d'enfants défilent dans les rues, rassemblés par les communautés chrétiennes pour une "marche de la paix". Ils sont doublement silencieux, car ils ignorent les slogans politiques et ils ne savent guère exprimer ce qu'ils ressentent. Seules parlent pour eux les pancartes qu'ils brandissent: "Nous les enfants du Guatemala nous voulons la paix". Il y a là ceux qui ont parfois la faim au ventre, parce qu'une tortilla de maïs est insuffisante pour la calmer. Il y a les mutilés à qui il manque un bras ou une jambe, car les bombes et les mines ne font pas de différence entre les hommes adultes et les petits d'homme. Il y a ceux dont les visages des parents sont définitivement gravés par le fer et le feu dans la mémoire et dans le coeur, quand ils les ont vus mourir par la main d'autres humains. Il y a ceux pour qui la marche dans les rues de la capitale évoque peut-être d'autres marches dans les plaines et les montagnes, les longues marches des familles de réfugiés à la recherche d'un abri. Il y a aussi ceux qui ne sont ni dénutris ou mutilés, ni orphelins ou réfugiés, ceux-là qui voient les photos dans les journaux et entendent à la télévision ou à la radio les mots quasiment quotidiens de "disparu", "torturé", "assassiné"... Ces milliers d'enfants sont, sans le savoir clairement, le symbole des dizaines et dizaines de milliers d'orphelins du Guatemala, dans un monde où manquent par trop la tendresse et les caresses, la gaieté et les rires. La manifestation des enfants aboutit sur la place du Palais présidentiel où l'archevêque de la capitale prend la parole: "Au nom des enfants je m'adresse à vous, membres des forces armées, et à ceux qui s'opposent à vous en croyant que le chemin de la justice et du bien commun passe par la lutte armée... La violence atteint particulièrement les enfants car elle détruit leurs familles et grève leur avenir." Face à la folie meurtrière des grands, les enfants de la paix au Guatemala en appellent massivement à un monde nouveau (1989).

Nous voulons que l'Eglise d'Amérique latine évangélise les pauvres et soit solidaire d'eux, comme témoin de la valeur des biens du Royaume et comme humble servante de tous les hommes faisant partie de nos peuples.

Medellín, 1968, 14,8

**MANUEL CHIN SOOJ  
et SES COMPAGNONS  
(GUATEMALA)**

Paysan. Catéchiste. Enlevé avec deux autres paysans dont les noms n'ont pas été retenus. Tous trois font partie d'un mouvement de revendication organisé par le Père Andrés Girón pour permettre à des milliers de paysans d'avoir accès à la terre. Le cadavre torturé de Manuel est retrouvé à la morgue de l'hôpital de Mazatenango, dans le département de Suchitepéquez. On ignore où se trouvent les deux autres. La gravité du problème paysan est telle que, l'année suivante, les évêques du Guatemala publient une lettre pastorale intitulée "Le cri pour la terre", un document dont l'impact est important dans les milieux ruraux de l'ensemble de l'Amérique latine. Ils écrivent, entre autres choses:

*"Le cri pour la terre est sans aucun doute le cri le plus fort, le plus dramatique et le plus désespéré qu'on entende au Guatemala. Il jaillit de millions de poitrines de Guatémaltèques qui n'aspirent pas seulement à posséder la terre mais aussi à être possédés par elle. "Hommes du maïs" qui, d'un côté, se sentent profondément identifiés aux champs, aux semailles et aux récoltes, et se voient, d'un autre côté, expulsés de la terre et*

*empêchés de se plonger dans leurs champs fertiles par une situation d'injustice et de péché. Ils sont comme étrangers à la terre qui leur a appartenu des millénaires durant, et considérés comme des citoyens de seconde zone dans la nation édiflée par leurs admirables ancêtres.*

*"Une nouvelle fois nous faisons clairement savoir que cette douloureuse réalité de pauvreté - de misère très souvent - à laquelle nous nous attachons comme pasteurs, nous remet profondément en question. Nous nous interrogeons en effet sur le fait que les inégalités criantes entre ceux qui jouissent des biens de la terre, parfois en surabondance, et ceux qui ne possèdent rien, ou presque rien, non seulement élargissent jour après jour l'immense fossé entre riches et pauvres, mais aussi se manifestent dans un peuple qui s'affiche et se reconnaît chrétien.*

*"Les chrétiens sont des gens pacifiques et des artisans de paix. Notre confiance est dans le fondement du droit, dans l'importance du raisonnement et, surtout, dans la force de transformation qu'est l'amour. Forts de cette conviction, nous demandons que les changements indispensables à la recherche de solutions d'un problème si lourd soient effectués de toute urgence".*

Manuel et tous les autres paysans anonymes témoignent du désir ardent de tous les petits de ce monde qui veulent que la terre soit féconde pour tous (+ 1987).

L'existence de la pauvreté comme manque du nécessaire est en soi un acte d'accusation. Frères, ceux qui disent que c'est nous - l'évêque, l'Eglise et les prêtres - qui avons provoqué le malaise du pays, c'est parce qu'en fait ils veulent cacher la réalité. Les grands fauteurs du mal actuel sont ceux qui ont rendu possible la terrible injustice dont notre peuple est la victime.

Mais les pauvres ont tracé à l'Eglise son vrai chemin. Une Eglise qui ne s'unit pas aux pauvres et, à partir d'eux, ne dénonce pas les injustices commises contre eux n'est pas la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Mgr Romero, 17 février 1980

# novembre

L'ASPIRATION À LA LIBÉRATION  
par rapport à toute forme d'esclavage  
est quelque chose de NOBLE et de VALABLE

C'est à cela que tend le développement  
ou plutôt LA LIBÉRATION ET LE DÉVELOPPEMENT  
compte tenu de  
l'étroite relation ENTRE CES DEUX RÉALITÉS

Jean-Paul II, *Sollicitudo rei socialis*, 1988, n°46

6 novembre

### **JOSÉ EXCELINO FORERO** (COLOMBIE)

Agent de pastorale du diocèse de Socorro y San Gil. Tué au hameau de Popagá, dans la commune de San José de Miranda (département de Santander). José a vingt-neuf ans et dix frères. Son enfance paysanne se passe sous le signe de la pauvreté et de la violence. Sa soif d'études pour pouvoir aider ses frères paysans le conduit à l'Institut de formation agricole de Zapatoca. Là, grâce aux cours théoriques, aux exercices pratiques, à l'étude de la doctrine sociale de l'Eglise et à la fréquentation de la Parole de Dieu, il découvre sa vocation d'agent de pastorale au service des paysans. Choix qu'il fait en 1982. Sorti de l'institut comme technicien agricole, il travaille dans la région des plantations de San Joaquín, Mogotes et Coravachia. Il y dirige des projets d'irrigation, des programmes de diversification de la production, des entreprises communautaires et des ébauches de coopératives. En même temps il participe aux activités des paroisses et organise des compétitions sportives entre hameaux. En début 1986, à García Rovira, il est chargé de la communauté rurale de San José de Miranda. Une zone très pauvre de plantations de tabac. Il s'applique de nouveau à y soulager la situation des paysans par le recours aux techniques expérimentées ailleurs avec succès. C'est alors qu'il est assassiné, sans raison apparente. Du moins sa mort est-elle pour les gens de tous les âges l'occasion d'une prise de conscience accrue et d'une plus grande volonté de défendre leurs droits. Le corps de José Excelino est transporté à San Gil où les vingt prêtres présents, les religieuses et ses compagnons s'engagent, au nom du secrétariat de pastorale sociale, à poursuivre à son exemple la tâche en faveur de la vie et de la paix. Puis José Excelino part reposer à La Belleza, son pays natal, où l'attendent ses parents, ses frères, sa fiancée et ses camarades d'étude et de travail, assurés que sa voix et son témoignage ne seront jamais oubliés (+ 1988).

8 novembre

### **AUGUSTO RAMÍREZ** (GUATEMALA)

Prêtre guatémaltèque de quarante-quatre ans religieux franciscain, supérieur de la communauté et curé de la paroisse Saint-François à Guatemala-l'Antique. Enlevé le 7 novembre par des inconnus, alors qu'il revient en voiture de Guatemala-Ville. Son cadavre méconnaissable

est retrouvé le lendemain dans une rue de la capitale, les membres fracturés et le crâne transpercé d'une balle. Il apparaît que les assassins l'ont écrasé avec sa propre voiture. Son martyr commence quelques mois plus tôt, en juin, quand il reçoit la visite d'un paysan guérillero qui lui demande de l'aider à bénéficier de l'amnistie décrétée par le général-président de l'époque. Le Père Augusto entreprend les démarches et sert de témoin en faveur du guérillero. Celui-ci obtient le bénéfice de l'amnistie. Quelque temps plus tard, le prêtre est arrêté à Chimaltenango et interrogé par la police militaire. Il est soupçonné d'être lié à la guérilla et donc d'aider la subversion. Il est maintenu en détention huit heures durant, mains et pieds ligotés, pour le "convaincre" de collaborer avec la police. Ce qu'il refuse. Après sa remise en liberté, ses supérieurs religieux prennent sa défense. Mais il continue d'être l'objet de pressions et de menaces de la part des forces de sécurité. En octobre suivant, dans la région d'Escuintla, au sud de la capitale, des militaires tirent délibérément sur une camionnette où il se trouve en compagnie de cinq religieuses et deux catéchistes laïques. Il est brutalement interrogé sur les dénonciations publiques de l'archevêché concernant la persécution contre l'Eglise catholique. Finalement, le 8 novembre, un communiqué militaire annonce qu'"un échange de coups de feu a eu lieu dans la zone n° 4 de la capitale" et qu'il y a "un mort non identifié". Il s'agit du Père Augusto. Les habitants du quartier déclarent n'avoir rien entendu des prétendus coups de feu. Pour les obsèques du disciple de St François d'Assise, l'Eucharistie est concélébrée par trois évêques et deux cent dix-sept prêtres, en présence du nonce apostolique et d'une foule immense. Le nonce, quelque temps auparavant, avait fait écho aux dénonciations de la hiérarchie catholique sur la disparition et l'assassinat de quelque cinq cents catéchistes. Le pape Jean-Paul II, recevant à la même époque les évêques du Guatemala en visite ad limina, avait dit: "J'ai entre les mains la longue liste des prêtres et des membres de familles religieuses qui, en témoignage de foi et de service du peuple guatémaltèque, ont payé de leur sang et par l'enlèvement un très lourd tribut à la violence, ainsi que tant de catéchistes et de délégués de la parole de Dieu, eux aussi victimes de la violence aveugle." Cela ne met cependant aucun frein aux forces de ténèbres qui veulent à tout prix éteindre la voix des pauvres de la terre (+ 1983).

Pour notre mission pastorale,  
nous ferons avant tout confiance  
à la force de la Parole de Dieu.

Medellin, 1968. 14.14

Nous voulons des hommes actifs  
comme des fourmis, mais sachant dire  
oui à la justice et non à l'injustice.

Mgr Romero, 9 mars 1980

9 novembre

### **JUSTO MEJÍA** (EL SALVADOR)

Paysan de trente-sept ans et père de sept enfants. Coordinateur de communautés chrétiennes de son secteur de Las Vueltas, dans le département de Chalatenango. Fondateur du syndicat Union des travailleurs de la campagne. Mort sous la torture. Justo est de petite taille et maigre comme un clou, mais les yeux malins et le cœur ouvert à tous. L'esprit clair, inventif et résolu, il est l'animateur naturel des paysans de la région. En 1971 il est catéchiste et célébrant de la Parole, à l'époque où l'Eglise entre en renouveau conciliaire. Il devient même responsable départemental des communautés chrétiennes. Chaque jour, le soir, il est en réunion dans les villages et il se retrouve régulièrement en équipe de coordination. Cela ne l'empêche pas de cultiver son lopin de terre pour nourrir sa famille. Gumersinda, sa femme, est elle aussi catéchiste et responsable de la chorale. Cela dure jusqu'en 1973, quand Justo comprend que "tout cela est bon et nécessaire mais les rejets meurent toujours de faim et de diarrhée". L'équipe de paysans se dit qu'"il faut faire quelque chose de plus". Des contacts sont pris avec d'autres groupes paysans. Ainsi naît l'Union des travailleurs de la campagne, un syndicat de la base. Justo élargit ses responsabilités: nouvelles réunions, autres visites dans les villages, rassemblements, contacts en ville avec le mouvement ouvrier. Justo a fait le lien entre la foi et la vie. Son action devient intolérable pour la garde nationale et les propriétaires terriens qui connaissent ses engagements. Justo passe alors à la clandestinité avec un faux nom. Mais la garde nationale le localise et l'intercepte. Les policiers le torturent devant ses compagnons avec des raffinements de sadisme et, alors qu'il agonise, ils veulent le promener dans les villages pour l'exemple. Mais il meurt avant que la sinistre promenade s'achève. Les policiers l'abandonnent sur place après l'avoir pendu à un arbre. Ses compagnons détachent son corps pour aller l'enterrer dans la montagne, tandis que la nouvelle est vite portée par le vent. Les gens descendent de partout pour l'accompagner vers son village natal. Ce sont bientôt trois mille paysans qui, sur vingt-cinq kilomètres de routes de montagne, portent sur un brancard Justo le Juste qui, en passant, bénit de sa présence les terres qui, un jour, seront à tous (+ 1977).

10 novembre

### **ÁLVARO ULCUÉ CHOCUÉ** (COLOMBIE)

Prêtre indien páez de quarante et un ans, chargé de la paroisse de Toribío, dans le département du Cauca. Atteint de deux balles alors qu'il roule en voiture et achevé à terre par deux hommes en moto. Apôtre tout donné à ses frères páez, Alvaro se bat avec eux pour que le gouvernement leur concède des terres. Ils obtiennent partiellement satisfaction, suffisamment pour qu'ils en soient plus tard brutalement expulsés. Il écrit en langue páez une grammaire et un manuel de premiers soins. Il organise des festivals de musique et des expositions d'art páez pour la sauvegarde de la culture indigène. Mais surtout les Páez reçoivent de lui le message libérateur de l'Evangile dans leur propre langue. Ils voient leur curé et frère très proche d'eux, profondément joyeux, sans peur aucune de ceux qui le persécutent. Car Alvaro reçoit des menaces de mort de la part des oppresseurs de toujours, ceux-là même qui ont assassiné sa soeur Gloria, blessé son père Domingo Ulcué de soixante-dix ans et sa mère Soledad Chocué de soixante ans, lors du massacre de Pueblo Nuevo le 22 décembre 1982, quand deux cents soldats attaquent la communauté páez pour lui faire abandonner ses terres. "La mort d'Alvaro, comme celle de Jésus de Nazareth, n'est pas un événement fortuit. Elle est la conséquence d'un choix en faveur des pauvres, en faveur des siens, les Indiens páez. Elle est le fruit de son choix en faveur de la justice", déclarent les communautés chrétiennes de Bogotá en écho au martyr d'Alvaro, homme juste, prêtre de son peuple (+ 1984).

11 novembre

### **SEBASTIÁN ACEVEDO** dit "M'SIEU TÁN" (CHILI)

Ouvrier du bâtiment à Concepción, il est âgé de cinquante ans et père de quatre enfants. Le 9 novembre son fils Galo, qui n'est pas un militant politique, est interpellé par les forces de sécurité. Un peu plus tard, le même jour, sa fille Maria Candelaria, mère de deux enfants, est arrachée de chez elle. Comme c'est presque toujours le cas, les membres du commando de la Centrale nationale du renseignement (CNI) "découvrent" durant la perquisition les cartou-

ches de dynamite qu'ils viennent eux-mêmes de déposer. Galo et Maria Candelaria sont emmenés dans un lieu inconnu. Mais on sait communément qu'à Colcura et Playa Blanca la CNI torture impunément et fait signer à ses prisonniers ce qu'elle veut. Les médias répercutent la diffamation des services officiels. "Terroristes et explosifs pour des attentats dans la région". "M'sieu Tán", le père, court toute la journée suivante à la recherche d'un avocat susceptible d'arrêter les tortures auxquelles sont à peu près sûrement soumis ses enfants. Il fait parvenir à la presse une déclaration disant qu'ils ne sont pas des terroristes, que tout cela est une infâmie. Le soir de ce jeudi il partage l'Eucharistie de sa communauté. Il rentre chez lui, fort de la solidarité reçue et déterminé. Le vendredi, il va s'asseoir devant la cathédrale de Concepción, s'arrose d'essence et met le feu. "Que la CNI me rende mes enfants!... Que la CNI me rende mes enfants!... Seigneur, pardonne à leurs bourreaux et pardonne-moi, à moi aussi...", crie-t-il alors qu'il est devenu une torche vivante et qu'un prêtre s'est précipité pour essayer d'éteindre la flamme et lui donner l'absolution. Maria Candelaria est libérée à l'heure où son père agonise à l'hôpital: "Ma fille, j'ai fait ça pour tous les pères qui ont des enfants arrêtés." Ce seront ses dernières paroles. L'évêque et les prêtres de Concepción lancent une invitation à réfléchir sur ce fait dramatique. Ils demandent la dissolution de la Centrale nationale du renseignement et la fin de la répression. L'acte non violent de "M'sieu Tán" est à l'origine de la création du "Mouvement Sebastián Acevedo contre la torture" qui se répand alors dans tout le Chili (+ 1983).

12 novembre

### **MIGUEL ANGEL ORTIZ** (EL SALVADOR)

Laïc, membre de la communauté chrétienne de la commune de Plan del Pino près de la ville de Delgado, dans le département de San Salvador. Assassiné par la police du ministère des finances. Cette nuit-là, Miguel Angel, avec deux autres membres de la communauté, monte la garde près de la maison des soeurs carmélites missionnaires. Celles-ci font l'objet de menaces continues. Six mois auparavant, cinq individus avaient fait irruption chez elles à minuit en enfonçant les portes, en perquisitionnant les chambres et en volant argent et objets divers. Aussi les membres de la communauté ont-ils décidé de monter la garde pour protéger la vie des religieuses. Ce 12 novembre, donc, trois individus armés pénétrèrent dans le terrain qui

jouste la maison. Entendant du bruit, les veilleurs sortent pour voir qui est là. Des coups de feu éclatent tandis que les intrus s'en prennent aux barreaux d'une fenêtre pour essayer de s'introduire dans la maison. Les religieuses déclenchent l'alarme branchée sur le clocher de l'église et les compagnons appellent les voisins au secours à l'aide d'un mégaphone. Quand les gens arrivent, ils découvrent Miguel Angel mort, étendu dans une flaque de sang. Le cas n'est pas isolé. Les habitants du coin sont victimes de menaces, de perquisitions, de vols voire d'assassinat, comme cette nuit-là. Dans son homélie du 15 novembre, Mgr Rivera, l'archevêque de San Salvador, condamne fermement le meurtre "d'un homme bon, d'un chrétien engagé, tout donné à sa famille, à son travail et à sa tâche apostolique dans l'Eglise". L'archevêque cite nommément la police du ministère des finances comme auteur de l'assassinat. Miguel Angel, humble serviteur de ses frères, est le Michel-Ange martyr d'El Salvador (+ 1987).

12 novembre

### **NICOLAS TUM QUISTÁN** (GUATEMALA)

Indien du village de Chipaj, dans le département du Quiché. Catéchiste et ministre de l'Eucharistie. Tombé sous les balles de l'armée. Le capitaine du détachement d'Uspantán interdit les réunions des gens avec leurs catéchistes et les célébrations de la parole de Dieu. Homme de foi et serviteur de son peuple, Nicolas déclare: "S'ils ne nous laissent pas nous réunir à la chapelle, nous le ferons dans la montagne, dans les grottes, chez les gens, la nuit. En ces temps de persécution, nous avons besoin de l'Eucharistie pour nous donner des forces." Pour les chrétiens du Guatemala, c'est en effet le temps revenu des catacombes. Il suffit d'être catéchiste, d'avoir une bible chez soi ou tout simplement d'être chrétien actif pour mériter la mort. Nicolas en est parfaitement conscient. Mais dans les montagnes du Quiché particulièrement visées, les églises et chapelles ont été fermées avec l'accord des paysans pour que les prêtres ne continuent plus d'être tués. Alors Nicolas se rend dans la paroisse la plus proche du diocèse voisin de Vera Paz pour rapporter les hosties cachées avec les tortillas. Et il va de nuit porter la communion à ses frères. Un jour, l'armée se présente chez lui, dans sa case de torchis. Les soldats se saisissent de lui, qui résiste: "Vous ne m'emmenerez pas. Tuez-moi!" Il sait que si les soldats l'emmenent, il sera torturé jusqu'à ce qu'il donne des noms. Alors les soldats lui tirent dessus et s'en vont. Nicolas tombe sur le sol, mortellement blessé. Face à sa mère, à sa femme et à ses enfants désespérés, il a encore la force de leur demander de prier pour lui (+ 1980).

16 novembre

**IGNACIO ELLACURÍA  
et SES COMPAGNONS  
(EL SALVADOR)**

Ignacio Ellacuría, Segundo Montes, Ignacio Martín Baró, Joaquin López, Armando López, Juan Ramón Moreno, jésuites, Julia Elba Ramos, cuisinière de la communauté et sa fille Celina âgée de quinze ans, sauvagement assassinés par un commando du bataillon d'élite Atlacatl. Depuis quelques jours la guerre civile fait rage en pleine capitale du pays, suite à l'offensive du Front Farabundo Martí de libération nationale. Pour résister à la poussée de la guérilla, le ministre des forces armées et le haut commandement militaire siègent en permanence en cellule de crise. Les pères jésuites de l'Université catholique de San Salvador, dont le recteur Ignacio Ellacuría, intensifient leurs efforts de médiation entrepris depuis plusieurs années entre le gouvernement et les insurgés pour la recherche d'une issue politique dans un conflit qui a déjà fait soixante-dix mille morts depuis l'assassinat de Mgr Romero. Le recteur Ellacuría est la pièce maîtresse du dispositif de médiation. Il est l'objet d'une véritable haine de la part de ceux qui prônent la guerre à outrance contre la subversion. Il est publiquement accusé par le vice-président de la République d'"avoir empoisonné les esprits de la jeunesse salvadorienne". Des soldats du bataillon Atlacatl annoncent à des voisins: "Cette nuit on va tuer Ellacuría et tous ces fils de p... qu'il y a là-dedans!" Effectivement, alors que tout le quartier de l'université est sous contrôle militaire, le massacre est perpétré impunément par un commando constitué de deux lieutenants, un sous-lieutenant, un sergent, deux caporaux et deux soldats du rang. L'ordre a été donné par le colonel commandant l'Ecole militaire de San Salvador, après décision prise à très haut niveau politique et militaire. Les balles explosives font éclater les cerveaux des six jésuites, comme s'il fallait tuer symboliquement l'intelligence et la culture. Les deux femmes - la mère et la fille retrouvées dans les bras l'une de l'autre - sont abattues sans autre forme de procès "parce qu'il ne faut pas de témoins". En quittant les lieux dévastés, un militaire tire sur le portrait de Mgr Romero... Quand, au petit matin, la nouvelle de la tragédie éclate à San Salvador, Mgr Rivera vient se recueillir dans la douleur devant les corps étendus par terre. Répliquant à l'accusation des militaires qui s'empressent d'attribuer le forfait à la guérilla, il déclare: "Les auteurs sont les mêmes que ceux qui ont assassiné Mgr Romero". Cette nuit-là, le haut commandement militaire avait sablé le champagne... Les soupçons se portent effectivement très vite sur l'armée, au point que le président de la République annoncera en personne à la télévision, deux mois plus

tard, l'inculpation de neuf militaires en dépit de toutes les manoeuvres dilatoires des milieux de l'armée et des services spéciaux des Etats-Unis. Un ancien ambassadeur d'Espagne à San Salvador n'hésite pas à écrire que l'élimination des jésuites de l'Université "est le signe le plus clair de la corruption d'une partie importante de la classe dominante en El Salvador, laquelle, incapable de régler les problèmes et les tensions par le moyen de la rationalité, s'est employée à faire peur à tout ce qui est synonyme d'indépendance de jugement et de liberté d'expression". Depuis cette nuit terrible, M. Obdulio, le mari de Julia Elba et le père de Celina, soigne précautionneusement les roses rouges et jaunes qu'il a plantées dans le jardin de la tuerie. La plus belle victoire d'Ignacio Ellacuría et de ses compagnons est, en janvier 1992, la signature de l'accord de paix entre le gouvernement et les insurgés (+ 1989).

La transcendance  
donne à la libération  
sa dimension véritable et définitive.

Mgr Romero, 23 mars 1980

17 novembre

**LUÍS CHE  
(GUATEMALA)**

Indien kekchi, catéchiste à Rio Pita, dans le vicariat apostolique d'Izabal, la région du lac du même nom. Ce dimanche-là, entre les deux tours des élections générales, Luis fait dans la modeste chapelle du lieu la lecture de la lettre pastorale des évêques publiée quelques semaines auparavant. "L'erreur, le mensonge et la fraude - lit-il posément - nous ont conduit à une situation "proche de l'esclavage et du désespoir. Rarement "dans l'histoire de notre pays, le peuple guaté- "maltèque ne s'est trouvé comme aujourd'hui "sans défense, dépendant et plongé dans la "désespérance. Notre patrie est toujours le "théâtre d'une violence insupportable, du mépris "des droits de l'homme et du non respect des "lois fondamentales. C'est un fait que le citoyen "moyen, soumis aux pressions, aux menaces et à "la terreur, n'est pas en état d'exercer librement "et consciemment son droit d'élire et d'être élu. "Nous avons aujourd'hui la possibilité d'exercer "cette liberté de choix en toute connaissance de "cause..." En effet, la fin de trente années de dictature militaire est proche. Mais les vices du système politique et social dénoncés par les évêques du pays ne sont pas encore à la veille de disparaître. Luis, courageux petit prophète de son peuple, en paie le prix. Il est enlevé par deux hommes en civil et emmené au détachement militaire voisin. Mgr Luis Maria Estrada, vicaire apostolique, dénonce la disparition de celui qui s'est battu contre le mensonge (+ 1985).

25 novembre

## MARÇAL TUPÃ-Y (BRÉSIL)

"Petit-dieu", c'est ce que veut dire Tupã-Y dans la langue ancienne des Guaraní. Emacié, le teint cuivré, croyant, infirmier de son métier, Marçal est la voix de ses frères de race. Il est leur représentant. Leur "petit-dieu". Au point qu'ils lui demandent de parler en leur nom au pape Jean-Paul II quand il vient pour la première fois au Brésil. Marçal Tupã-Y est assassiné trois ans plus tard dans le village de Campestre sur ordre de propriétaires terriens. Pourquoi le tuent-ils? Pourquoi veulent-ils faire taire sa voix? Parce qu'il est l'ami, le défenseur et le conseiller des Indiens Kayová, eux aussi de la souche guaraní. Une vingtaine de jours auparavant Marçal refuse une somme très importante offerte par un propriétaire terrien à condition qu'il obtienne de la tribu Kayová, du village Piracua dans la région de Bela Vista, qu'elle abandonne ses terres. Marçal ne se contente pas de repousser cette offre et toutes les autres du même genre, il continue de se battre pour ses frères, pour sa tribu, en participant à des congrès au Brésil et à l'étranger. Son courage ne connaît pas de bornes ni ne craint les menaces: "Frères, nous ne pouvons pas rester les bras croisés. L'heure est venue de faire entendre la voix de nos tribus. Nous ne devons pas avoir peur. Un certain nombre d'entre nous auront peut-être à écrire avec leur sang notre histoire indienne, mais viendra le jour où nous ferons le V de la victoire face à ceux qui nous oppriment. Nous vaincrons!" Ainsi parlait Marçal dans l'enthousiasme, jusqu'à ce que plusieurs coups de feu éclatent alors qu'il est en train d'acheter des médicaments pour des malades, et en finissent avec son rêve. Mais Marçal est vivant, comme, Jésus, au coeur du peuple indien pour l'encourager dans son combat (+ 1983).

29 novembre

## LUÍS ADOLFO JARAMILLO et SES COMPAGNONS (ARGENTINE)

Ouvrier. Militant chrétien. Agé de quarante et un an et père de six enfants. Enlevé à Quilmès, province de Buenos-Aires. Disparu pendant quatorze ans. Ses restes sont identifiés dans une fosse commune de deux cent cinquante cadavres au cimetière d'Avellaneda. Deux impacts de balle dans le dos et le coup de grâce à hauteur du menton. Luís est chilien. Séminariste puis organiste à la cathédrale de Temuco, au Chili, avant de se marier avec Teodora - "Dora" - Badilla et d'émigrer en Argentine avec leurs deux enfants en bas âge. En 1960 il s'embauche comme ouvrier dans le complexe métallurgique SAIAR. Vu son niveau

culturel, il se voit proposer des tâches administratives. Mais il refuse. "Je veux être comme les autres", explique Luís. Il est cependant différent: il ne fait pas d'heures supplémentaires car, chez lui, il préfère s'adonner à l'horlogerie, écouter de la musique et lire au milieu des siens. Par ailleurs il dirige la chorale paroissiale, passe son baccalauréat avec des cours du soir et entre à la faculté des arts et des sciences musicales de l'Université catholique où il obtient sa licence en composition musicale. A l'usine El Sapo, ainsi que le rapportent ses compagnons, il rayonne la confiance, l'estime et la solidarité. Proposé comme délégué syndical, il refuse. Quand un de ses camarades perd une main à la presse, Luís arrête la production jusqu'à ce que l'accidenté bénéficie d'une prothèse. Il organise un fonds commun pour cas d'urgence. Avec le coup d'Etat militaire du 24 mars 1976 la répression fait son entrée dans l'usine selon un plan concerté entre direction, armée et police. Il faut se défaire des dirigeants syndicaux et des ouvriers conscients. Sur les trois cent cinquante ouvriers de la SAIAR, trente sont licenciés, dont les délégués syndicaux, et soixante-dix sont arrêtés, dont quinze passeront huit années en prison. Le chef du personnel, Martínez Rivière, se promène avec un fusil. Le quartier attenant est perquisitionné tous les soirs. Luís est en désaccord avec Martínez Rivière sur un problème de production. Les ingénieurs donnent raison à Luís, mais le chef du personnel grommelle: "Il va voir ce qu'il va voir!" Un beau matin, Luís est licencié. Il doit se présenter l'après-midi pour percevoir son dû en espèces. Ses camarades le voient apposer sa signature sur une feuille. Mais il ne rentrera jamais plus chez lui. Héctor Pérez et Francisco Carrizo, deux jeunes ouvriers qui protestent contre la disparition de Luís, subissent le même sort. Luís entre dans le tunnel de l'horreur avec d'autres hommes et femmes. Un survivant se souvient des "cours avec Jaramillo", l'ouvrier chilien. Son bagage culturel lui vaut d'être considéré par les forces de répression comme un "infiltré" d'une quelconque organisation de guérilla. Tous les jours il est torturé à l'électricité et frappé; il n'a droit à boire de l'eau que tous les quatre jours et à manger que deux fois par mois. Les prisonniers les plus affaiblis meurent dans leur cachot et leurs cadavres y sont laissés plusieurs jours durant. Quand ses restes sont retrouvés en 1990 et rassemblés dans un petit cercueil, un de ses anciens camarades d'usine vient l'embrasser, le prendre pour le porter en pleurant jusqu'à l'autel. La messe en présence d'une centaine d'ouvriers et de membres d'organisations de droits de l'homme est l'occasion de nombreux témoignages. Sa femme "Dora" entourée de ses enfants, très triste mais sereine, déclare: "Je n'ai plus aucun doute sur la personnalité de Luís. En écoutant ses camarades, j'ai vérifié que je ne m'étais pas trompée" (+ 1976).

Après avoir marché pendant trois jours sur des chemins pierreux et au bord de précipices, nous arrivons au pied d'une montée rocheuse, dans un endroit couvert d'arbres. Il est six heures du soir.

La célébration liturgique en remerciement à Dieu pour nous avoir sauvés de nos ennemis commence par le signe de la croix. M'sieu Juan nous invite à reconnaître nos péchés. C'est d'abord un grand silence, rompu par la voix d'une vieille femme: "Les ennemis nous tuent". "Oui, c'est vrai", dit M'sieu Juan, en ajoutant: "Et c'est terrible." A nouveau le silence. Puis la voix d'un enfant qui dit: "La peur". "Vous avez eu peur?", demande M'sieu Juan. Il poursuit: "Mais avoir peur c'est pas un péché. Ce qui est un péché c'est de se laisser mener par la peur." Au bout d'un moment quelqu'un dit à haute voix: "J'ai pas voulu enterrer les morts". Et c'était vrai. Au cours de la fuite, des morts ont été abandonnés sans avoir été enterrés.

Nous ressentons tous que cela n'a pas été bien. Quelqu'un d'autre dit: "Je m'accuse d'égoïsme. On avait des tortillas, mais d'autres n'en avaient pas. On a vu des gens qui avaient faim, mais on leur en a pas donné". Ainsi allons-nous reconnaissant nos égoïsmes, nos péchés, pour ensuite demander pardon à Dieu en chantant: Seigneur, prends pitié! De ton peuple, Seigneur prends pitié!

Ensuite, deux jeunes font les lectures. Elles nous saisissent à la gorge, mais en même temps elles nous encouragent. Après la réflexion sur les lectures, le prêtre nous invite à prier, à mettre en commun nos intentions, à adresser de tout notre coeur nos demandes à Dieu. A la fin des prières, nous aurions aimé célébrer l'Eucharistie. Mais nous n'avions ni pain ni vin. Seulement quelques tortillas et une autre boisson. Nous n'avons donc pas eu la messe. Mais le prêtre nous a invités à offrir à Dieu ce que nous avons: nos peines, nos vies, notre coeur, notre intelligence, notre foi et toutes les tâches qui sont les nôtres. Nous sommes donc restés en silence, tandis que de nombreux enfants, recrues de fatigue, dormaient déjà dans les bras de leurs mères.

Et pour finir, le prêtre a déclaré: "Nous allons communier, non pas au pain et au vin, puisque nous n'en n'avons pas. Faisons nôtres les douleurs, les peines et les joies du compagnon. Partageons sa douleur et sa joie. Et puis chantons en même temps que nous nous disons au revoir en nous donnant l'accolade. C'est une nourriture qui nous rendra forts pour la route." Alors monta le chant: Quand le pauvre croira au pauvre,/ Nous pourrons chanter: Liberté./ Quand le pauvre croira au pauvre,/ Nous ferons la fraternité.

Et c'est ainsi, en chantant, au milieu des accolades et des sourires, alors que la nuit était tombée sur les lieux, que nous nous sommes dit au revoir après une heure et demie de prière communautaire. Dans notre coeur avaient grandi la foi et l'espérance.

Dans un camp de réfugiés salvadoriens au Honduras  
1983

# décembre

Voici que je fais  
un MONDE NOUVEAU  
De mort  
il n'y en aura plus  
De pleur, de cri et de peine  
il n'y en aura plus

Car L'ANCIEN MONDE S'EN EST ALLÉ

Apocalypse 21,4-5

Tout ce sang, le sang et la mort,  
sont au-delà de toute politique.  
Ils touchent le cœur de Dieu.

Mgr Romero, 16 mars 1980

2 décembre

## LE MASSACRE DE SANTIAGO ATITLÁN (GUATEMALA)

Vers dix-heures du soir le 1er décembre, cinq hommes armés - des métis ivres qui sont en réalité des militaires, dont un commandant et un lieutenant - s'en prennent à un commerçant d'un quartier de Santiago Atitlán, en pleine zone montagneuse indienne. Les voisins réagissent. Une altercation s'ensuit, avec coups de feu tirés par un militaire. La confusion augmente, au point que les habitants sonnent les cloches de l'église. Quelque trois mille personnes se rassemblent. Il est décidé d'aller protester, maire en tête, devant le casernement de Panabaj, à deux kilomètres de Santiago Atitlán. Les seules banderoles sont des drapeaux blancs improvisés. C'est alors que, délibérément, les soldats ouvrent le feu sur la foule. Bilan: treize morts et une vingtaine de blessés. A la différence d'autres massacres où l'armée manipule les faits pour dégager sa responsabilité, elle est cette fois acculée à reconnaître les faits. Officiellement saisi, le "procureur aux droits de l'homme" consigne dans son rapport à la justice guatémaltèque: "Cet événement s'inscrit dans une "longue suite d'actes d'intimidation, "d'abus d'autorité, de répression, de contrôles de la population, d'exécutions "extrajudiciaires et de disparitions forcées, actes dont l'armée guatémaltèque est "accusée et rendue responsable, et dont la "gravité est telle que la clameur populaire "exige le démantèlement et le départ du "détachement militaire de la région. C'est "ainsi qu'entre autres faits, les voisins "ont raconté de façon convergente que, dans "le détachement militaire en question, les "habitants qui passent devant les locaux en "portant du bois sont contraints d'en laisser une partie aux soldats; les gens qui "vont cultiver leur champ et qui emportent "avec eux leur nourriture, se voient subtiliser une partie par les soldats sous "prétexte qu'elle pourrait servir à ravitailler les guérilleros".

Les obsèques des victimes sont célébrées le 3 décembre à Santiago Atitlán. L'Eucharistie est concélébrée par le curé

et deux autres prêtres. Elle dure trois heures, entrecoupées de longues lamentations chantées en langue tzutuhil. Par trois fois un hélicoptère de l'armée survole l'église à basse altitude, provoquant l'épouvante des enfants qui se réfugient contre leurs mères. A l'extérieur de l'église, sur la place centrale, de longues files de paysans indiens avancent lentement vers des tables pour apposer leurs empreintes digitales sur une pétition de retrait de l'armée (+ 1990).

11 décembre

## LE MASSACRE D'EL MOZOTE (EL SALVADOR)

Rufina Amaya est une paysanne qui voit abattre son mari à l'arme automatique et mitrailler ou décapiter tous les hommes du village. Qui fait partie de la file des femmes serrant leurs enfants contre elles dans l'attente de la mort. Qui entend les cris des enfants poignardés ou pendus. Parmi eux il y a ses propres enfants de neuf, six et trois ans, ainsi que la petite dernière de huit mois que les soldats lui arrachent des bras.

Cela s'est passé à El Mozote, dans le département de Morazán, quand le bataillon Atlacatl est entré dans le village avec l'ordre de tuer tout le monde, ce que les militaires appellent la politique de la terre brûlée. Quand Rufina reste seule après qu'on lui ait arraché son bébé, elle se jette à genoux devant les soldats, mais, raconte-t-elle, "c'est à mon Dieu tout puissant que j'avais dans mon cœur que je m'adressais. Je demandais à Dieu de me défendre, de me libérer s'il devait me libérer. Sinon, alors qu'il me pardonne". Elle récite le Notre-Père puis réussit à s'échapper en se cachant derrière un bananier. Sans bruit. Sans le moindre geste. Retenant ses sanglots. Elle entend les cris terrifiants des femmes qu'on égorge. Puis ceux des gosses. Elle reconnaît ses enfants qui crient et l'appellent désespérément. Quand cessent les lamentations c'est l'incendie qui s'élève. D'abord à l'église où gisent les hommes. Puis dans la maison des Márquez où gisent les femmes et les enfants. "Il faut tous les brûler", entend Rufina de sa cachette. Les flammèches volent par dessus les soldats et jusque vers Rufina. Les chiens et le bétail s'enfuient de tous côtés. Rufina se sauve aussi à toutes jambes en se cachant du mieux possible. Elle se dissimule une journée entière dans la savane, marchant toute la nuit suivante sans rencontrer personne ni endroit où s'héberger. "La douleur pour mes

enfants, la douleur pour tout ce qui venait de se passer m'avait coupé l'appétit. Je n'avais même pas soif. Je ne ressentais plus rien. Je suis restée là près d'une semaine, quand j'ai fini par rencontrer des gens. Grâce à cette famille j'ai réussi à partir en exil. J'en suis revenue cette année-ci 1990."

C'est le témoignage de Rufina Amaya qui permet de reconstituer le massacre de mille deux cents paysans, en majorité des femmes, des vieux et des enfants. L'opération militaire commence le 10 décembre quand un important commando de soldats fait irruption à 6 H du soir dans la localité, et oblige tous les habitants à sortir de chez eux et à se coucher sur le sol face contre terre en leur prenant ce que les gens avaient sur eux. Les soldats les obligent ensuite à s'enfermer dans leurs maisons. Le lendemain, dès 5 H du matin, ils les font à nouveau sortir et se mettre sur deux files: une pour les hommes, une pour les femmes et les enfants. Ceux-ci pleurent de peur et de froid. Un hélicoptère survole l'endroit et se pose. Les soldats reçoivent l'ordre d'enfermer les hommes dans l'église et les femmes dans la maison des Márquez. Les hommes sont massacrés les premiers. Et les femmes vers midi. Réflexion d'un soldat: "Maintenant qu'on a tué les vieux et les vieilles, qu'est-ce qu'on fait des gosses?" Réplique d'un autre soldat: "L'ordre du colonel c'est d'en finir avec tous ces gens-là, de ne laisser personne. Il faut tuer les gosses." Commentaire d'un troisième soldat: "Hé, regarde, il y en a qui sont beaux et qui pourraient servir, on pourrait en prendre quelques-uns..." En fin d'après-midi, il ne reste plus que des incendies qui s'éteignent les uns après les autres à l'église et dans les maisons. El Mozote est désormais "terre brûlée" ainsi que le colonel l'avait ordonné (+ 1981).

12 décembre

### **PRUDENCIO MENDOZA** (GUATEMALA)

Séminariste guatémaltèque d'Aguacatán, dans le département de Huehuetenango. Mortellement blessé d'une balle dans la tête, il agonise pendant quatre heures à l'hôpital général de Huehuetenango. "Tencho", c'est son surnom, a passé son baccalauréat quand il décide de suivre de plus près les pas de Jésus en devenant prêtre. Il entre au grand séminaire national de l'Assomp-

tion. Il est en deuxième année de théologie quand il est victime de la sanglante répression de ces années-là. "Tencho" est un garçon généreux et imaginatif dans les activités qu'il propose dans son milieu de vie. Il est âgé de vingt-huit ans quand, dans la cour de la maison de ses parents, il est atteint par un inexplicable coup de feu, mais dont l'auteur est identifié : un membre de la patrouille civile d'autodéfense en service ce jour-là dans la commune, ainsi que l'affirme une note de la communauté chrétienne d'Aguacatán. Le 12 décembre est la fête de Marie de Guadalupe, patronne de l'Amérique. Elle aura accueilli "Tencho" comme la tradition rapporte qu'elle a accueilli l'indien Juan Diego. Et "Tencho" lui aura présenté à son tour les roses de son peuple martyr, anxieux de la libération à venir (+ 1983).

19 décembre

### **AVELAR BRANDÃO VILELA** (BRÉSIL)

Archevêque de San Salvador de Bahia. Cardinal primat de l'Eglise brésilienne. Maître, pasteur et prophète de l'Eglise latino-américaine. Mort à soixante-quatorze ans d'un cancer de l'estomac. Dès son enfance il veut être prêtre. Malgré l'opposition de son père, il entre au séminaire et est ordonné en 1935. Il devient évêque de Petrolina en 1946. Depuis lors, son action pastorale est une réponse constante à la réalité sociale de son diocèse: les laissés-pour-compte et les paysans sans terre. Tâche qui deviendra une préoccupation majeure quand il sera nommé archevêque de Teresina. Ainsi confie-t-il à son vicaire général: "Je n'aurais jamais imaginé que des enfants puissent vivre au milieu des cochons." Mgr Avelar commence alors la réforme agraire dans les terres du diocèse; il crée une dizaine de centres sociaux pour l'orientation des ouvriers et des exclus en général; il fonde "Radio-Pionnier" pour l'alphabétisation des adultes, développe le Mouvement d'éducation de base pour les milieux populaires, et installe quinze collèges et deux facultés. Sa maison est toujours ouverte. Membre du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM) il en est le premier vice-président puis, à deux reprises, président. C'est sous sa présidence précisément, après le concile Vatican II auquel il participe, qu'a lieu la deuxième Conférence générale de l'épiscopat latino-américain de Medellín inaugurée par le pape Paul VI. A São Salvador de Bahia depuis 1971, Mgr Avelar continue d'avoir le souci de la promotion humaine et sociale des laissés-pour-compte, alors qu'il

survole le Brésil, l'Amérique latine et l'Europe en se faisant le porte-parole des pauvres du continent. "Le Brésil est aujourd'hui orphelin d'un homme public toujours prêt à donner le meilleur de lui-même. L'Amérique latine tout entière remercie Dieu de lui avoir donné en la personne de Mgr Avelar l'artisan principal de la conférence de Medellín et l'inoubliable président du Conseil épiscopal latinoaméricain. Que notre frère Avelar intercède pour les fils de notre patrie qu'il a tant aimés", déclare Mgr Paulo Evaristo Arns, cardinal de São Paulo, le jour de ses obsèques alors qu'une foule immense accompagne son corps dans les rues de São Salvador (+ 1986).

22 décembre

### LA TUERIE DE PARAXTUT (GUATEMALA)

Dans le cadre de la lutte anti-guérilla, les forces de l'ordre ne se contentent pas d'opérer par elles-mêmes. Elles instaurent le recrutement forcé d'Indiens qui sont constitués en "patrouilles civiles". Les paysans résistent car la plupart d'entre eux font partie de l'Action catholique dans les communautés. Mais ils sont contraints de s'y plier s'ils veulent avoir la vie sauve. Ces patrouilles sont utilisées dans les opérations militaires de ratissage voire de massacre. C'est le cas ce jour-là dans le département du Quiché, au village de Paraxtut. Le récit en est fait par un prêtre qui a reçu les confidences d'un membre de la patrouille.

Le 22 décembre, le capitaine du détachement militaire de Cunén donne l'ordre aux autorités de la localité de rassembler les trois cent cinquante hommes de la patrouille. Encadré par l'armée prête à tirer sur eux s'ils n'obéissent pas, ils arrivent à Paraxtut et reçoivent chacun une arme. Les habitants du village, cent cinquante ou trois cents personnes selon les témoignages, sont rassemblés sur la place en deux groupes: les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Face au groupe des hommes, le capitaine ordonne aux patrouilleurs: "C'est tous des guérilleros. Tuez-les tous!" La mort dans l'âme, il leur faut tirer et abattre leurs frères de race... Puis le capitaine fait séparer les femmes en deux groupes: "Ici, celles qui peuvent

'servir', ordonne-t-il. Là, celles qui ne peuvent plus!" C'est-à-dire les jeunes et les vieilles. Celles-ci sont massacrées aussitôt à leur tour, et celles-là sont emmenées par les soldats. Les patrouilleurs sont contraints de rester toute la nuit sur place sous la garde des militaires. Le lendemain, les soldats font sortir les jeunes femmes encore vivantes, toutes violées pendant la nuit. Le capitaine extrait du groupe les deux plus jolies et ordonne d'abattre les autres. Ce qui est fait. Une des deux jeunes femmes restées vivantes se jette aux pieds de l'adjoint du capitaine en criant en langue quiché: "Dites-lui de me tuer! Dites-lui de me tuer!" Le capitaine demande qu'on lui traduise. Alors, dans un grand éclat de rire, il tire à deux reprises sur la femme. Elle tombe pliée en deux, encore en vie. Le capitaine s'approche et, riant à gorge déployée, il lui déchire ses habits et lui donne le coup de grâce. L'autre jeune femme est emmenée. On ne la reverra jamais plus.

Sur le chemin du retour, les patrouilleurs ne desserrent pas les dents. Dieu seul sait les sentiments qui les animent. Rentrés chez eux, ils se mettent à pleurer des heures et des heures: ils ont tué leurs frères et ils mesurent leur impuissance, leur désespoir. "Dieu va-t-il nous pardonner?", demande l'Indien qui rapporte les faits... (+ 1982).

La terre, le climat et les coûts relatifs de main d'oeuvre et de technologie donnent aux Etats-Unis l'avantage, en matière de coûts de production pour les céréales et les grains, sur le Mexique, l'Amérique centrale et les Caraïbes. Pareillement le Bassin des Caraïbes a l'avantage dans la production de fruits, de légumes et de sucre. Pourtant le maïs et le haricot en grain sont des produits de base dans nombre de ces pays. Les petits agriculteurs au Guatemala et au Costa Rica pourraient obtenir de meilleurs grains s'ils se transformaient en producteurs de melon, d'asperge, de framboise, etc., pour les vendre aux Etats-Unis et pouvoir acheter du maïs importé des Etats-Unis.

Document de Santa Fé II, 1989

## GABRIEL MAIRE (BRÉSIL)

Prêtre français. Missionnaire au Brésil depuis neuf ans, chargé de la pastorale à Cariacica, un quartier de Vitória, la capitale de l'Etat d'Espírito Santo. Assassiné. Son corps est découvert dans son automobile, le coeur transpercé d'une balle. A peine arrivé de France, il accompagne les communautés de Campo Grande. Il collabore au bulletin de pastorale ouvrière et au feuillet liturgique "Cheminement". Il est nommé coordinateur de la zone pastorale de Cariacica qui recouvre six quartiers. Par ailleurs Gabriel fait partie des conseillers de l'évêque de Vitória. Son activité pastorale de conscientisation et d'organisation du peuple et ses encouragements à la participation des chrétiens au mouvement populaire, syndical et politique dérangent les détenteurs du pouvoir. Le Père Gaby, comme on l'appelle affectueusement, reçoit des menaces de mort depuis plusieurs mois, en même temps que les Pères Edmar Endriger et Neves Bales-trera. A un moment donné il est même personnellement menacé par le commissaire de police adjoint. Tout cela l'oblige à prendre certaines précautions, qu'il néglige néanmoins quelques jours avant sa mort. Laquelle survient quand,

après la célébration d'un mariage à Castelo Branco, Gabriel reprend sa voiture pour se rendre à Porto Novo où il doit célébrer un autre mariage. Intercepté en cours de route, il est assassiné d'un coup de feu en pleine poitrine après avoir été assommé d'un coup de crosse sur la tête. L'évêque de Vitória, Mgr Silvestre Scandián, affirme dans un communiqué publié au terme de l'enquête policière: "Nous ne sommes pas convaincus que le P. Gabriel ait été victime d'un crime crapuleux. Certaines contradictions entre les inculpés n'ont pas été éclaircies. Nous estimons que l'hypothèse du crime sur commande doit être maintenue compte tenu que le P. Gabriel avait reçu des menaces. Nous regrettons que l'enquête policière n'ait pas entendu les témoins présentés par le diocèse. Nous ne sommes aucunement intéressés à 'fabriquer' un martyr. Le vrai martyr du P. Gabriel s'était déjà concrétisé dans son dévouement au peuple souffrant et martyrisé par l'injustice sociale et l'oppression." De son côté l'avocat du diocèse relève dans un recours auprès du juge les contradictions du dossier d'instruction qui confortent la thèse de la mise en scène de l'assassinat. Gabriel est âgé de cinquante-trois ans quand il meurt et, le jour des obsèques, le peuple se sépare de lui en stigmatisant les assassins et proclame son espoir du triomphe de la justice (+1989).

La politique extérieure des Etats-Unis doit commencer à affronter (et non simplement à réagir a posteriori contre) la théologie de la libération telle qu'elle est utilisée en Amérique latine par le clergé de la "théologie de la libération". En Amérique latine, le rôle de l'Eglise est vital pour le concept de liberté politique. Malheureusement, les forces marxistes-léninistes ont utilisé l'Eglise comme arme politique contre la propriété privée et le système capitaliste de production, en infiltrant la communauté religieuse d'idées plus communistes que chrétiennes.

"Une nouvelle politique interaméricaine pour les années 80"  
(Document de Santa Fé I), 1980

C'est dans ce contexte (d'offensive culturelle marxiste) qu'il faut situer la théologie de la libération: comme une doctrine politique camouflée en croyance religieuse à connotation anti-papale et anti-libre entreprise, dans le but d'affaiblir l'indépendance de la société face au contrôle étatique. La théologie de la libération est un retour au gallicanisme du 17<sup>e</sup> siècle, quand les souverains de droit divin recherchaient la façon d'assujettir l'Eglise traditionnellement indépendante. Nous y voyons le fait nouveau de la greffe de la doctrine marxiste sur un vieux phénomène culturel et religieux.

"Une stratégie des Etats-Unis envers l'Amérique latine"  
(Document de Santa Fé II), 1989